

LE MONSTRE

PAR
CAMILLE BODIN

Pourquoi le Créateur n'aurait-il pas jeté dans la société des âmes dévorantes et terribles, qui ne conçoivent que des pensées de mort, comme il a déchaîné dans les déserts ces tigres et ces panthères effroyables qui boivent le sang des animaux, sans jamais s'en désaltérer ?

CH. NODIER.



P A R I S
ARNAULD DE VRESSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE RIVOLI, 55
1864

LE MONSTRE

PAR
CAMILLE BODIN

Pourquoi le Créateur n'aurait-il pas jeté dans la société des âmes dévorantes et terribles, qui ne conçoivent que des pensées de mort, comme il a déchaîné dans les déserts ces tigres et ces panthères effroyables qui boivent le sang des animaux, sans jamais s'en désaltérer ?

CH. NODIER.

PARIS

ARNAULD DE VRESSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE RIVOLI, 55

1864

CHAPITRE I

Victime de fleurs couronnée,
Par les parents à l'autel entraînée,
Tu déplores le joug qu'il te faudra
subir

ED. GAUTTIER.

Depuis huit ans j'avais quitté le toit paternel pour obéir à mon père, dont le seul tort était la faiblesse de vouloir élever ses enfants dans une carrière totalement opposée à celle qu'il avait parcourue. Fils et petit-fils de bons cultivateurs, il avait eu en héritage de beaux domaines, de beaux pâturages, et s'était trouvé le plus riche propriétaire de la riche Normandie. Sa sœur, plus jeune que lui de beaucoup d'années, avait épousé un officier qui n'avait, pour toute fortune, que son épée et son courage ; l'une et l'autre l'avaient élevé aux premiers grades, et le fermier Maurice se trouva bientôt avoir un beau-frère général.

J'étais déjà né quand ma tante se maria, et je me rappelais très-bien les belles épaulettes de mon oncle ; son brillant uniforme m'avait séduit ; je me plaisais à faire l'exercice avec sa canne, et ses armes ne m'inspiraient aucune frayeur. Mon père avait conclu de tout cela que j'aimerais l'état militaire. Depuis longtemps il avait abandonné ses rustiques occupations, et une jolie maison de campagne remplaçait la modeste ferme de ses pères. Je fus envoyé au collège à Rouen. On jugea à propos de m'y faire commencer une éducation que je devais terminer à Paris d'une manière brillante.

Ce fut dans une de mes vacances, et à peine âgé de huit ans, que je vis, pour la première fois, le spectacle de la douleur. Cette image déchirante, en attristant ma jeune âme, y grava pour jamais son terrible souvenir. Mon oncle paya de sa vie la gloire de nos armes, et laissa son épouse inconsolable, veuve au printemps de sa vie, et portant dans son sein le fruit de leurs chastes amours. Je la vois encore, pâle et silencieuse, ne témoignant point sa douleur par de vains éclats, mais semblant résignée à souffrir jusqu'au moment où elle deviendrait mère. En effet, son âme aimante et douce quitta la terre après avoir déposé son orpheline dans les bras de mon père, qui jura de l'adopter pour fille.

J'aimais donc cette malheureuse enfant avant que la raison m'eût éclairé sur ce penchant involontaire qui nous entraîne vers un autre. J'attendais avec impatience l'époque où l'on me permettait de faire de petits voyages chez mon père, car c'était le seul moment où je pusse voir et caresser Marie. Je la regardais déjà comme mon bien, et il se mêlait à mon enfantine affection un sentiment protecteur qui faisait parfois sourire mon père, et semblait le consoler un peu de la perte de sa sœur.

Enfin je quittai tout à fait les jeux de l'enfance, et je partis pour Paris. J'avais alors seize ans, et Marie avait vu s'écouler huit printemps ; elle pleura beaucoup en recevant mes adieux, me promit de s'appliquer à ses études et d'être bien instruite à mon retour.

J'étais loin de penser que mon absence dût être si longue ; mais peu à peu mes idées changèrent, et bientôt mes regrets s'affaiblirent. Je me livrai d'abord au travail avec transport ; je suivis tous les cours, je cultivai tous les arts, sans me fixer à aucun, et sans me déterminer sur la carrière que je devais embrasser par la suite. Enfin, une circonstance légère en apparence décida de mon sort. Une jeune fille était accusée injustement d'un crime capital : j'assistai aux débats du procès ; sa défense fut confiée à un avocat habile et généreux ; j'entendis proclamer son innocence. La joie et le désintéressement de son éloquent défenseur me touchèrent vivement, et j'écrivis à mon père que je voulais entrer dans le barreau. Il eût, je crois, préféré l'état militaire ; mais, incapable de contrarier en rien mes désirs, il vint lui-même à Paris m'apporter son consentement, et je commençai mon cours de droit.

Mon père, dans son voyage, me parla beaucoup de Marie. C'était, me disait-il, un enfant charmant qui le dédommageait un peu de mon absence. J'étais bien aise de lui voir cet intérêt dans la vie, car l'affection qu'il portait à ma cousine me permettait de rester éloigné de lui sans l'affliger trop vivement.

Je me livrai donc entièrement aux études arides de la profession que je voulais suivre, études qui surent me garantir de ces erreurs dangereuses, de ces désirs immodérés que la jeunesse prend souvent pour les besoins du cœur ; le mien resta pur, et je n'eus à me reprocher que quelques légères étourderies qui ne corrompirent jamais mes mœurs. J'arrivai à vingt-quatre ans sans avoir le ridicule des jeunes gens du jour, qui se moquent de tout sentiment tendre et passionné, et qui, à peine au début de leur carrière, se flattent de connaître le cœur humain, et surtout celui des femmes. Celles

que j'avais vues jusqu'alors avaient pu me séduire un instant, mais non me captiver ; l'image de Marie enfant m'apparaissait comme au travers d'un nuage, et semblait me préserver de tous ces sentiments exaltés pour lesquels mon âme n'avait, hélas ! qu'un penchant trop décidé.

Ce fut au milieu de ces dispositions que je reçus une lettre de mon père. Elle me frappa d'un sentiment inexplicable, et fit entrer dans mon âme un regret que je ne pouvais encore définir. Cette lettre contenait la nouvelle du mariage de Marie avec le comte de Mulsen, riche seigneur dont la famille, d'origine allemande, était depuis longtemps établie en Sicile, où il était né. Le comte avait beaucoup connu le père de Marie, à qui il avait eu même de grandes obligations. Ayant appris qu'il était mort, il avait quitté le séjour de Paris pendant quelque temps, pour venir s'informer du sort de sa veuve et de sa famille. En voyant Marie, la reconnaissance lui avait semblé un devoir bien doux à remplir, et il s'était proposé pour époux de l'orpheline. Mon père ajoutait que le comte était un très-bel homme, quoique ayant déjà passé la première jeunesse ; que Marie avait accepté sans répugnance une aussi avantageuse proposition, et qu'il se trouvait heureux d'assurer ainsi à sa nièce, sans fortune, un riche établissement. Je connaissais la faiblesse de mon père, et je devinai bien qu'il était fier de voir la fille de sa sœur monter à un rang aussi élevé. On me désirait, disait-il, pour conclure cet hymen.

Je partis dans des sentiments bien opposés à ceux de mon père. Il me semblait que c'était mon bien dont on allait disposer ; car, sans m'être jamais rendu compte de ce que j'éprouvais, je regardais Marie comme celle qui devait être un jour la compagne de ma vie ; et cette idée, quelque vague qu'elle fût, avait suffi pour m'inspirer des sentiments plus réfléchis et une conduite plus régulière qu'on ne l'attend ordinairement de mon âge. Je voyageai avec une précipitation extrême, car mon père m'annonçait qu'on n'attendait plus que moi. J'allais revoir cette maison où s'était écoulée ma paisible enfance ; en y rentrant, je sentais s'agiter dans mon sein toutes les passions de ma jeunesse.

A l'extrémité de la longue avenue qui conduisait au toit paternel, je descendis de voiture ; je croyais arriver plus vite à pied ; je marchais avec une agitation convulsive, et aucun sentiment doux ne calmait mon cœur. Les fenêtres du salon étaient brillamment éclairées ; j'entendis un bruit de musique qui me fit un mal affreux, et je traversai plusieurs pièces remplies de monde sans être même remarqué. Chacun se livrait aux plaisirs : c'était une fête... c'était la noce de Marie !... Je l'aperçus enfin ; elle était assise

près de mon père, et quand je n'aurais pas reconnu sa belle chevelure blonde, son œil d'azur et sa douce physionomie, le bouquet virginal qui ornait sa tête me l'aurait assez désignée. Mon père me tendit les bras ; je ne m'y précipitai point. Le froid de la mort avait glacé mes veines...

— Elle est donc mariée ? dis-je d'une voix sombre.

— Oui, répondit mon père. Mais viens, mon fils, viens sur mon sein...

Je ne l'entendais déjà plus... La fatigue de ma route précipitée, la vue de Marie, l'amour qui venait de s'emparer avec violence de toutes les puissances de mon âme, tout contribua à me ravir l'usage de mes sens. Je tombai à leurs pieds, et je fus plus d'un mois aux portes du tombeau.

CHAPITRE II

Tant de mystères n'annoncent-ils
pas des crimes ?

SCRILLER.

A mon retour à la vie, mon père eut ma première caresse, et Marie ma première pensée. Hélas ! j'appris qu'elle n'était plus auprès de moi. Dès le lendemain de son mariage, le comte, prétextant des affaires indispensables et qui ne pouvaient souffrir aucun retard, était parti avec Marie ; et depuis cette époque, mon père n'avait reçu d'elle qu'une seule lettre. Je la demandai et l'ai toujours conservée ; il y régnait un ton de mélancolie qui ne m'étonna point, car j'avais connu toute l'âme de Marie dans un seul de ses regards. Elle paraissait indifférente au luxe qui l'entourait, parlait peu du comte, et finissait sa lettre par remercier mon père de lui avoir appris que je n'étais plus en danger.

Recommandez à mon cousin, disait cet ange de bonté, mes oiseaux, mon parterre, et surtout le beau rosier blanc qu'il a planté le jour de ma naissance. Dans cette Italie où je vais, il y a, dit-on, de bien belles fleurs ; mais jamais elles ne me paraîtront si belles que celles qui entourèrent mon berceau. »

Depuis ce temps on ne reçut plus de nouvelles, et je songeai à repartir pour Paris. Je n'éprouvais plus cette douleur violente qui avait ébranlé si fortement mon âme, mais j'avais perdu, avec ma première espérance, cette gaieté vive de la jeunesse, qui semble changer en plaisirs toutes les actions de la vie. Je ne parlais jamais de Marie, car son nom me semblait un reproche tacite que j'adressais à mon père. Je voyais qu'il regrettait assez amèrement d'avoir si promptement disposé de sa nièce. Il se trouvait seul maintenant dans cette maison naguère si riante, dans cette maison où il était si heureux quand elle était animée par la présence de Marie. Pourtant, malgré cet isolement, il ne songea point à me retenir près de lui. Je partis, je repris mes études sans pouvoir retrouver la paix et la tranquillité de l'âme. Au milieu des occupations qui me plaisaient le plus, j'éprouvais toujours un malaise indicible, et une sorte de tristesse vague qui empoisonnaient ma vie.

Cependant une année entière s'écoula ; mon père m'écrivait souvent, mais sans jamais parler de Marie. La crainte de m'affliger céda à son inquiétude, et il me pria de passer chez l'ambassadeur de Naples, pour savoir des nouvelles du comte de Mulsen. Cette démarche fut infructueuse. On me dit bien chez l'ambassadeur que le comte était venu en France, que sa famille était établie en Sicile, mais qu'il n'y avait pas reparu depuis longtemps.

Je restai stupéfait ; le comte n'était parti si précipitamment, avait-il dit, et n'avait fait même avancer l'instant de son mariage qu'à cause de la maladie de son père qu'il disait fort âgé, et qu'il craignait de ne pas revoir. Qu'était-il donc devenu, s'il n'était pas retourné à Palerme, ainsi qu'il l'avait annoncé ?

Le hasard me servit dans cette circonstance. Un jeune Sicilien, tout nouvellement arrivé, pouvait me donner mieux que personne les renseignements que je désirais. On m'indiqua sa demeure. Je le trouvai logé dans un des hôtels les plus renommés de la capitale, où descendent ordinairement presque tous les Italiens de distinction. J'appris de celui-ci que le comte n'était pas revenu en Sicile, que son père jouissait d'une santé parfaite qui n'avait pas été altérée depuis bien des années, et qu'il ne s'inquiétait guère de cette nouvelle absence de son fils. Depuis bien longtemps, ajouta-t-il, le comte de Mulsen disparaît d'intervalles en intervalles, sans donner aucun motif à ses fréquentes et longues absences. Du reste, on ignore totalement son mariage, car il n'en a fait part à personne à Palerme.

Je quittai ce jeune étranger avec un serrement de cœur inexprimable, et j'allais sortir de cette maison, quand un domestique, qui m'avait entendu nommer le comte de Mulsen, m'apprit qu'il avait habité l'hôtel avec sa jeune épouse. Je ne pus résister au désir de voir l'appartement qu'il avait occupé ; on m'y conduisit ; il était vacant, et je pus le parcourir sans contrainte. J'éprouvai une voluptueuse tristesse à me retrouver dans cette enceinte qu'avait habitée Marie. Hélas ! ces somptueux lambris avaient peut-être été témoins de ses larmes ! Mon guide sembla me deviner.

— Voici, me dit-il, la chambre particulière de la jeune comtesse ; elle n'en est point sortie pendant son séjour à Paris. Elle paraissait bien triste. Quel dommage ! si jeune et si belle !

Je soupirai.

— Voici, ajouta-t-il, celle de son époux.

Je reculai involontairement ; mais la curiosité l'emporta, et j'entrai. Quel intérêt pouvait me conduire, et pourquoi remarquai-je avec tant de soin plusieurs papiers déchirés et jetés négligemment dans le foyer abandonné ? Je demandai avec inquiétude si l'appartement avait été occupé depuis. On m'apprit que non, que le comte l'avait payé pour une année, et qu'on l'avait toujours attendu, sans oser disposer d'un droit qui lui appartenait. Ces papiers ne pouvaient donc avoir été déchirés que par lui ! J'espérai sans oser me rendre compte de mes espérances, et me sentis si avide de posséder ces papiers, où je présumais devoir trouver quelque indice sur le sort de Marie, que je sus éloigner mon conducteur sous un prétexte plausible. Je m'emparai aussitôt avidement de ces morceaux déchirés, et je m'éloignai avec rapidité, comme si j'eusse emporté un trésor. Arrivé chez moi, je les rassemblai à la hâte, et parvins avec peine à déchiffrer ces mots :

« ... Renfermez la comtesse... Cette jeune innocente... elle seule... à mes projets... absence... sans protection... beauté... ravissante... qu'ils soient tous avertis... préparez tout... Château d'Albano... »

Que pouvais-je conclure de ces mots incohérents ? Comment pouvaient-ils guider mes démarches, et m'aider à retrouver les traces du comte ? Il m'était cependant impossible de rester dans cette incertitude, et je me décidai à partir pour l'Italie. J'en avisai mon père, en lui faisant part du peu de succès de mes recherches à Paris. Sa réponse fut un consentement tendre, et une lettre de crédit illimité sur les plus riches banquiers de ce pays. Il me recommandait la plus grande prudence, tout en m'avouant que ses inquiétudes sur sa nièce étaient à leur comble.

Je partis... Quelques personnes qui depuis longtemps me voyaient avec intérêt, me donnèrent des lettres de recommandation pour leurs amis, qui pourraient, me disaient-elles, me procurer accès dans les meilleures sociétés, et augmenter en même temps l'agrément de mon voyage, et les chances de succès de mes recherches. Ah ! qu'il était loin d'avoir un but d'agrément, ce voyage qu'en toute circonstance j'eusse trouvé si doux ! J'allais, poussé par je ne sais quel pressentiment douloureux, sur les traces de Marie, de la seule femme qui me fût chère ; il me semblait qu'elle était malheureuse, et que l'infortunée tendait vainement ses mains vers le toit paternel pour y chercher un appui.

CHAPITRE III

Comme l'oiseau frémit de terreur, et cependant ne peut fuir le serpent qui l'aspire, il y a dans le regard de cet homme quelque chose qui accable celui qui ose le chercher.

Lord BYRON.

J'arrivai à Turin avec rapidité, et je voulais continuer ma route sans m'arrêter ; mais la fatigue et l'inquiétude avaient épuisé mes forces, et je fus contraint de rester deux jours au lit.

Le troisième, je me trouvais mieux, et me promis bien de partir le lendemain au lever de l'aurore. Je ne me sentis aucun penchant à visiter les curiosités que renferme cette ville capitale du Piémont ; j'aurais porté ma tristesse au spectacle et dans les promenades publiques, où tout semble respirer la joie et le plaisir. Je préférerais aller voir la merveille qui seule pouvait convenir à la tristesse de mon âme, la *Superga*, couvent élevé sur une montagne escarpée, à une lieue environ de la ville, et qui sert de sépulture aux rois et aux anciennes familles nobles de ce royaume.

Son église magnifique est ornée de tableaux des plus grands maîtres. Ses larges escaliers de pierre, ses étroites cellules tristement habitées par ces hommes austères qui semblent avoir dit au monde un éternel adieu, et s'être rapprochés volontairement du ciel, leur future patrie ; son portique en marbre blanc, d'où l'on découvre le Saint-Gothard, le mont Blanc et leurs sommets couverts de neiges éternelles : tout cela parlait à mon ardente imagination. Je contemplais ces Alpes où la main du génie traça des routes magnifiques, où la Victoire armée de ses foudres passa où le pied des hommes n'avait jamais passé. Cet aspect gigantesque souriait à ma jeune âme, avide d'émotions nobles et élevées. Mais je n'avais pas encore vu ce qu'il y avait de plus curieux dans ce superbe édifice, les vastes caveaux sur lesquels il est bâti, et les mausolées pompeux qu'ils renferment.

Un guide, armé d'un flambeau, me fit descendre dans ces pieux souterrains. Il me nommait, d'une voix lente et monotone, à mesure que

nous passions devant un monument, l'être dont il couvrait les dépouilles mortelles. C'était un roi, mort au milieu des pompes et des prospérités du trône ; un prince, à peine entré dans la carrière de la vie, moissonné impitoyablement à la fleur de son âge ; une reine enlevée au milieu de l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Je l'entendais sans l'écouter, car ces nobles cendres ne disaient rien à mon cœur, et là tous les hommes étaient égaux à mes yeux comme ils le sont devant la mort. Les poètes et les guerriers reçurent seuls mes hommages. Celui qui travaille pour les plaisirs ou pour la gloire de ses concitoyens méritera toujours de vivre dans le souvenir des hommes.

Cependant j'admirais la belle architecture de ces tombes et les marbres précieux dont elles sont revêtues, quand, au milieu du silence funèbre qui nous environnait, un cri étouffé frappa tout à coup mon oreille... Il semblait partir du fond du souterrain le plus reculé. Mon guide et moi nous avançons conduits par une faible lueur qui apparaissait dans le lointain, et bientôt nous apercevons, au pied d'un monument, un homme d'une haute stature étendu sur la terre. Un autre homme paraît lui donner des soins avec plus d'impatience que d'affection, et leur guide, le flambeau à la main, et appuyé nonchalamment sur le marbre d'un tombeau voisin, semble éclairer avec indifférence cette lugubre scène.

Les pâles lueurs de nos torches frappèrent entièrement les traits du malade, et je distinguai sa figure, aussi belle que régulière, mais couverte d'une mortelle pâleur. Ses riches habits, et l'air de respect de son compagnon, ne furent pour rien dans les soins que je lui prodiguai. Je posai sa tête sur mon sein, et lui fis avaler quelques gouttes d'un élixir fortifiant, qu'heureusement je portais toujours sur moi ; il était en proie à une agitation excessive ; ses bras nerveux et fortement tendus résistèrent longtemps à tous nos efforts réunis ; il poussait des cris effrayants, et semblait repousser avec terreur une ombre fantastique.

J'interrogeai des yeux celui qui paraissait l'avoir accompagné ; il murmura tout bas à mon oreille le mot d'anévrisme au cœur... Maladie épouvantable, et dont le nom seul me fit frémir, comme si j'eusse entendu prononcer un arrêt de mort !

Le malheureux laissait de temps en temps échapper des mots que l'étouffement de sa voix m'empêchait de bien distinguer. Enfin il prononça distinctement le nom de Marie, accompagné de menaces et de blasphèmes. Mes bras, qui le soutenaient, allaient l'abandonner ; mais était-ce bien de la

nièce de mon père que voulait parler l'étranger ; et, parce que Marie existait seule pour moi sur la terre, m'était-il prouvé que c'était elle que voulait désigner l'inconnu ?

Il revint enfin à lui, et ses yeux se rouvrirent ; leur expression m'effraya : c'était un mélange de terreur et de férocité remarquables. Le feu sombre qui les animait sembla prendre un degré de plus quand son regard s'arrêta sur moi, et ses noirs cheveux, que mouillait une sueur froide, se hérissèrent de fureur.

Voyant qu'il n'avait plus besoin de mes soins, je fis signe à mon guide, et je me préparai à quitter ces lugubres voûtes ; car la seule présence de cet homme me causait une aversion et un effroi dont je n'étais pas le maître. Il me suivit sans m'adresser un seul mot, et nous revîmes ensemble le soleil, dont les derniers rayons coloraient encore l'horizon. La clarté du jour rendit la figure de l'étranger plus effrayante, et son teint, livide comme celui d'un cadavre, me frappa d'une indicible horreur. Je m'éloignai précipitamment de lui avec un sentiment de répugnance involontaire, qui avait succédé à la pitié que m'avait inspiré l'état affreux où je l'avais trouvé, et l'horrible maladie dont il était atteint ; mais il marcha derrière moi.

J'entendais son pas précipité faire bruire les feuilles sèches d'automne qui jonchaient déjà la terre. Enfin il m'arrêta, et posant une main sur mon bras, de l'autre il me présenta une bourse. Je la repoussai avec fierté.

— Eh bien ! votre nom ? me dit-il impérativement.

— Vous ai-je demandé le vôtre pour vous secourir ? répondis-je. Cependant je n'ai aucune raison pour cacher qui je suis, et vous allez l'apprendre : je me nomme Albert Maurice.

— J'en étais sûr, murmura l'inconnu. Prenez cette bague, elle vous servira si jamais vous voulez réclamer mon appui. Adieu...

— Je le suivis de l'œil, et vis bientôt son coursier et celui de son compagnon fuir avec la rapidité d'une flèche. Cet homme m'apparaissait comme le génie du mal parcourant légèrement la terre, et cependant laissant partout des traces de son passage.

Je descendis lentement le chemin de la Superga, plongé dans une rêverie profonde, et insensible aux charmes de la nature et au coup d'œil pittoresque qui aurait pu séduire mon imagination. Je rêvais à mon aventure bizarre, à cet homme dont l'aspect avait glacé mon âme, à cet anneau qu'il m'avait offert comme gage de sa protection. Je me repentai de ne pas avoir

cherché aussi à savoir son nom. Pourquoi pensais-je qu'il pouvait se rattacher à mon souvenir le plus cher, à Marie ?

Quoiqu'il ne fût guère probable que le comte fût seul en Piémont, je m'informai, à mon retour à Turin, du comte de Mulsen. Je visitai tous les hôtels sans pouvoir rien découvrir, et me décidai à poursuivre ma route dès le lendemain, comme j'en avais eu d'abord l'intention.

Je ne fis usage de mes lettres de recommandation qu'à Milan, où je séjournai quelque temps. Je fus très-bien accueilli de ceux à qui l'on m'avait adressé. Ils m'offrirent des plaisirs ; je ne demandais que la trace du comte, et je ne pus la découvrir. Les Italiens ne se connaissent guère entre eux. C'est un peuple à la fois si frivole et si égoïste, qu'on ne peut l'occuper longtemps de ce qui ne contribue pas à son bien-être ou à ses plaisirs, et je perdis plusieurs jours à attendre vainement l'exécution de plusieurs promesses que l'on avait oubliées aussi facilement que l'on me les avait faites. L'un de mes protecteurs devait écrire en Sicile, un autre interroger quelqu'un qui en arrivait ; je finis par ne rien savoir, et me déterminai à partir moi-même pour Palerme. Je passai sans me mettre au lit presque toute la nuit qui précéda l'exécution de ce projet ; de violents coups de tonnerre et une pluie continuelle m'empêchaient de chercher un repos auquel je n'aurais pu me livrer. Assis dans un vieux fauteuil, les yeux fixés sur mon feu presque éteint, je comptais avec impatience les coups retentissants de l'airain, et rêvais tristement à la destinée qui m'amenait sur une terre étrangère, cherchant les traces de la seule femme qui eût pu embellir ma vie. Je maudissais la barrière insurmontable que l'orgueil de mon père avait placée désormais entre nous ; et, sans m'éloigner de ma respectueuse tendresse pour lui, je pensais que, sans cet orgueil, nous aurions pu être tous heureux.

Au moment où j'étais le plus profondément absorbé dans ces pénibles réflexions, un gémissement prolongé, et qui semblait sortir de l'appartement voisin, frappa mon oreille. Il se répéta plusieurs fois : je m'approchai de la cloison, et n'entendis plus rien. J'entr'ouvris la porte de mon appartement ; une lampe de nuit éclairait faiblement un corridor spacieux dans lequel donnaient plusieurs portes. Je m'approchai de toutes sans succès, et ce ne fut qu'en revenant prendre ma place au coin de mon feu que j'entendis de nouveau ces lugubres gémissements, mais plus sourds et plus étouffés que la première fois.

Je devinai enfin que ce bruit arrivait jusqu'à moi par le moyen de la cheminée, et que les cris devaient partir de l'appartement placé au-dessus du mien. Déterminé à m'y rendre, je pris le chemin de l'escalier qui y conduisait. J'étais faiblement éclairé par la bougie que je portais, et je sentis, plutôt que je ne vis, se glisser près de moi un corps qui me froissa légèrement en passant. Je saisis son vêtement, qu'il chercha à dégager par un mouvement rapide, mais pas assez cependant pour que je ne pusse reconnaître en lui l'inconnu de la Superga, l'homme des tombeaux !

— Encore cet Albert, murmura-t-il avec colère !

Et il m'échappa...

Je crus pouvoir me dispenser alors de toute nouvelle recherche, et je présamai que ce malheureux venait d'avoir une attaque de sa terrible maladie, et que la douleur lui avait arraché les plaintes qui étaient arrivées jusqu'à moi. Je revins prendre ma place, et effectivement je n'entendis plus d'autre bruit que le roulement d'une voiture qui sortit rapidement de l'hôtel. Un sommeil pénible s'appesantit enfin sur mes yeux, et je crus que les coups redoublés qui me réveillèrent en sursaut, et que l'on ne cessait de frapper à ma porte, étaient le signal du départ. Mes paupières fatiguées par une longue veille, mes sens engourdis par d'horribles songes, ont-ils retrouvé leur usage, ou rêvé-je encore ? Où suis-je ? Je me vois entouré de sbires armés, et de dépositaires de la justice ; on m'arrête comme criminel, on me charge de fers, puis on me fait remonter, au milieu de cette lugubre escorte, cet escalier que quelques heures auparavant j'ai voulu suivre pour porter des secours à un malheureux qui souffrait, et dont les plaintes avaient déchiré mon cœur. On ouvre une porte semblable à celle de l'appartement que j'occupe, et l'on me traîne devant un cadavre percé de plusieurs coups de poignard, et gisant à demi nu sur un lit ensanglanté.

On me demande froidement si ma conscience est tranquille devant ma victime !... Ma victime !... Et c'est une femme à qui les horreurs de la mort et les convulsions de la douleur n'ont ôté ni sa beauté, ni l'air d'innocence et de pudeur qui l'embellit encore. Elle semblerait dormir, si un sang pur et vermeil qui coule de ses nombreuses blessures n'avait décoloré son teint. Je la regarde avec pitié et étonnement, je demande qu'on m'écoute ; mais je suis seul, étranger dans cette ville, personne ne répond de moi, et l'on m'a entendu pendant la nuit ouvrir la porte de mon appartement ; mon air sombre et inquiet a frappé tout le monde, et la justice ne peut pas supposer

un homme malheureux sans le supposer coupable. On est sourd à mes plaintes, et je suis enfermé dans un cachot comme le plus vil des scélérats !

Hélas ! le fils du respectable Maurice subira peut-être la flétrissure d'un jugement inique, et portera sa tête innocente sur un échafaud, si le ciel ne daigne venir à son secours et proclamer son innocence.

Je passai quinze heures couché sur une paille humide, sans que la justice ou l'humanité vinssent apporter quelque soulagement ou quelque consolation à la misère d'un homme qui n'était qu'accusé, et que la loi ne regardait point encore comme coupable.

Enfin ma prison s'ouvre, une voix douce me dit de sortir. Je revois la lumière, le geôlier s'incline respectueusement ; on a reconnu mon innocence, et je respire en paix l'air de la liberté.

La jeune femme n'était pas morte, et avait nommé son assassin. Le chirurgien, qui était venu avec empressement m'apporter l'ordre de ma délivrance, me dit qu'ayant été appelé pour constater l'état du cadavre, et ayant découvert encore quelques étincelles de vie chez cette infortunée, il lui avait prodigué tous ses soins, et qu'elle existait, mais pour peu d'instant.

— C'est un tissu d'horreurs que cet assassinat, me dit-il.

Je frémis en pensant à mon inconnu !

Enfin nous arrivâmes devant les magistrats : la jeune femme déclara qu'elle ne m'avait jamais vu, que j'étais parfaitement innocent de sa mort, mais qu'elle accusait, au tribunal des hommes et à celui de Dieu, l'infâme Frédéric, comte de Mulsen. Je jetai un cri. Le barbare était parti aussitôt après avoir consommé son crime ; je ne savais plus où l'atteindre, et peut-être était-il aussi l'assassin de Marie !

Au cri d'horreur que j'avais poussé, on me demanda si je connaissais le comte ; je crus devoir, par égard pour ma famille, cacher les liens qui l'unissaient à elle, mais je demandai avec un bien vif empressement quelques détails sur lui.

— Oui, me répondit l'infortunée, pour le bien de la vertu et pour la punition du crime, je dois dévoiler les horreurs dont je fus souillée. Puisse cette découverte être utile à quelqu'un ! Si je devais vivre encore, j'irais ensevelir ma honte et ce tissu d'infamies dans un cloître ; mais je vais paraître devant Dieu ; j'y vais paraître victime d'un scélérat qui se fait un jeu des cruautés les plus atroces, qui, semblable au vautour dévorant, tient une épouse aussi belle qu'innocente dans ses serres cruelles, et qui a soif de

son sang comme du mien ; mais c'est par mille cruautés qu'il veut amener sa mort, et la victime la plus belle doit être la plus cruellement torturée.

— Quoi ! m'écriai-je en tombant à genoux près de la couche de mort de l'étrangère, vous connaissez Marie, et sa vie est en danger !... Parlez, je vous en conjure... Ah ! vous ne savez pas ce que je souffre !...

— Vous êtes Albert, me dit-elle en retrouvant un peu de forces ; c'est vous qu'elle appelle sans cesse à son secours ; ne perdez pas un instant... Cependant il faut m'en tendre ; mon récit vous fera connaître le comte tout entier. Je vous dévoilerai les odieux mystères de son cœur, et je guiderai vos démarches.

On lui administra un cordial puissant, et après quelques instants de repos, d'une voix que la fièvre et la douleur rendaient brève et ferme, l'étrangère commença le récit suivant.

CHAPITRE IV

Que reste-t-il à la pauvre
orpheline ? Le tombeau de sa
famille et ses larmes...

M^{me} ***.

La famille de Mulsen, allemande d'origine, tenait un rang distingué à la cour d'Autriche, et possédait des biens considérables qu'elle comptait bien augmenter un jour par le mariage d'Antoine de Mulsen, aïeul de celui qui me conduit au tombeau. Il devait s'unir à une riche héritière dont la famille était presque alliée à la famille impériale ; mais Antoine était d'un caractère passionné ; il voulut choisir lui-même son bonheur, et le trouva dans l'amour d'une jeune Sicilienne qu'il avait connue dans un voyage qu'il avait fait à Païenne. Se flattant d'apaiser facilement le courroux de l'empereur, il se maria secrètement ; mais tout fut découvert, et le bannissement, la perte de ses emplois et de presque tous ses biens, furent la suite de son imprudence. Il vint alors s'établir en Sicile, où il mourut à la fleur de l'âge ainsi que sa bien-aimée compagne, en laissant un fils unique héritier de son infortune.

Celui-ci, élevé dans la retraite et avec l'indolence italienne, se trouva heureux dans la modeste habitation que lui laissa son père. Sans regretter le sort brillant qui devait l'attendre un jour, et dont une faute bien excusable l'avait seule privé, il se maria à son tour et devint père de Frédéric. Mais les passions douces et tendres de ses ancêtres ne passèrent point dans le cœur de ce dernier ; il vint au monde avec des penchants tellement effroyables, qu'on ne pourrait croire à la réalité de ses vices, si le cruel n'avait chaque jour de sa vie fait un pas de plus dans la carrière hideuse du crime, et semblé prouver qu'il était né frappé de l'anathème d'une éternelle réprobation.

Sa mère essaya vainement de le nourrir ; des mouvements convulsifs agitaient sans cesse cet être encore si débile et si faible ; des accès violents de colère signalaient déjà sa funeste existence ; et, méchant par instinct avant même de pouvoir comprendre la méchanceté, il mordait avec fureur

le sein où il puisait la vie. On l'en éloigna, quoi qu'à regret, et il fut confié à une bonne paysanne qui habitait près de Palerme. Cette femme avait un fils de six ans, dont le caractère promettait autant de douceur et de bonté que celui de Frédéric annonçait de férocité ; car, aussitôt que ce dernier put agir et parler, il sembla se plaisir à faire le malheur de tous ceux qui l'entouraient, et sa jeunesse fut plus cruelle encore que son enfance.

Revenu à Palerme pour y achever son éducation, son caractère impérieux et sauvage se développa davantage. Doué cependant d'une intelligence extraordinaire, il surpassa bientôt ceux mêmes qu'on avait appelés autour de lui pour l'instruire. Son génie précoce embrassait tous les arts, devinait, pour ainsi dire, toutes les sciences, et laissait derrière lui tous les obstacles pour arriver à la perfection du savoir. Il eut le talent de se faire à la fois admirer et haïr ; tant il est vrai que l'admiration est un sentiment exclusif qui ne commande pas toujours l'affection. La beauté de ses traits, la régularité de sa taille se joignant à tous ses autres avantages, ses parents se plurent à lui présager de hautes destinées, et à former pour lui les plans les plus ambitieux. Pour la première fois ils songèrent au sang illustre qui coulait dans ses veines, et depuis leur établissement en Sicile, Frédéric fut le premier qui porta le titre de comte, que son père avait jusqu'alors dédaigné.

Ce titre n'eût rien ajouté au bonheur que ses parents avaient dû à l'amour ; mais on ne prévoyait déjà que trop que ce ne serait point à ce sentiment que le jeune comte voudrait devoir un jour le sien. S'il lui arrivait parfois d'être sensible à la beauté, dans un âge où elle a tant d'empire sur les cœurs, il se mêlait à cette admiration quelque chose de sardonique et de hautain, qui suffisait pour déplaire à toutes celles que ces avantages personnels auraient pu séduire. Jusqu'à l'âge de vingt ans, on ne lui connut aucune de ces inclinations douces et naturelles qui vous forcent quelquefois à dévier de la route du devoir, mais qui annoncent toujours la bonté du cœur, même dans les égarements de l'imagination ; le sien était dur et implacable dans sa haine, et il souriait en voyant le mal des autres, comme si ce mal eût soulagé en lui une souffrance intérieure qui dévorait sa vie.

Ce fut à cette époque qu'il dut la conservation de ses jours à celui que je nommai longtemps mon père, à celui qui prit soin d'élever mon enfance et qui protégea ma jeunesse, au bon et sensible Ludovic, le fils de la bonne Paula, celle à qui l'on avait confié naguère le soin des premières années de Frédéric. Ludovic, marié depuis quatre ans à une femme aimable et belle,

jouissait, dans l'obscurité, d'un bonheur pur et sans nuages. Cultivant en paix le pauvre domaine de sa mère, et consacrant le reste de son temps à la pêche, il soutenait sans peine sa modeste famille, que son seul regret était de ne point voir s'accroître ; car c'était en vain qu'il sollicitait le ciel de lui accorder un enfant, une image vivante de sa belle et douce Antonia. Des vœux aussi purs n'avaient point encore été exaucés.

Un jour que, penché solitaire sur le bord de sa barque immobile, il épiait avidement l'approche de sa proie, il vit de loin un homme emporté par la rapidité du courant, et luttant sans espoir contre une mort qui paraissait certaine. Le généreux Ludovic n'hésite point à voler à son secours, et, se précipitant dans le fleuve, il ramène sur le rivage, après de grands efforts et des périls extrêmes, le jeune Frédéric de Mulsen, l'élève de sa mère : Il oublie en ce moment le caractère cruel que le comte a montré dans son enfance, et l'ingratitude dont il a payé leurs soins ; il le rapporte à sa chaumière presque mourant, et épuisé lui-même de fatigue.

Frédéric revint bientôt à la vie, grâce aux soins affectueux qui lui furent prodigués, et ses yeux, en se rouvrant à la lumière, se fixèrent sur Antonia. Son cœur ne fut point touché, et il n'eut point pour excuse la violence de l'amour ; mais la beauté éclatante de cette jeune femme alluma dans ses sens des désirs effrénés et coupables qu'il jura de satisfaire. Ni la vie qu'il venait de devoir à Ludovic, ni le souvenir de l'existence qu'il avait conservée en suçant le même lait que lui, ne purent arrêter ses infâmes desseins ; et ce fut sur la couche hospitalière où son accident le retint quelque temps, qu'il forma le cruel projet de détruire pour jamais le repos et le bonheur de son libérateur.

Une circonstance assez étrange vint donner au caractère de Frédéric quelque chose de plus sombre et de plus redoutable encore. Sa santé ne put se rétablir tout à fait du choc qu'elle avait reçu par l'accident qui avait mis sa vie en danger, et présenta bientôt tous les symptômes d'une maladie inexplicable. Souvent il tombait dans des évanouissements profonds, et ne leur échappait que pour éprouver des suffocations violentes et des battements de cœur inouïs. Son teint se couvrait d'une pâleur mortelle, et il semblait que le sang refusait de circuler dans ses veines. Depuis lors, l'expression de sa figure eut quelque chose de vague et d'égaré. Sa famille appela avec empressement tous les médecins de Palerme : ils se trompèrent sur son état, et lui ordonnèrent des remèdes qui ne lui procurèrent aucun

soulagement. Frédéric, inquiet, demanda enfin lui-même à partir pour Naples, où il espérait trouver des secours plus efficaces.

Quoique cette affreuse maladie l'eût empêché de poursuivre ses criminels desseins sur Antonia, il ne les avait point abandonnés ; et profitant des droits que semblait lui donner la reconnaissance, il se présentait souvent dans l'humble asile de la paix et de l'innocence pour y semer les premiers germes de la séduction. La supériorité de son esprit, les grâces de sa personne, la douceur de son langage, lui obtinrent un plein succès. Antonia devint froide et rêveuse ; la simplicité de Ludovic lui parut de la rusticité ; sa franchise, de la brusquerie ; elle sentit le besoin de louanges, elle pensa trop souvent qu'elle était belle, et cessa bientôt d'être heureuse.

Telle était la situation de cette famille quand le comte partit pour Naples. Muni de ses titres et d'une somme assez considérable, il pensa que, si sa santé se rétablissait, il n'était point de carrière brillante à laquelle il ne fût appelé. Fier de sa noblesse, de son esprit, de ses avantages physiques, Frédéric de Mulsen ne doutait de rien. Il se fit aisément présenter à la cour. La reine Caroline, inquiète de la situation de son royaume, et comptant presque la France au rang de ses ennemis, accueillit avec bienveillance un jeune homme doué de tant de qualités brillantes, rehaussées encore à ses yeux par une haute naissance ; et Mulsen, revêtu par elle d'un grade éminent, fut bientôt au nombre de ses plus chers favoris.

Ce fut alors qu'il connut la funeste maladie qui minait déjà sa fatale existence. Avec une fermeté et une ténacité extrêmes, il exigea et obtint la vérité. Les gens les plus habiles furent consultés, et tous le déclarèrent atteint d'un anévrisme au cœur. La certitude d'une mort inévitable, d'une mort qui pouvait le frapper dans tout l'éclat de la jeunesse, au milieu de toute la pompe des grandeurs, de toutes les prospérités de la fortune, ne fit qu'aigrir davantage encore son infâme caractère. Il se regarda dès lors comme une victime irrévocable du destin, marqué dès sa naissance du sceau éternel de la fatalité, et il résolut de se venger sur les hommes de la cruauté du sort. L'envie entra dans son âme avec sa hideuse escorte. Le genre humain tout entier lui devint odieux : les vieillards, parce qu'ils avaient su vivre longtemps, et la jeunesse, parce qu'elle lui semblait appelée à parcourir une longue succession de jours. La gaieté lui était importune, la joie insupportable, et il ne trouva plus de jouissance que dans la douleur des autres. On prit à la cour son air sombre pour de la réflexion, l'âpreté de ses manières pour du caractère ; et sa finesse, pour ne pas dire son astuce, ayant

achevé de séduire la reine, il fut chargé d'une mission importante et secrète pour une cour étrangère.

Ne devant partir que dans quelques mois, il sollicita et obtint la permission de retourner auprès de sa famille. C'était bien moins le désir de la revoir que le besoin du mal qui l'attirait à Palerme ; il n'avait point oublié qu'il y avait marqué une victime ; elle n'eut point le bonheur de lui échapper, et la malheureuse Antonia suivit son séducteur. Dans son délire, elle abandonna le toit conjugal, et échangea le bonheur pur et durable de l'innocence contre les rapides et coupables plaisirs de l'amour. Mais, hélas ! par combien de larmes amères n'expia-t-elle pas cette faute ! L'inconstance, si naturelle au cœur de l'homme, n'étant réprimée chez le comte par aucun sentiment d'honneur ou de pitié, il chassa honteusement celle que l'amour avait traînée trois ans à sa suite dans les pays étrangers. Antonia, avilie, abandonnée, ne demanda rien pour elle, mais elle réclama la pitié de son séducteur pour le fruit de ses coupables amours. Tout secours lui fut impitoyablement refusé, et l'infortunée s'éloigna, emportant dans ses bras un enfant malheureux qui devait un jour maudire son père.

Elle se décida à revenir en Italie, espérant davantage de la pitié de ses compatriotes que de celle des étrangers. Le chagrin et le remords avaient miné sa vie ; et, se sentant atteinte d'une maladie mortelle, elle venait implorer la commisération publique pour sa fille et un tombeau pour : elle. Arrivée auprès de Plaisance, exténuée par la fatigue et le besoin, et surprise par la nuit, elle s'avance jusqu'à la porte d'une modeste habitation ; elle veut y demander un abri et un morceau de pain. Sa voix se refuse à cette dernière humiliation, ses forces l'abandonnent, et elle tombe mourante, en laissant échapper de ses bras la pauvre petite créature qui lui doit la vie.

Cependant une voix douce et consolante la rassure et l'invite à prendre courage. Mais, grand Dieu ! où fuira-t-elle ? où cachera-t-elle son front coupable ? Ce mortel bienfaisant qui lui offre l'hospitalité et des secours, c'est Ludovic, l'époux qu'elle a trahi, l'époux qu'elle a abandonné !...

Ah ! combien il est changé ! Le feu de ses yeux a disparu ; son front est chargé de sombres nuages ; sa figure est pâle et triste ; mais le poids de l'infortune a seul terni l'éclat de sa jeunesse ; il n'est que malheureux... et ne fut point coupable. Il abaisse avec résignation son morne regard vers la terre ; mais en le relevant vers le ciel, il n'y trouverait pas une âme plus belle et plus pure que la sienne.

La nuit, qui commençait à couvrir la terre, ne lui avait pas permis de reconnaître sa coupable épouse ; mais la lune, en frappant de ses doux rayons la pâle figure d'Antonia, apprend à Ludovic quelle est celle qu'il vient de recueillir : il veut s'éloigner, un tremblement involontaire et convulsif l'opprime à sa vue, mais un gémissement plaintif l'arrête...

— Non, dit-il, je ne serai point sans pitié ; je ne serai point aussi cruel que toi... Tu m'as trahi, tu as détruit pour toujours le bonheur de ma vie ; mais je n'oublierai jamais combien tu me fus chère. Viens, ton époux outrage te reçoit et te pardonne...

Ce fut dans l'asile du généreux Ludovic qu'Antonia fut transportée ; ce fut là qu'elle reçut les soins les plus touchants de la main même de celui qu'elle avait si indignement trompé. Mais le dernier coup qui l'avait frappée était mortel ; son repentir fut sincère, et elle expira dans les bras de son époux au bout de quelques jours de souffrance, en emportant dans la tombe le noble pardon de ses fautes. Elle demanda pour dernière grâce à Ludovic de ne point abandonner la malheureuse orpheline, triste fruit de ses égarements. Ludovic le lui promit. Il tint parole, et je fus élevée comme sa fille.

— Quoi ! s'écria Albert, vous êtes la fille du comte...

— Oui, répondit Louisa, je suis sa fille ; cette découverte ajoute encore, je le vois, à votre horreur pour lui ; mais attendez, vous connaissez à peine la plus faible partie de ses crimes...

Et elle continua son récit, après avoir pris un moment de repos, et ranimé de nouveau ses forces par un breuvage fortifiant.

CHAPITRE V

Qui a défiguré cette belle tête,
flétri tous les charmes de la
jeunesse ?... le crime.

MILTON.

Reprenons, dit Louisa, les événements d'un peu plus haut. Après la disparition d'Antonia, le pauvre Ludovic ne put supporter la honte d'habiter encore les lieux témoins de son infortune. Sa mère, déjà âgée et infirme, succomba bientôt au chagrin de voir son fils malheureux. L'aspect de cette maison où il avait passé les plus doux instants de sa vie, et où il errait à présent solitaire et dépouillé de toute illusion, lui devint odieux. Sa petite habitation lui rappelait de trop cruels souvenirs ; il la vendit, et vint s'établir près de Plaisance. C'est là qu'il retrouva ma mère, c'est là qu'il m'éleva comme sa fille. Il me traitait toujours avec douceur et bonté ; mais jamais il ne m'accorda une seule caresse, jamais je ne vis errer sur ses lèvres flétries le sourire de la bienveillance ou de la satisfaction, et je ressentis pour celui que je nommais mon père un sentiment vague de crainte que je ne pouvais définir.

La tristesse et le silence habitaient toujours parmi nous, et mes occupations étaient mes seuls plaisirs ; elles se bornaient à cultiver les fleurs et les fruits que mon père allait ensuite vendre à la ville ; mais bientôt il n'eut plus la force de s'y rendre, et je le remplaçai. Sa santé s'altérait visiblement, et chaque jour, en revenant du marché, je le trouvais assis tristement dans le jardin. Peu à peu sa marche devint plus pénible ; enfin il fut hors d'état de quitter le lit ; et, malgré tous les soins que je m'empressais de lui prodiguer, il mourut sans se plaindre, regardant la mort comme le terme de ses malheurs. Le dernier mot qu'il m'adressa, avant d'exhaler sa belle âme, fut aussi le premier mot de tendresse que j'eusse reçu de lui.

On l'enterra, comme il l'avait demandé, auprès de la tombe de ma pauvre mère ; un simple tertre de gazon, surmonté d'une croix noire, couvrit en même temps le repentir et la vertu, et ce fut tout ce qui me resta des deux seuls êtres qui m'eussent encore aimée et protégée sur la terre. Leurs âmes

allèrent sans doute se réunir dans ce ciel où il n'y a plus de haine, plus de trompeurs, plus de victimes, et où je ne tarderai pas moi-même à aller les rejoindre pour ne plus les quitter.

Après cette perte cruelle, je continuai plus tristement encore ma vie habituelle ; je cultivais seule mes fleurs, et j'allais seule les vendre à Plaisance. Leur produit suffisait à mes besoins, et j'étais tranquille du moins, si je n'étais pas heureuse ; mais le monstre qui avait poursuivi ma mère devait empoisonner encore, par ses crimes, la vie qu'il m'avait donnée.

Le comte de Mulsen, revenu dans sa patrie, me remarqua dans une de mes courses. Ma jeunesse, mon air d'innocence, quelque peu de beauté enflammèrent facilement ses sens ; il me suivit longtemps sans que je m'en aperçusse ; enfin il m'aborda. Hélas ! la voix de la nature n'est point une chimère, et j'eus le malheur de l'entendre. Cet homme, que je ne connaissais point, m'inspira, en le voyant, un attrait irrésistible ; ce sentiment ne lui échappa point, et il crut pouvoir tout obtenir de ma faiblesse. Ce n'était pourtant pas de l'amour que j'éprouvais pour lui ; mon cœur fut du moins exempt de ce sentiment criminel, et je résistai... Il n'en devint que plus violent, que plus acharné à ma perte. Enfin, cependant, voyant qu'il ne pouvait triompher de moi, il cessa ses poursuites ; il feignit de m'abandonner tout à fait, et je retrouvai un peu de tranquillité ! mais, hélas ! qu'elle fut de peu de durée !

Une nuit je me réveille en sursaut, suffoquée par une horrible fumée ; des tourbillons de flamme sont près de m'engloutir, quand une voix inconnue me crie de fuir. Je traverse avec effroi ma chaumière embrasée ; et me jette au loin dans la campagne, seule et au milieu de la nuit. Je contemple d'un œil de douleur le feu qui ravage ma modeste habitation, le seul bien que je possède sur la terre ; bientôt tout est consumé, et la noire colonne de fumée qui s'élève en tourbillonnant dans les airs m'apprend que je n'ai plus d'asile. Mes premiers pas se dirigèrent vers le tombeau de ma mère ; j'allai m'y réfugier, comme si j'eusse dû y trouver un appui. Là, agenouillée sur le triste gazon des sépultures, je demandai avec instance au ciel la fin d'une vie à peine commencée ; il ne daigna pas exaucer ma prière ; il voulut sans doute, pour réunir en moi toutes les douleurs humaines, que je vécusse encore pour être souillée par celui-là même qu'il avait placé sur la terre pour me protéger et me défendre... Que sa volonté soit faite ! Je ne murmure point contre ses impénétrables décrets, et j'épuiserai avec

résignation la coupe amère de douleurs qu'il lui a plu de m'envoyer ; je saurai mourir sans me plaindre. A peine au printemps de ma vie, j'ai déjà connu toutes les infortunes : puisse au moins sa bonté me récompenser un jour de mes longues souffrances !

Les premiers rayons du jour me trouvèrent pleurant sur les cendres de ma mère et de celui que j'avais toujours regardé comme l'auteur de mes jours. Je réfléchissais sur le parti qui me restait à prendre, quand tout à coup le comte se présenta devant moi.

— Eh bien ! Louisa, me dit-il, que deviendriez-vous, si je vous abandonnais ? où iriez-vous cacher vos douleurs, si je ne vous tendais une main protectrice ?

Je ne répondis que par des larmes... Hélas ! confiante comme on l'est en entrant dans la vie, je me crus trop malheureuse pour inspirer d'autre sentiment que la pitié, et j'osai me fier à celle du comte.

— Louisa, ajouta-t-il, voulez-vous me suivre ? Je viens d'apprendre le malheureux événement qui vous est arrivé. Des brigands qui infestent les Apennins ont été maltraités, il y a quelques années, par les habitants de ce village, et ils ont juré de s'en venger en incendiant un jour leurs maisons ; la vôtre a été la plus maltraitée, parce qu'elle est éloignée, et que, comme vous l'habitez seule, ils ne craignaient aucune résistance. J'ai connu ce matin même toute l'étendue de votre malheur, et je suis venu vous chercher pour vous offrir tous les secours de la plus sincère amitié.

Hélas ! mon faible cœur, déjà prévenu en faveur du perfide, était loin de supposer qu'au titre de séducteur il avait voulu joindre celui d'incendiaire, et me réduire, par ce crime affreux, à la plus profonde misère, pour me faire tomber plus aisément dans les pièges que me tendait son infernale passion. Cependant je résistais encore.

— Ne craignez rien, ajouta froidement le comte, je ne veux rien devoir à la violence ; quand nous nous connaissons mieux, peut-être perdrez-vous les idées fausses qui vous empêchent aujourd'hui d'être heureuse ; peut-être que mes soins assidus, mes bontés constantes, feront naître dans votre âme un sentiment plus tendre, et que tous mes efforts auront pour but de mériter.

En disant ces mots, il serra fortement ma main, et il était prêt à m'entraîner...

— Arrêtez, lui dis-je, il me reste encore un devoir sacré à remplir. Avant de mourir, mon père m'a ordonné, si jamais je quittais cette demeure, d'emporter avec moi une petite cassette qui renferme des objets bien

précieux, puisqu'ils ont appartenu à ma mère ; il m'a recommandé aussi de lire une lettre qu'elle m'a adressée à son dernier moment. Toutes ces choses sont là, lui dis-je en montrant le tombeau, et en m'inclinant pour y atteindre.

Le comte m'imita et se baissa aussi pour m'aider ; mais il recula soudain en frémissant.

— Vos parents se nommaient Ludovic et Antonia ? me dit-il... Votre mère est morte bien jeune !...

Tout cela était inscrit sur la petite croix noire qui s'élevait sur leurs tombes ; je la lui montrai en pleurant...

— Louisa, me dit le comte, prenez cette cassette ; ouvrez-la, et parcourez cette lettre mystérieuse, dont la lecture doit avoir tant d'importance à vos yeux ; elle détruira sans doute chez moi un soupçon qui n'est encore que vague... Cependant il se pourrait...

En parlant ainsi, il m'aidait à briser la serrure, et nous découvrîmes bientôt l'anneau de mariage et le portrait de ma mère... Je ne me rappelais pas ses traits ; mais mes larmes coulèrent sur cette figure enchanteresse, où brillait tant d'innocence et de candeur. Le cruel qui lui avait ravi des biens si précieux, le cruel qui avait causé sa mort, considéra froidement son image ; mais l'anxiété la plus vive se peignit dans tous ses traits en me voyant lire la lettre qui l'accompagnait. Ma malheureuse mère s'accusait auprès de moi des torts de ma naissance ; elle m'avouait que j'étais le fruit du crime, et que le généreux Ludovic n'était pas mon père. Malheureusement elle ne nommait point l'auteur de mes jours, et le comte sembla respirer plus librement.

— Louisa, me dit-il enfin, j'ai beaucoup connu votre père ; il eut de grands torts à se reprocher envers moi, mais que tout soit oublié ; je veux le remplacer auprès de vous, et ma vengeance ne poursuivra point sa famille quand ma haine est venue mourir aux portes de son tombeau. Écoutez-moi avec attention, et voyez combien vous avez peu de sujet de redouter l'hospitalité que je vous offre : je suis marié !...

— Marié !... et je frémis involontairement. Il continua.

— J'ai épousé en France une jeune personne d'une naissance peu élevée et sans fortune ; je m'étais flatté de trouver le bonheur dans cette union disproportionnée : mon erreur a été de peu de durée. Mon épouse en aime un autre, et ne me sentant point le courage de m'en séparer, j'ai voulu du moins prévenir le déshonneur, et je la retiens enfermée dans une de mes terres ; j'espère que vous voudrez bien venir l'habiter avec elle. Je compte

sur votre délicatesse pour ne pas l'aider à me trahir ; d'ailleurs si vous secondiez jamais ses coupables égarements, ajouta-t-il d'un air sombre et menaçant, vous apprendriez comment je sais punir.

L'idée que le comte était marié me rassura un peu sur ses intentions. J'étais seule, sans appui, sans fortune, sans espérance ; je ne connaissais personne au monde de qui je pusse réclamer la protection ; le comte semblait me fixer un avenir ; je me décidai à accepter ses bienveillantes propositions, à le suivre jusqu'au solitaire asile qu'habitait sa malheureuse épouse.

Nous traversâmes rapidement plusieurs villes, sans nous arrêter à aucune, et arrivâmes enfin au pied des Apennins. Quoique nous fussions dans une des plus belles saisons de l'année, leur aspect âpre et sauvage me plongea dans une tristesse profonde que les manières du comte ne firent qu'accroître. Tantôt sombre et silencieux, on aurait pu croire qu'il me haïssait ; dans d'autres moments, ses regards ardents et passionnés livraient mon âme à un effroi d'une autre nature.

Enfin, au bout de plusieurs journées d'une marche pénible, nous découvrîmes à l'entrée de la nuit, dans le fond d'un vallon sauvage, les tristes et hautes tourelles du vieux château d'Albano. Son aspect me fit frémir ; les énormes murailles et les larges fossés qui l'entouraient, son éloignement de toute autre habitation, pouvaient rendre son séjour dangereux pour un être faible et sans défense. Savais-je, d'ailleurs, quel était l'homme auquel je m'étais si imprudemment confiée ? Mais toute réflexion était désormais inutile ; il n'était plus temps de céder à une crainte tarpe, et je ne pouvais plus reculer.

CHAPITRE VI

Tandis que nous nous berçons
ainsi de chimères, le temps vole, et
la tombe se ferme tout à coup sur
nous.

CHATEAUBRIAND.

Au son lugubre et prolongé d'une cloche, une grande et lourde grille fut ouverte par un homme d'une haute stature et d'une figure sinistre. La voiture qui nous conduisait retentit sourdement sur le pont-levis, et entra dans la cour. Aucun domestique ne parut, et pendant que la grille criait sur ses gonds pour se refermer sur nous, le comte, saisissant un flambeau que l'obscurité de la nuit rendait déjà nécessaire, m'ordonna de le suivre.

Une terreur secrète s'empara de moi, un froid glacial arrêta mon sang sous les sombres et tristes voûtes que nous traversâmes. Les pas retentissants du comte se répétaient de loin en loin, et se perdaient peu à peu dans ces longues galeries qui me semblaient interminables. Enfin il ouvrit une porte, et nous nous trouvâmes dans l'appartement de la comtesse. Quoique le flambeau ne jetât qu'une faible clarté, je pus remarquer sa taille élégante et toute la grâce qui animait sa touchante physionomie. Jamais rien de si parfait n'avait frappé mes regards. Le comte me présenta à elle comme une compagne qui venait égayer sa solitude ; mais il parlait d'un ton dur et hautain qui froissa toutes mes idées, et redoubla encore ma terreur. La douce Marie ne répondit rien. Le comte sortit pour donner quelques ordres, et nous laissa seules un instant.

Je n'osais parler ; la comtesse paraissait plongée dans une rêverie profonde, que je ne savais de quelle manière interrompre ; elle me demanda enfin comment j'avais pu me décider à venir habiter ce château isolé, et séparé de toute communication humaine. Je lui racontai ma déplorable histoire, me contentant de peindre à ses yeux le comte comme un bienfaiteur à qui je devais tout, et surtout le bonheur de la voir.

— Je tâcherai, me dit-elle avec bonté, de vous faire oublier, par mon affection, que vous avez perdu vos parents ; je voudrais du moins les

remplacer près de vous, mais je crains bien de ne le pouvoir pas ici, car j'y exerce peu d'autorité.

Le comte en nous rejoignant interrompit cet entretien, et nous nous séparâmes.

Les jours s'écoulèrent tristes et monotones ; la comtesse était toujours silencieuse et mélancolique, le comte toujours sombre et dur, moi toujours embarrassée de la conduite que je devais tenir. Les gens qui faisaient le service de la maison étaient en petit nombre ; ils paraissaient tous aussi sombres que leur maître, et, au silence lugubre qui régnait perpétuellement dans le château, on eût pu croire qu'il était inhabité.

Mon appartement était éloigné de celui qu'occupait la comtesse, dont les manières avec moi étaient douces, mais réservées ; elle semblait craindre de m'ouvrir son cœur, et de me confier le secret de ses peines. Cependant chaque jour je voyais sur ses joues décolorées la trace de nouvelles larmes ; chaque jour ses traits exprimaient un abattement plus profond et une douleur plus amère.

Une nuit que le sommeil refusait de fermer mes paupières, et qu'une agitation extraordinaire me forçait à quitter ma couche, j'ouvris la porte qui donnait sur une longue galerie. Poussée par je ne sais quel vague pressentiment, j'en atteignis l'extrémité, et je me trouvai au pied du grand escalier. Un ciel sans nuages, et la clarté vaporeuse de l'astre des nuits me permettaient de me conduire ; j'avançais toujours machinalement, et sans avoir d'idée fixe sur le but de cette nocturne promenade, quand un cri étouffé arrêta soudain mes pas et glaça mon courage. Il partait de l'appartement de M^{me} de Mulsen, et pénétra jusqu'à mon cœur ; je m'approchai en tremblant de la porte qui nous séparait. Grand Dieu ! oserai-je peindre les abominables propos qui vinrent alors frapper mon oreille ? Quoi ! c'était au milieu des tourments de son innocente et belle épouse que le comte cherchait l'ivresse et le bonheur ! J'entendais ses cris, ses prières, et le cruel était insensible ! Enfin il retrouva un peu de calme par l'anéantissement de ses désirs, et l'infortunée fut délivrée de son odieuse présence ; il se retira dans son appartement, et je me hâtai de regagner le mien.

À combien de pénibles réflexions mon âme ne fut-elle pas livrée ? Sans doute, au sein des illusions de ma jeunesse, j'avais rêvé l'amour et ses douces émotions ; mais, si quelquefois mon imagination m'avait présenté des images de plaisirs et de volupté, elles m'apparaissaient toujours

purifiées par un sentiment de tendresse et d'abandon, et par cet oubli de soi-même qui fait du bonheur de ce qu'on aime le plus grand charme que l'on puisse éprouver. Mais il m'était impossible de concevoir que l'on pût jamais devenir heureux en contemplant les larmes que l'on faisait répandre.

Le lendemain, en revoyant la comtesse, j'éprouvai un sentiment de pitié plus vif encore qu'auparavant, et soit que ma figure exprimât mieux les mouvements de mon âme, soit que Marie ressentit enfin le besoin de me confier des peines qu'elle ne pouvait plus supporter, elle ne s'éloigna point de moi, quand le comte nous laissa seules ensemble comme de coutume. Saisissant au contraire ma main, et la pressant tendrement dans les siennes, elle me dit vivement :

— Louisa, je ne crois pas me tromper, et ne puis me contraindre plus longtemps... Je le vois, vous n'êtes point un argus placé près de moi par mon tyran, pour compter chacune de mes larmes ; vous avez pitié de mon sort, et vous m'aidez peut-être, si vous le pouvez, à sortir de cet horrible château, car je ne sais à quelles extrémités pourront me réduire la douleur et le désespoir.

— Parlez, Madame, lui dis-je, pariez sans crainte ; laissez-moi lire dans votre âme tout tout entière, et ne craignez rien de moi. Ah ! qui pourrait vous voir et ne pas vous aimer ? Quel être assez barbare pourrait vous connaître et songer à vous trahir ?

— Eh bien ! répondit l'infortunée, bonne Louisa, excellente amie, attendez-moi cette nuit dans votre appartement ; vous saurez tout, et j'ose compter sur votre discrétion autant que sur votre pitié. Des larmes furent ma seule réponse ; nous pleurâmes ensemble, et nous nous crûmes toutes deux moins malheureuses.

La comtesse fut exacte la nuit suivante, et sa confiance sans bornes ne trompa point mon espérance. Elle arriva tremblante et se soutenant à peine dans mon appartement, et, détachant le peignoir qui l'enveloppait, elle me montra les cicatrices nombreuses dont elle était couverte. Il n'était pas une seule partie de ce beau corps, que la main des Grâces semblait avoir pris plaisir à former, qui ne portât l'empreinte des cruautés infâmes de son farouche époux.

— Voilà, me dit la comtesse en pleurant, le traitement cruel que je reçois, et les seules preuves d'amour qu'il me donne. Ce n'est qu'au sein de mes vives douleurs que le barbare peut trouver quelques honteux plaisirs. Encore si, parmi ces blessures, je pouvais en recevoir une qui me conduisît

au tombeau ! Mais il veut prolonger mon supplice ; car, hélas ! toutes sont légères et se guérissent facilement. Ce n'est point assez de trouver dans celui à qui j'ai uni ma destinée toute la perversité de la plus hideuse débauche, il faut encore que j'appartienne à l'être le plus vil et le plus cruel ; il faut encore que je reçoive dans mes bras celui qui ne respecte ni la propriété ni la vie des hommes, un chef de brigands enfin...

— Grand Dieu ! m'écriai-je, est-il bien vrai ?...

— Trop vrai, reprit M^{me} de Mulsen, et cette nuit même le château renferme une partie de cette troupe infâme qui infeste les Apennins. Voilà la source des richesses du comte et ce qui sert à soutenir son luxe effréné. Voyez, Louisa, si je ne dois pas préférer la mort à l'horrible existence que je mène en ces lieux.

— Ah ! mille fois ! Mais comment faire ? Par quels moyens obtenir votre liberté ? A qui demander un appui ou du secours ? Votre famille...

— Est en France, répondit Marie ; j'y ai un oncle qui m'a servi de père et qui a cru faire mon bonheur en m'unissant au comte de Mulsen. S'il savait ce que je souffre, s'il connaissait les dangers qui m'entourent, il me protégerait, il me défendrait, j'en suis bien sûre ; mais la distance qui nous sépare, son âge avancé, tout me dit que je ne puis compter sur lui, et que le seul ami que j'aie sur la terre ne peut rien désormais pour le bonheur de l'orpheline. Comment d'ailleurs lui faire savoir où je suis ? Mais, Louisa, je veux tout te confier ; il me reste encore son fils, mon cousin, mon cher Albert. Et, je le sens, je devais être punie un jour de conserver dans le fond de mon cœur une image si chère, et qui fait aujourd'hui mon grand supplice.

Hélas ! à peine mes yeux furent-ils ouverts à la lumière, que j'appris à connaître Albert ; j'appris en même temps à l'aimer. Sa voix m'enseigna à prononcer les premiers mots que bégaya mon enfance, sa main guida mes premiers pas, et il sourit le premier à l'essai de mes jeunes forces. Je l'aimais déjà avant de savoir ce que c'était qu'aimer ; ce sentiment s'était glissé dans mon cœur comme une partie de mon existence, et je n'avais jamais cherché à me rendre compte à moi-même de cette préférence involontaire que j'accordais à Albert. Mais mon oncle me dit que le comte de Mulsen aspirait à ma main, et qu'il serait heureux de me voir contracter ce mariage. Albert était absent alors et ne paraissait pas penser encore à celle qu'il regardait comme un enfant ; il ne revenait point... J'obéis en pleurant, et je prononçai le serment irrévocable. Albert arriva enfin, mais,

hélas ! il arriva trop tard : tout était consommé !... Je venais de prononcer malgré mon cœur l'affreux serment d'être à jamais à un autre. Je ne vis mon cousin qu'un instant, je ne l'entendis balbutier qu'un mot : il tomba mourant à mes pieds, et le comte m'arracha à tout ce qui m'était cher. Le lendemain il exigea que je partisse avec lui pour Palerme ; j'appris seulement qu'Alber tétait retenu au lit par une fièvre violente, et je ne pus obtenir la permission de le voir avant de le quitter, sans doute pour toujours. Le comte m'entraîna loin de ma famille, de mes douces habitudes, et du berceau de mon enfance. Je restai seule avec lui, en butte à sa sombre jalousie qui trouva à s'exercer sur mes sentiments pour Albert, sentiments que je n'avais pas la force de dissimuler. Heureux de trouver par là un prétexte à ses cruautés, il me fit quitter Paris, où nous avions passé quelque temps, et vint lui-même me renfermer dans ce château isolé. Bientôt son caractère atroce me fut révélé dans toute son horreur ; il me tortura de toutes les manières, et me dévoila enfin tous ses droits à mon mépris et à mon aversion. Il me déclara que je ne sortirais jamais de cette enceinte, et qu'elle ne deviendrait mon tombeau qu'après qu'il aurait assouvi sur moi toute sa haine ; car il me hait, Louisa... Ce sentiment cruel, il l'éprouve pour tout le genre humain, et surtout pour ceux qu'embellit encore l'éclat de la jeunesse. Il les suppose plus heureux et les déteste davantage. Hélas ! s'il savait combien de fois j'ai envié le calme du tombeau, ou du moins la caducité de la vieillesse, qui me rapprocherait de la fin d'une vie qu'il rend si infortunée ! Mais enfin il est de mon devoir de tout tenter pour soustraire au comte ma déplorable existence, car elle n'appartient plus à moi seule. Dieu a-t-il pu permettre qu'un être innocent prît naissance au milieu de ces épouvantables orgies ?... Louisa, je sens que je suis mère ; bientôt je mettrai au jour le déplorable fruit de tant de crimes. C'est pour ce malheureux enfant que je dois vivre encore, c'est pour lui que je dois fuir.

— Mais, dis-je à la comtesse, quel moyen employer pour en venir à bout ? Ordonnez, je suis tout à vous, et il n'est rien que je ne me sente le courage de tenter pour vous soustraire à l'esclavage... Parlez !...

— Eh bien ! me répondit cette innocente victime, il est un moyen, dangereux à la vérité, mais sûr. Dans la seconde cour de ce château, il existe un pan de muraille dégarni des piques de fer dont le reste est hérissé. Depuis longtemps j'ai formé avec une partie de mes vêtements, et pendant l'absence de mon tyran, une échelle assez solide pour pouvoir me servir dans l'occasion ; mais ce n'est pas tout ; il nous faudra ensuite traverser les

Apennins, pour trouver une ville où je puisse vendre le seul bijou précieux que je possède encore. Hélas ! c'est un souvenir d'Albert, dit-elle en détachant une petite croix de diamants cachée avec précaution sur son cœur. Prenez-la, Louisa ; car je crains sans cesse qu'elle ne soit découverte. La nuit prochaine, je supporterai encore les embrassements de mon barbare persécuteur ; mais, la suivante, nous fuirons. S'il nous arrivait quelque accident qui nous séparât un jour, si, dans l'état où je suis, je perdais la vie en la donnant à un autre, allez en Normandie, demandez le village d'Arnouville et la demeure du bon Maurice ; dites-lui que c'est Marie qui vous envoie ; dites à mon Albert que je l'ai bien souvent appelé à mon secours, et recommandez-lui de garder mon souvenir...

Je rassurai la comtesse autant que je le pus. Je cherchai à lui inspirer un courage que je n'avais pas moi-même ; je lui dis que mes forces soutiendraient les siennes, et que le ciel nous protégerait sans doute. Elle me répondit par un sourire mélancolique, sembla me remercier par un tendre serrement de main de l'intérêt que je prenais à son sort, et nous nous séparâmes.

Les deux jours qui précédèrent notre évasion, nous affectâmes de nous parler encore moins qu'à l'ordinaire, et rien ne parut devoir troubler l'exécution de nos projets. La nuit tant désirée qui devait être le témoin de notre délivrance arriva enfin. La douzième heure venait de sonner quand Marie me rejoignit au bas de l'escalier de marbre, au pied duquel nous nous étions promis de nous réunir. Elle tenait dans ses mains tremblantes l'échelle protectrice qui devait assurer notre fuite : je l'aidai à marcher, et nous nous hâtâmes.

Arrivées dans la grande cour, le bruit de nos pas qui froissaient l'herbe flétrie, le murmure des feuilles sèches agitées par le vent du soir, tout nous effrayait, et cette épouvante ralentissait involontairement notre marche. Cependant nous atteignons le gros mur ; nous sommes au pied de l'endroit où il est sans défense. Une forte branche d'arbre nous aide à attacher l'échelle... Nous étions légères l'une et l'autre, et devenues hardies, car ce moment allait décider de notre existence. Nous ne pouvions balancer... Je m'élance la première, j'arrive au faite, et tends les bras à la comtesse pour l'aider... Dans ce moment une lumière paraît non loin de nous. Marie effrayée me crie :

— Fuyez, Louisa, fuyez seule ; je ne me sens pas la force de vous suivre. Allez chercher Albert ; dites-lui que Marie est en danger, et l'appelle...

Je ne savais quel parti prendre ; les derniers mots de la comtesse avaient été à peine intelligibles, et un bruit sourd m'apprit qu'elle était tombée sans connaissance. J'entendais distinctement la voix du comte, je voyais s'avancer les flambeaux qui éclairaient sa marche, et je pensai enfin que je commettrais une imprudence sans fruit en me remettant au pouvoir de notre tyran, et que je serais plus utile à Marie en allant lui chercher des secours. Mais je frémissais de la laisser seule ainsi exposée à toute la brutalité de son plus cruel ennemi, et mes larmes coulaient en détachant l'échelle et en la jetant dans le feuillage. Cependant, bien décidée à fuir, je me précipitai dans la première route battue qui se présenta à moi, et je courus avec une rapidité que la crainte d'être poursuivie soutint pendant plusieurs heures.

CHAPITRE VII

J'arrive à ce moment terrible où la vie ne paraît plus que comme un songe.

AIMÉ MARTIN.

Les premiers rayons de l'aurore m'engagèrent seuls à prendre un peu de repos ; je n'apercevais dans le lointain aucune trace du château d'Albano, et j'avais marché tellement vite, que je devais en être déjà assez éloignée. Cependant le besoin se faisait sentir : je l'apaisai avec quelques fruits sauvages mûris par le soleil d'automne ; je puisai un peu d'eau à une source limpide que le hasard me fit rencontrer, et la nuit étant venue, épuisée de fatigue, je m'endormis profondément au pied d'un vieil arbre que le vent d'octobre avait presque entièrement dépouillé. Je ne me réveillai qu'aux naissantes clartés du jour, et aux premiers chants des oiseaux. Mais le froid m'avait saisie, je me levai glacée, et pouvant à peine remuer mes membres engourdis ; cependant mon danger, celui de la comtesse, me donnèrent de nouvelles forces ; je repris courage, et continuai à marcher.

Je ne vous dirai point ce que j'ai souffert pendant ces longues journées, et ces nuits plus longues encore. Tourmentée à la fois par la froidure et par la faim, n'osant demander nulle part un asile que je n'aurais pu payer à la sordide avarice des hommes, je fuyais à travers les routes les plus solitaires et les plus difficiles. Mes pieds déchirés par les ronces sauvages, mon corps affaibli par le manque de nourriture, tout me faisait craindre de ne pouvoir accomplir ce pénible voyage...

Enfin j'arrivai harassée à Bologne, et tombai mourante à la porte d'une église. Une vieille femme, plus charitable que riche, eut pitié de ma misère ; elle me recueillit dans sa maison, et me prodigua des soins généreux qui me rappelèrent à la vie. Je lui confiai l'histoire de mes malheurs ; elle s'intéressa à mon sort, et, quand j'eus recouvré assez de forces, elle me remit, avec quelque argent, une lettre de recommandation pour un habitant de Milan. Dès que je fus arrivée dans cette ville, je cherchai quelque moyen de me rendre en France auprès des parents de Marie. Je ne perdis point un

temps précieux, et, grâce à mes actives démarches, je fus assez heureuse pour rencontrer une famille française, prête à partir, et qui voulut bien se charger de moi jusqu'à Paris.

J'avais bien songé à dénoncer le comte de Mulsen à la justice, et à réclamer la protection des lois pour son innocente épouse ; mais de quel poids eût été ma déclaration ? Moi, sans nom, sans famille, sans fortune, sans appui, pouvais-je espérer d'être écoutée ? Je pensai qu'il valait mieux me hâter d'aller chercher cet Albert qu'appelait l'infortunée, et je croyais toucher à ce moment heureux où je lui donnerais un défenseur.

La veille du jour fixé pour notre départ, je sortis, afin de me procurer les vêtements d'hiver que la saison avancée rendait indispensables pour un long voyage. La nuit me surprit, et j'étais encore loin de la demeure hospitalière de ceux qui m'avaient recueillie, et qui devaient m'emmener avec eux en France. Il fallait, pour y arriver, traverser un quartier désert ; la crainte commença à me gagner, et je ne sais quel vague pressentiment de malheur vint opprimer mon âme. Deux hommes enveloppés de larges manteaux semblaient suivre mes pas ; ils marchaient à quelque distance de moi, et me regardaient de temps en temps avec une curiosité affectée. Enfin l'un d'eux accéléra sa marche, et se retournant tout à coup après m'avoir dépassée, il s'arrêta devant moi, et me barra le passage pendant que le second jeta sur ma tête un long voile dont il m'enveloppa pour étouffer sans doute mes cris. Les forces m'abandonnèrent, et je sentis seulement que l'on m'entraînait avec une rapidité effrayante.

Je n'eus pas le courage de crier ; mes cris d'ailleurs n'auraient point été entendus. Mais tout à coup, dégageant une de mes mains que mes ravisseurs tenaient fortement serrées, j'écartai brusquement le voile qui me couvrait, et je me aperçus que j'étais au milieu de la campagne, et déjà hors des murs de Milan.

Au sein de l'obscurité qui m'environne, je distingue cependant le cirque de marbre blanc, son magnifique portique, et les élégantes colonnes qui le décorent. Ce fut sur un de leurs socles que mes ravisseurs me déposèrent un instant ; mais après s'être reposés, ils ressaisirent leur victime, et je sentis qu'on me descendait dans je ne sais quel sombre souterrain qui fut bientôt éclairé par la clarté des flambeaux que portaient plusieurs hommes. Aussi effrayée de ce nouvel événement que de la brutalité de ceux qui m'avaient amenée dans cette horrible enceinte, j'examinai avec terreur tous les objets qui m'entouraient.

J'étais dans une vieille chapelle consacrée aux sépultures, autant que je pus en juger du moins par quelques lambeaux d'étoffe noire à demi rongés par le temps, et qui pendaient encore le long de ces humides voûtes, comme pour attester que tout doit finir sur la terre. Un grand crucifix, seul débris d'une antique

magnificence, était attaché au mur. Ne sachant quel sort on me réservait, et craignant tout des hommes, je me précipitai devant l'image du Sauveur du monde pour implorer sa pitié. La voix du comte m'ordonna de me relever.

— Point de ces vaines momeries, dit-il d'une voix sourde et dure. Ingrate que j'ai recueillie, et qui m'avez trahi ; qui, non contente de quitter le toit hospitalier de votre bienfaiteur, avez voulu encore aider une épouse coupable à fuir un époux trop indulgent, tremblez... Quelle punition mérite cette femme, ajouta-t-il d'un ton élevé, en s'adressant à ceux qui l'accompagnaient?

— La mort ! répondirent toutes les voix, et le poignard brilla dans toutes les mains.

— Vous l'entendez, perfide, la mort !... Il est vrai qu'elle mérite ce châtiment, mais je veux et je dois lui pardonner, car je suis son père !

— Son père ! répondirent-ils tous.

— Mon père ! m'écriai-je en retombant sur la terre...

— Oui, malheureuse, reprit le comte, je suis votre père ! Lisez cette lettre ; reconnaissez les prières de votre mère, qui implorait pour vous ma pitié ; et, dès ce moment, songez que je suis votre protecteur naturel, que mes droits sur vous sont sacrés, et jurez à l'instant de m'obéir...

Il étendit lui-même sa main tremblante sur l'image de Dieu, et ses lèvres prononcèrent malgré moi le serment d'obéissance qu'il exigeait. Les poignards suspendus sur ma tête tombèrent à mes pieds, tout danger s'éloigna pour moi, et je revis la lumière.

Je fus conduite dans une maison isolée, mais agréable, où je fus gardée à vue par les satellites du comte. Les croisées de mon appartement donnaient sur la campagne, mais de forts barreaux m'ôtaient tout espoir de délivrance ; je ne voyais que mon père, et, j'ose l'avouer, cet instinct du cœur qui m'avait attirée involontairement vers lui lorsque je l'aperçus pour la première fois, reprit sur moi un nouvel empire. Je m'y livrai avec sécurité ; je ne pouvais concevoir que l'amour que j'éprouvais pour un père pût être condamnable. Mais, grand Dieu, que j'étais encore loin de deviner toute la scélératesse du barbare à qui je devais la vie.

J'osai longtemps me flatter que ce lien cher et sacré ne serait pas sans pouvoir sur lui. Je lui pardonnais, et cherchais à l'excuser de m'avoir aimée naguère comme amante, en me plaisant à penser qu'il ignorait alors quel sang coulait dans mes veines, et qu'il n'avait appris que depuis peu le secret de ma naissance... Ah ! que je connaissais mal cette âme de sang ! J'osai croire que je finirais par attendrir, à force de soins et de tendresse, ce cœur jusqu'alors fermé à tout noble sentiment. Je me hasardai à lui parler de Marie ; j'implorai pour elle sa clémence, ou du moins sa pitié ; il fut sourd à mes prières, insensible à mes larmes, et m'ordonna durement de ne jamais lui parler de cette femme. Bien peu de jours se passèrent sans que je reconnusse dans son caractère une immoralité et une dépravation que je n'essaierai point de vous peindre : les faits ont déjà parlé, ils parleront mieux encore.

Le comte ne respectait rien, et ne voyait dans les liens sacrés qui unissent une fille à son père, qu'un voile commode pour dérober à tous les yeux une infâme débauche, et un attrait puissant pour exciter son libertinage. Cruel par nature, il l'était devenu encore davantage par la funeste maladie dont il était frappé.

Que de fois n'employa-t-il pas d'affreux sophismes pour séduire ma raison, et me prouver que la vie n'était qu'un passage, et qu'après avoir rendu à la terre nos mortelles dépouilles, tout étant fini pour nous, c'était une grande folie que de se refuser aucune des jouissances qui pouvaient l'embellir. A la fois athée et libertin, ce n'était point seulement la perte de mon innocence qu'il ambitionnait, mais celle de mon âme...

Je fus enfin environnée de mille séductions, de mille dangers, dont le moins à craindre sans doute était la fin de ma vie, car j'entendis un jour le comte promettre aux scélérats qui l'entouraient de me livrer à leur fureur dès qu'il aurait assouvi sur moi son incestueuse passion.

Je pensais enfin que je devais tout faire pour me soustraire à sa violence, et je fus assez heureuse pour y réussir. Espérant que Dieu me pardonnerait la ruse que je me permettais

d'employer, je feignis d'éprouver moins de répugnance pour les infâmes préceptes du comte, et, un soir que je l'avais écouté patiemment plus longtemps que de coutume, j'eus l'air d'être presque persuadée par son éloquence perfide ; mais cependant je demandai quelques jours de réflexion, avant de me livrer entièrement à ses criminels désirs. Il me les accorda ; la surveillance exercée contre moi devint moins active, les

précautions devinrent moins gênantes, et je me hâtai d'en profiter. Chaque matin de très-bonne heure, une vieille servante allait chercher des provisions à Milan. J'avais remarqué qu'après son départ la clef de la porte d'entrée restait en dedans ; le comte, qui ne me quittait que fort avant dans la nuit, prolongeait son sommeil assez tard dans la matinée. Je crus que c'était un moyen de salut que la Providence m'envoyait, et je combinai mes projets d'évasion.

Une nuit, je ne me couchai point après qu'il se fut retiré dans son appartement, et, pâle et tremblante, craignant de voir encore une fois échouer mes desseins, je m'approchai sans bruit de la fenêtre grillée de ma chambre ; j'appelai doucement Lucia : c'était la femme que le comte avait chargée de veiller auprès de moi, et feignant d'être gravement indisposée, je la priai de me donner quelque secours. Son premier mouvement fut de vouloir avertir le comte ; je la suppliai de monter elle-même. Ma porte est fermée à la vérité, lui dis-je, mais la clef est restée en dehors. Lucia, après m'avoir prodigué des soins qu'elle croyait nécessaires, alla dans une pièce voisine me chercher une boisson calmante, et je profitai vite de son absence pour glisser dans la serrure quelques morceaux de papier qui l'empêchèrent de se refermer. A son retour, me voyant si faible que je paraissais me soutenir à peine, Lucia pensa qu'elle pouvait s'éloigner sans crainte. J'avais d'ailleurs eu soin de me mettre au lit pour la rassurer davantage. Mais, dès qu'elle eut franchi le seuil de ma chambre, je m'élançai après elle, j'entr'ouvris la porte d'entrée avec précaution, et, me jetant dans la campagne, je courus avec la rapidité d'un oiseau, et j'arrivai bientôt à Milan.

Je me rendis aussitôt à la maison où demeurait la famille française qui avait dû me protéger et me conduire jusqu'à Paris. Elle était partie, fort inquiète sur ce qui avait pu m'arriver, en laissant à l'hôtel de Santa-Cruz une lettre que le propriétaire était chargé de me remettre dans le cas où je reparaitrais un jour à Milan. C'était précisément au maître de cet hôtel que m'avait adressée la bonne femme de Bologne, et c'était lui-même qui m'avait fait connaître à la respectable famille que mon enlèvement m'avait empêchée d'accompagner.

Je courus à l'hôtel de Santa-Cruz, je reçus la lettre qui contenait l'itinéraire du voyage de mes protecteurs. D'après leurs projets, ils devaient être encore à Turin ; et, en ne perdant pas un instant, je pouvais facilement les y rejoindre. Je me décidai donc à partir le lendemain même à la pointe

du jour, et à laisser celui-ci tout entier à la retraite, car je craignais encore d'être découverte par les émissaires du comte, si j'avais l'imprudence de sortir. Je possédais heureusement quelques bijoux précieux qu'il m'avait donnés ; j'envoyai un homme de confiance attaché à l'hôtel les vendre chez le premier joaillier ; j'en touchai l'argent qui devait servir aux frais de mon voyage, et je rentrai dans mon appartement pour réparer mes forces par un repos prolongé.

Fatiguée de n'avoir point dormi la nuit précédente, et fort peu toutes les autres, je me mets au lit de bonne heure, et tombe bientôt dans un sommeil profond dont je suis tirée en sursaut par un éclat de rire sinistre qui retentit jusqu'au fond de mon cœur. Est-ce un songe, fruit de mon imagination égarée ? Est-ce une illusion fantastique, et puis-je encore douter de mon malheur ? Le comte est devant moi !...

A la faible lueur de la lampe de nuit qui nous éclaire, je distingue sa pâle figure, plus livide encore que je ne l'ai jamais vue ; son œil noir paraît sortir étincelant de son orbite, et le génie du mal semble lui avoir prêté son effrayante enveloppe. Je lève vers lui mes mains suppliantes... je veux crier... Ma voix refuse d'articuler aucun son, et je retombe anéantie sur la couche où bientôt je vais trouver la mort.

— Insensée, me dit le comte avec un sourire féroce, vous êtes-vous flattée de pouvoir m'échapper, et ne sentiez-vous pas qu'en essayant de me fuir vous mettiez pour jamais un terme à mon indulgence ? Vous avez abusé de ma bonté, vous avez épuisé ma clémence, mais je viens vous apprendre comment je sais punir.

En parlant ainsi, il m'arrache avec violence du lit où j'étais restée tremblante, et me plaçant rudement devant une glace :

— Contemplez, me dit-il, pour la dernière fois tous ces charmes que j'eusse adorés si vous l'eussiez voulu ! Ces belles formes, ajouta-t-il en promenant sur mon corps presque nu une main impure et sacrilège, ces belles formes seront bientôt détruites et flétries pour jamais ! Cette tête charmante, cette tête que soutient et balance avec tant de grâce ce col d'albâtre, cette tête aussi belle qu'innocente va se pencher vers la terre, et ne se relèvera plus !...

En parlant ainsi il m'étreint de ses bras nerveux que les miens repoussent vainement ; et, me renversant à ses pieds, il veut abuser de ses forces pour attenter à mon innocence. J'ose encore lui rappeler que le même sang coule

dans nos veines ; je le supplie de m'accorder la mort sans me donner l'infamie. Il ne me répond pas, il me rejette sur ma couche...

Mais ce n'est point assez d'un crime pour ce monstre affamé de sang ; il perce de mille coups ce corps flétri par ses embrassements...

Enfin il m'abandonna, en prononçant d'odieux blâphèmes, et je perdis tout à fait connaissance.

Ce fut baignée dans mon sang que l'on me retrouva le lendemain, quand on vint dans mon appartement m'avertir que tout était prêt pour mon départ... Vous savez le reste...

Vers la fin de cet affreux récit les forces de Louisa s'affaiblirent sensiblement. On voyait qu'elle faisait tous ses efforts pour pouvoir le terminer ; mais après avoir prononcé ces dernières paroles, elle perdit de nouveau connaissance, et ne la retrouva un instant que pour m'engager à me hâter de voler au secours de Marie ; puis pressant sur son cœur l'image de son Dieu mourant, elle expira avec résignation.

Je veillai à ce que les funérailles de l'infortunée fussent décentes ; j'accompagnai seul le funèbre convoi jusqu'au champ du repos, et ne fis graver que le nom obscur de la victime sur la pierre qui devait fouler ses ossements. Mes larmes coulèrent en voyant disparaître sous la poussière des tombeaux le corps de cette malheureuse fille, qui, comme la fleur des champs que le souffle impétueux du nord flétrit dès son aurore, n'avait connu de la vie que ses peines, et avait succombé bien jeune encore sous le poids du malheur. Ensuite, cachant dans mon sein la croix de Marie, que m'avait remise Louisa, je jurai de ne m'en séparer jamais, et partis le lendemain même pour Bologne, muni de sa déclaration authentique et signée par plusieurs témoins recommandables. J'espérais obtenir dans cette ville la protection des lois ; mais je comptais cependant encore plus sur mon propre courage que sur l'assistance des hommes. Dans cette lutte périlleuse ouverte entre le crime et le malheur, qui des deux l'emportera ? Faudra-t-il bénir la Providence de ses bienfaits, ou se soumettre en gémissant à la rigueur de ses décrets ? Le destin cruel, armé de son glaive de fer, marque souvent la vertu et l'innocence comme ses plus chères victimes. En vain celles qui sont ainsi frappées de l'arrêt d'en haut essaient-elles d'échapper à leur sort ; il faut succomber, se soumettre et mourir !...

CHAPITRE VIII

Nos guides se sont égarés ; toute
espérance est perdue ; des nuages
menaçants versent sur la terre la
vengeance des cieux.

LORD BYRON.

Après avoir rendu aux restes de la malheureuse compagne de Marie les honneurs funèbres, je partis précipitamment de Milan, dévoré d'inquiétude, et poursuivi par une terreur secrète que le caractère atroce du comte de Mulsen ne semblait que trop justifier. Je croyais voir Marie appeler à son secours le premier et le plus tendre ami de sa jeunesse ; et, quelle que fût la rapidité de ma course, je m'indignais contre la longueur du chemin, et ne pouvais qu'à peine commander à ma très-juste impatience.

Enfin j'atteignis Bologne, ville située au pied des Apennins. Je savais qu'il fallait les traverser pour arriver au fond de la vallée retirée où s'élevait le château d'Albano, mais je crus nécessaire de recourir à la justice pour m'y introduire sans danger, et sauver Marie des mains de son farouche persécuteur. Muni de la déclaration de Louisa, je pensai qu'il ne me serait pas difficile d'obtenir la protection de l'autorité, et quelque indolence que j'eusse déjà remarquée dans le caractère italien, je crus que, les crimes du comte outrageant à la fois la morale et l'humanité, les dépositaires des lois ne me refuseraient pas un appui nécessaire.

Je me présentai donc chez le premier magistrat de la ville ; il me reçut très-froidement, et après avoir écouté, sans paraître y faire beaucoup d'attention, le récit déplorable des malheurs de Louisa, il me répondit franchement qu'il n'osait prendre sur lui de me procurer le secours de la force armée pour attaquer le comte de Mulsen ; que ses crimes, tout affreux qu'ils étaient, n'ayant été commis qu'au sein de sa famille, il lui paraissait difficile que la justice pût s'en mêler sur la simple assertion d'une jeune fille.

— Une simple assertion ! répondis-je. Oubliez-vous, Monsieur, que cette jeune fille a payé de son sang le droit d'être crue et vengée ? Ses blessures

et sa mort n'accusent-elles pas le comte assez hautement ? Le juge sourit, et ajouta :

— Vous êtes précisément dans la partie de l'Italie où tous les excès de l'amour et du libertinage paraissent le plus excusables, et ne peuvent donner lieu à aucune poursuite judiciaire ; ainsi je vous conseille d'avoir recours à la ruse pour enlever votre jeune parente. Il ne vous restera plus ensuite qu'à plaider pour la retenir malgré son époux, et, en cela, vous ne réussirez peut-être complètement qu'en France ; car dans notre pays, où nos époux laissent cependant à leurs femmes beaucoup plus de liberté que dans le vôtre, ils conservent du moins le droit de les garder, et de satisfaire avec elles toutes leurs fantaisies, tous leurs caprices, quelque bizarres qu'ils soient, sans que personne ait le droit de les en empêcher.

— Mais, répondis-je, vous voyez qu'outre ses crimes particuliers, le comte est encore à la tête d'une bande de brigands, et la sûreté publique...

— La sûreté publique, interrompit le magistrat, demanderait sans doute l'arrestation du comte, si le délit était prouvé ; mais cette bande redoutable de brigands n'existe peut-être que dans l'imagination effrayée de deux jeunes femmes, susceptibles de prendre pour réels tous les fantômes créés par leurs faibles cerveaux ; d'ailleurs nous sommes au milieu de l'hiver. Le passage des Apennins est toujours pénible, et souvent dangereux, surtout cette année où la saison est très-rigoureuse pour nos climats... Attendons au printemps, et nous verrons alors s'il est possible de vous aider dans cette expédition.

— Je n'attendrai pas une minute ! m'écriai-je avec emportement... Peut-être, au moment où je parle et où vous me refusez si impitoyablement votre assistance, Marie, l'innocente et belle Marie, expire-t-elle sous le poignard de son barbare époux ? Dussé-je périr avec elle, je n'hésite plus, je vole seul à son secours.

— Allez, jeune homme, et que le ciel vous conduise, ajouta le juge en refermant la porte sur moi.

En effet, je retournai précipitamment à l'auberge où j'étais descendu, et je demandai des chevaux et un guide pour traverser les Apennins. Pendant qu'on préparait tout ce qui était nécessaire à mon voyage, j'adressai, mais en vain, plusieurs questions sur le château d'Albano et son infâme propriétaire. Aucune des personnes qui m'entouraient ne put me donner de renseignements : ils me jurèrent tous n'avoir jamais entendu parler du

comte ni du château. Enfin, aussitôt que tout fut prêt, je me mis en marche pour continuer mes recherches, et je pénétrai bientôt dans les Apennins.

Une pluie glacée tombait depuis le matin, et cependant mon guide et moi nous marchions en silence. Quelles que fussent mes inquiétudes et ma profonde tristesse, j'eusse peut-être désiré dans mon compagnon de voyage un peu moins de taciturnité ; elle n'était d'ailleurs naturelle ni à son âge ni à sa nation. Je crus que les circonstances en étaient la première cause, car tout ce qui nous entourait me semblait bien fait pour la justifier. Une forêt de pins, dont la triste et sombre verdure se détachait seule au milieu des neiges qui couvraient la terre, le mugissement sourd des vents sifflant dans la montagne, l'horizon chargé d'épais nuages, et un froid aigu qui commençait à engourdir nos membres, tout cela m'attristait moi-même, et je réfléchissais douloureusement à ma fatale destinée, quand le voile funèbre de la nuit vint lentement couvrir toute la nature.

A peine pouvions-nous distinguer la route que nous suivions, et voir à conduire nos chevaux. En ce moment mon guide s'arrêta subitement.

— Nous sommes perdus, égarés ! s'écria-t-il avec effroi. Ce n'est pas là la route de Florence, et je ne sais plus où nous sommes.

Je frissonnai, et mon sang bouillonna dans mes veines, car la pensée, plus prompte que l'éclair, me présenta la position cruelle dans laquelle nous nous trouvions. Mais je sentis pourtant que ce n'était pas le moment de perdre courage.

Il était impossible de songer à passer la nuit au milieu de la forêt, exposés à toute la rigueur de la saison, mais plus impossible encore peut-être de retrouver le chemin que nous aurions dû suivre ; en vain j'interrogeai mon guide sur celui que nous pourrions prendre pour nous conduire à un endroit où il fût possible de nous reposer ; il m'avoua que la frayeur avait totalement troublé sa raison, et qu'ayant entendu dire que les Apennins étaient infestés de brigands, il n'avait songé qu'au danger qui nous menaçait, et n'avait fait aucune attention à la route que nous avions prise, et qui lui était tout à fait inconnue.

— Et pourquoi, lui dis-je, ne m'avez-vous pas prévenu avant de partir ?

— Parce que vous vouliez un guide à quelque prix que ce fût, Monsieur, et que, comme vous offriez beaucoup d'argent, on m'aurait toujours forcé de partir, et vous n'auriez pas été plus avancé ; mais j'ai bien pensé que nous n'arriverions pas au but de notre voyage. Je vais recommander mon âme à tous les saints du paradis, et me préparer à la mort.

Je ne savais que répondre à ce langage plein de frayeur et de simplicité, et, après être descendu de mon cheval, je m'appuyai, en le tenant par la bride, contre l'arbre sous lequel le tremblant Antonio venait de s'asseoir en grelottant.

Les heures s'écoulaient lentement.. La nuit était si sombre, qu'on ne pouvait distinguer les objets à trois pas autour de soi. Je fis sonner ma montre, et je comptai péniblement les neuf coups de son timbre argenté. Que de longues heures ne nous restait-il pas à parcourir jusqu'au retour de l'aurore, après laquelle je soupirais, comme le voyageur, égaré dans les sables brûlants du désert, soupire après la source bienfaisante qui doit lui conserver la vie.

La pluie tomba bientôt avec plus de force, et ne tarda pas à tremper nos vêtements. Le vent du nord déchaîné dans la montagne, et l'intensité du froid jointe, à notre immobilité, commençaient à ralentir le sang dans nos veines. Je voulus faire quelques pas pour ne pas me laisser aller à un engourdissement qui pouvait devenir funeste ; mais Antonio s'attachant à moi, et serrant de ses mains froides mes humides vêtements, me conjura en pleurant de ne pas l'abandonner. Je l'entendais marmotter des prières ferventes à tous les saints et saintes de l'autre monde, et moi-même, je l'avoue, en ce moment cruel, je cherchai au ciel une consolation et un courage que la terre semblait me refuser ; j'élevai vers Dieu mon âme affaiblie, et lui demandai de me soutenir dans mon adversité. Mais bientôt, hélas ! un danger plus pressant et plus réel encore allait nous atteindre.

— Voilà les brigands ! s'écrie Antonio en se précipitant sur le sol glacé...

Je jette un coup d'œil rapide autour de moi, et je ne tarde point à distinguer dans le lointain plusieurs flambeaux, dont la clarté rougeâtre se reflète sur les pins noircis de la forêt. Je saisis à l'instant les armes qui doivent défendre mon existence, et j'espère encore me soustraire à la vue des scélérats. Mais le groupe que nous formions, et qui se dessinait sur la pâle égalité des neiges, ne peut échapper à leurs regards ; ils approchent rapidement, nous saisissent, et trente poignards menacent nos cœurs.

Je ne pouvais essayer de résister au nombre, et j'envoyais dans ma pensée un dernier adieu à mon vieux père, et mon dernier soupir à Marie. Je ne regrettais la vie que parce que je ne pouvais plus lui être utile ; mais peut-être, hélas ! n'existait-elle plus elle-même ! A cette idée, il me sembla que j'irais avec joie rejoindre dans la tombe cette innocente victime du malheur et de la perversité humaine.

Cependant le bras de la mort est suspendu sur nos têtes ; on me demande seulement tout ce que je possède ; je le donne sans murmure et sans regrets, trop heureux de pouvoir sauver la croix de Marie, que j'avais pris le soin de cacher avec quelques pièces d'or dans un des plis de mon vêtement. On se saisit de nos chevaux, et les brigands vont s'éloigner contents de leur butin ; nous sommes près de conserver la vie, quand un de ces misérables s'approche de moi ; il semble me considérer avec une féroce attention, et comme si mes traits eussent rappelé à sa mémoire de vagues souvenirs. Immobile, je le regarde à mon tour avec effroi, quand tout à coup sa main saisit la mienne ; il la porte brusquement devant ses yeux, et y découvre l'anneau que le comte de Mulsen avait placé à mon doigt en sortant des souterrains de la Superga. Cet anneau semble être le signal de ma dernière heure ; elle a sonné, et je tombe sur la terre percé de mille coups, en prononçant pour la dernière fois le nom si cher de Marie.

Cependant bientôt je me sentis ranimé, et je revins à la vie : le fer des assassins n'avait pas été jusqu'à mon cœur. Une voix douce a frappé mon oreille : c'est celle de la pitié qui m'invite au courage ; j'ouvre aux pâles rayons de l'aurore ma paupière affaiblie... Oh ! spectacle touchant ! dévouement sublime que la religion et l'humanité peuvent seules inspirer ! Un vieux prêtre est à genoux près de moi sur la terre glacée, et soutient sur son sein ma tête défaillante. Son front chauve est découvert, et reçoit la neige qui s'y arrête en épais flocons comme une blanche chevelure. Il s'est privé d'une partie de ses vêtements pour me couvrir et me réchauffer, et, ne pouvant dans la solitude m'offrir d'autres secours, il expose généreusement sa vie pour conserver la mienne, ou du moins aider mon âme à franchir avec plus de calme l'effrayant passage qui sépare la vie de l'éternité.

— Où suis-je, mon père ? balbutiai-je d'une voix faible.

— Entre les bras de Dieu et d'un de ses serviteurs. Vous êtes sauvé si vous pouvez avaler quelques gouttes de cette liqueur, et attendre que j'aille chercher d'autres secours à la Chartreuse, qui heureusement n'est pas très-éloignée.

Je n'eus pas la force de répondre ; je me soulevai péniblement, et le vieillard versa dans ma bouche l'élixir bienfaisant. Quelques heures après, j'étais établi dans le couvent qu'habitait le vénérable religieux.

Je fus un mois entier sur le bord de la tombe ; enfin là puissance de la jeunesse, et plus encore les soins affectueux de mes hôtes, triomphèrent de mes souffrances. Mes blessures se fermèrent, et dès que j'eus recouvré

assez de forces pour m'exprimer, je me hâtai d'interroger celui à qui je devais la vie. J'appris que, dans le milieu de la nuit, il revenait au monastère après avoir porté à une jeune femme mourante les derniers secours de la religion, et qu'ayant pris, pour abrégé sa route, un chemin détourné et peu fréquenté, il m'avait trouvé gisant sur la terre, et prêt à rendre le dernier soupir.

— Seul ? mon père, m'écriai-je.

— Seul, mon fils, me répondit-il ; mais je bénis la Providence, et la remercierai toute ma vie de m'avoir choisi pour vous être utile, car sans doute vous avez un père... une famille... Apprenez-moi si je dois les instruire de votre sort.

Ces mots firent couler mes larmes ; je pensai aux inquiétudes de mon père, aux dangers de Marie, et je me hâtai d'écrire en Normandie. Un espoir secret flattait aussi ma douleur. Dans ce couvent, situé au milieu des Apennins, n'était-il pas possible qu'on pût connaître le château d'Albano, et m'en indiquer la route. Je croyais pouvoir compter assez sur le respectable père Anselme pour me confier à lui, et je lui racontai mon histoire et celle de Marie.

En m'écoutant, le vieillard frémit plusieurs fois, l'effroi se peignit dans tous ses traits, et cette figure austère, que l'âge seul avait sillonnée, se contracta péniblement, et sembla pour la première fois exprimer l'indignation. Enfin il m'interrompit, et, saisissant mon bras avec force, il s'écria :

— Marie !... Le château d'Albano !... Rien ne m'est inconnu, et la comtesse de Mulsen est, hélas ! l'infortunée à qui je venais de porter les derniers secours de la religion quand je fus assez heureux pour vous secourir.

Je restai anéanti, et comme frappé par le feu du ciel. Je ne demandai plus rien, car qui pouvait m'intéresser encore sur la terre, puisque Marie n'existait plus. Repoussant le père Anselme, n'écoutant ni ses consolations ni celles de la religion, je retombai tristement sur ma couche de douleur en blasphémant contre le ciel. Le père Anselme saisit de nouveau ma main.

— Insensé ! me dit-il avec force, insensé qui méconnaissez la main de la Providence dans notre rencontre, méritez-vous le miracle que sa bonté vous réserve peut-être ? J'ai administré, il est vrai, les consolations de la religion à Marie, mourante... Mais elle vivait encore lorsque j'ai quitté Albano. Le château est toujours habité ; qui peut nous dire si la force de l'âge, le titre

sacré de mère qu'elle venait d'acquérir, n'ont pas ranimé sa vie, et ne lui ont pas donné le courage de supporter ses maux ; la grâce d'en haut est bien puissante. Dans les plus grands malheurs de la vie, le désespoir est un crime. Rétablissez-vous, mon jeune ami, ayez confiance dans celui qui peut tout ; promettez-moi de calmer votre douleur, et, dès demain, je vous donnerai moi-même des nouvelles de l'infortunée comtesse. De la Chartreuse au château il n'y a que deux petites lieues, et quoique toutes les portes en soient fermées avec le plus grand soin à la curiosité du voyageur, je ne désespère point de m'y introduire encore. Le caractère sacré dont je suis revêtu impose aux plus scélérats ; du courage donc, Albert ! je le demande au nom de notre amitié, je vous l'ordonne au nom de notre Dieu.

Dans le désespoir où j'étais, un nouveau jour sembla descendre dans mon cœur avec les paroles du père Anselme, et je promis de me soumettre sans murmurer aux décrets de la Providence. Mais une réflexion soudaine me fit interrompre son consolant discours.

— Quel inconvénient trouveriez-vous, lui dis-je, à ce que je vous accompagnasse dans cette dangereuse tentative ? Je verrai Marie si elle existe encore, et peut-être aurai-je tout de suite le bonheur de la sauver.

Anselme m'objecta l'état de faiblesse où je me trouvais encore, et le peu de forces que m'avait laissées mon accident.

— J'en trouverai, m'écriai-je en m'élançant du lit où le désespoir m'avait fait tomber pour la seconde fois, j'en trouverai pour secourir Marie... Partons.

— Non, reprit avec calme le religieux, il faut attendre la fin de cette journée, et même il faudra, par prudence, vous cacher sous l'habit de notre ordre.

Je jurai d'obéir et me résignai, avec une anxiété difficile à décrire, à voir les derniers rayons du jour venir mourir sur la cime de la forêt.

Enfin la nuit se répandit sur la terre ; je me revêtis avec transport de la robe de bure, et voilai mon front décoloré sous le vaste capuchon que j'eus soin d'abattre sur mes yeux. J'étais prêt à saisir mes armes, car je craignais d'être obligé d'avoir recours à la violence pour forcer le comte à me rendre Marie, quand le père Anselme m'arrêta :

— Mon fils, me dit-il, je veux et je dois vous aider à sauver l'innocence. Mais, ministre saint d'un Dieu de paix et de clémence, je ne puis supporter l'idée de me rendre complice d'une vengeance personnelle, et vous ne pouvez, revêtu de cet habit de miséricorde, ni verser le sang d'un ennemi, ni

vous faire Justice à vous-même par le droit de la force. Sondez donc votre cœur et voyez si vous y trouvez assez de confiance dans la bonté de votre cause et dans le secours de Dieu pour me suivre sans être armé.

Touché de cette grandeur d'âme, ému de ces nobles sentiments, je pressai la main du religieux ; il l'étendit ensuite sur ma tête comme pour appeler sur moi les bénédictions du ciel, et nous partîmes.

CHAPITRE IX

Oh ! mourons, ma douce amie !
Mourons, la bien-aimée de mon
cœur ! Que faire désormais d'une
jeunesse insipide, dont nous avons
épuisé toutes les délices ?

J.-J. ROUSSEAU.

L'hiver touche à sa fin ; le feuillage naissant du printemps embellit déjà les forêts couvertes il y a peu de temps de neiges et de frimas. L'espérance semble rentrer dans mon âme avec le souffle embaumé du zéphire, et mon cœur, fatigué des peines de la vie, a semblé, comme la nature, reprendre une nouvelle force.

Après une marche assez pénible, nous arrivons aux portes d'Albano. Le voilà donc cet asile du crime, dans lequel gémit, ou peut-être repose déjà dans la tombe, le chef-d'œuvre de l'innocence et de la beauté ! Mon cœur frémit au son retentissant de la cloche. La lourde grille s'ébranle, et nous sommes introduits. Ma main tremble en pressant avec ivresse sur ma poitrine cette croix qui avait appartenu à Marie, et qui avait échappé, comme par une munificence du ciel, aux recherches des bandits que commandait son époux. Je n'ose prononcer une seule parole ; le père Anselme, plus hardi, demande l'hospitalité pour une nuit ; à deux lieues encore de la chartreuse, il craint, dit-il, que son jeune frère, grièvement blessé au pied, n'ait pas la force de s'y rendre.

L'homme qui nous a reçus paraît dur et soupçonneux ; cependant notre costume semble le rassurer, et il nous accorde notre demande ; puis, ouvrant une porte particulière, il nous conduit à un antique appartement qui paraît être séparé du reste du château ; et sans remplir avec nous aucun des devoirs de l'hospitalité, il referme avec précaution cette porte qui semble le mettre à l'abri de notre indiscrete curiosité. Resté seul avec le père Anselme, je contemple avec terreur les murs noircis sur lesquels se projette comme à regret la pâle lueur d'une lampe placée au fond de cette antique salle, puis je jette un regard inquiet sur le bon religieux, dont la sérénité me rassure.

— Eh bien, lui dis-je, qu'allons-nous faire ?

— Attendre, reprit Anselme... Feignons de nous livrer à un repos que notre fatigue présumée a dû rendre nécessaire, et prions Dieu de nous aider. Quand nous croirons tous les habitants du château endormis, nous pourrons commencer nos recherches avec sécurité. J'ai pensé ne devoir faire aucune question sur le sort de la comtesse, de peur d'éveiller les soupçons ; mais toutes les précautions que l'on a prises à notre égard me font présumer qu'elle existe encore. Ainsi, mon frère, prenez courage, et invoquez le ciel avec moi.

En finissant ces mots, le bon prêtre se mit en prières, et je suivis son exemple. C'est en ce moment cruel que je sentis combien est grand et sublime le besoin qu'a l'homme de croire à l'intervention de la Providence. Il est si doux, quand l'âme est froissée par les méchants, de penser que Dieu veille sur toutes les actions des hommes, et que sa bonté peut nous rendre le bonheur.

Enfin une lugubre horloge sonna tristement la première heure de la nuit, et je commençai à parcourir notre prison ; elle était soigneusement fermée, et je fis de vains efforts pour l'ouvrir ; ce n'était point à la force de la jeunesse, à l'emportement de la passion, que le ciel devait prêter son appui ; mais bientôt sous la main débile du père Anselme céda sans peine une petite porte masquée par un vieux pan de tapisserie. Je m'élance, et me trouve dans une tourelle où j'aperçois un escalier tournant ; Anselme et moi le montons à la hâte, et en atteignons l'extrémité. Il aboutit à une esplanade sur laquelle donne une croisée faiblement éclairée. Je m'approche, et, au travers des vitraux, mon regard avide se plonge dans l'appartement. Oh ! bonheur ! premier gage d'une protection divine ! J'ai revu Marie !... elle existe ! pâle, maigre, tristement changée, mais toujours belle, ou plutôt, que dis-je ? mille fois plus belle encore... L'altération de ses traits donne à sa physionomie une expression touchante qu'aucune langue humaine ne saurait bien rendre ; elle m'apparaît comme un ange souffrant exilé par le courroux du ciel sur cette terre de douleur.

Je laisse échapper un cri qui sans doute va nous trahir ; mais le père Anselme, posant sa main sur mes lèvres, en étouffe l'éclat, et m'ordonne le silence. Puis, frappant légèrement contre la fenêtre, il attend qu'un regard de Marie vienne chercher ses protecteurs. La comtesse effrayée va fuir peut-être, mais le malheur donne du courage ; elle tourne vers nous sa tête

décolorée, me reconnaît, ouvre rapidement la croisée, et je me précipite à ses pieds en nommant Albert et mon père !

Je ne chercherai point à peindre ces moments d'ivresse. Marie vient de retrouver l'espérance, et je viens de retrouver le bonheur. Les transports de notre mutuelle tendresse semblaient abrégier les instants. Cependant les heures s'étaient écoulées dans l'abandon de notre joie, le jour allait paraître et pouvait nous perdre.

— Mes enfants, dit avec bonté le père Anselme le temps nous presse, le soleil va se lever : quel parti comptez-vous prendre ?

— Nous voulons fuir ! répondis-je en même temps que Marie.

Mais comment accomplir ce projet hardi ? L'esprit calme du bon père Anselme sembla nous en faciliter encore les moyens.

— Eh bien, vous fuirez, nous dit-il avec force ; mais, pour assurer le succès de cette entreprise, sachez maîtriser votre impatience, et fiez-vous à votre vieil ami. Laissons passer quelques jours pour n'éveiller aucun soupçon ; nous reviendrons ensuite au pied de ces murailles, près de cette même brèche que l'infortunée Louisa fut obligée de franchir seule, et nous sauverons la comtesse.

— La brèche n'existe plus, reprit tristement Marie.

— Une échelle de corde nous suffira, m'écriai-je ; promettez-moi seulement de parvenir jusqu'à la brèche ; je réponds de votre délivrance.

— Et mon fils, qui le sauvera ?

— C'est le fils d'un assassin ! répondis-je avec horreur.

— C'est le mien, reprit Marie avec force ; et quoique je n'aie à lui laisser pour héritage qu'un nom déshonoré, je ne puis oublier qu'il me doit la vie.

Elle courut au berceau de son enfant, elle le prit dans ses bras, et, me le présentant :

— Albert, me dit-elle, jurez-moi en présence du respectable prêtre qui vous entend, jurez-moi par votre père et par le souvenir de notre heureuse enfance, que vous deviendrez son protecteur, son appui, et que vous n'imprimerez jamais au nom qu'il doit porter une tache infamante. Je ne consentirai à quitter ce château pour vous suivre, que lorsque j'aurai obtenu de vous la promesse sacrée que vous ne ferez aucune tentative contre la vie et l'honneur du comte de Mulsen. Quels que soient ses crimes envers moi, il est mon époux, il est le père de mon Albert, et je ne dois ni ne puis souffrir que ceux qui me sont chers songent à me venger. Ma religion et mon devoir m'ordonnent de lui pardonner.

Puissamment ému par tant de générosité, je cédaï à l'ascendant irrésistible que Marie exerçait sur moi, je promis tout ce qu'elle exigeait, et nous nous séparâmes aux premières clartés de l'aurore, après être convenus que le père Anselme et moi reviendrions sous les murs du château au milieu de la dixième nuit qui devait s'écouler après notre départ. Marie, après avoir reçu mon serment de protéger son fils, me pressa une dernière fois sur son cœur, et Anselme et moi regagnâmes, pleins de tristesse et d'espérance, notre lugubre appartement, dont nous refermâmes avec soin la porte secrète.

Aussitôt que nous fûmes rentrés, le père Anselme s'assit dans un vieux fauteuil, où il s'endormit paisiblement ; il me fut impossible de l'imiter. Mille idées affreuses venaient assiéger mon imagination. J'étais obligé de laisser encore Marie au milieu de ce repaire du crime, et j'avais tant de raisons puissantes pour redouter quelque nouvel obstacle à mes projets, quelque nouvel attentat du comte, quelque nouveau coup de la destinée ! Cependant nous quittâmes le château sans avoir fait naître aucun soupçon, et je vis se refermer derrière moi cette fatale enceinte, où je laissais plus que ma vie.

Les sentiments qui agitaient mon sein étaient pleins d'ivresse et de transports ; mais, hélas ! Dieu ne m'en a-t-il pas assez cruellement puni ? J'adorais Marie, elle, l'épouse d'un autre, elle qu'un lien sacré séparait à jamais de moi. Cet amour brûlant ne me paraissait pourtant pas criminel ; il me semblait qu'en sauvant Marie je ne faisais que rentrer dans la possession d'un bien qui m'avait été injustement ravi. Je frémissais d'impatience et de plaisir en pensant que j'allais l'arracher à son barbare époux, et mon âme volait au-devant de ces coupables illusions.

Cependant les journées s'écoulèrent ; j'avais fait en secret tous les préparatifs nécessaires à notre fuite, et quand la dixième nuit fut au milieu de sa course, je me trouvai sous les murs d'Albano. La lune la plus brillante versait sur nous sa favorable clarté, et Dieu nous protégeait, ou plutôt la présence du saint homme qui accompagnait mes pas attirait sur moi sa protection toute-puissante.

Marie parut à l'heure indiquée ; tout réussit au gré de mes désirs, aucun accident ne vint troubler nos projets ; elle et son enfant furent rendus à la liberté, et avant le retour de l'aurore nous étions déjà bien loin des murailles d'Albano. La comtesse m'assura qu'on ne s'apercevrait de son évasion, et qu'on ne songerait à se mettre à sa poursuite que fort avant dans la journée,

parce qu'elle avait eu soin de feindre une grave indisposition ; et, grâce à cette précaution, on ne devait entrer que fort tard dans son appartement.

Nous arrivâmes le même soir à Florence, et, sans perdre un temps précieux, nous continuâmes notre route vers la France ; mais le père Anselme nous quitta pour retourner où l'appelaient ses saintes fonctions. En recevant nos derniers adieux, il nous donna sa bénédiction. Je pressai sur mes lèvres ses pieuses mains, qui n'avaient jamais refusé leur secours au malheureux. Marie le paya par un de ses regards célestes de tout le bien qu'il nous avait fait, et nous fûmes séparés.

Il m'était impossible d'être tranquille tant que nous serions sur le territoire de l'Italie, où le comte pouvait facilement nous rejoindre et faire valoir ses droits sur sa malheureuse épouse ; mais, quel que fût notre empressement à fuir cette terre de deuil, nous ne pouvions aller assez vite au gré de notre impatience, à cause de l'enfant de Marie, qu'elle avait voulu nourrir elle-même, malgré la faiblesse de sa santé. Souvent, en contemplant ce malheureux fruit d'une union si funeste, je sentais au fond de mon cœur des mouvements de haine et de désespoir qu'un seul mot de Marie parvenait toujours à calmer.

Enfin nous arrivâmes à Livourne, où un bâtiment marchand, prêt à faire voile pour la France, nous offrit un passage, et je ne respirai tranquillement que quand nous eûmes vu fuir dans le lointain, et se confondre avec les flots bleuâtres de la mer, les rives de cette belle Italie que j'eusse eu tant de plaisir à admirer si je n'étais venu y chercher des douleurs aussi immenses, et y connaître des crimes aussi horribles, que je croyais impossible à l'homme de les concevoir même jamais.

Je parlai peu à Marie du comte de Mulsen, car sa douce physionomie prenait une expression de souffrance si pénible, lorsque, par hasard, je prononçais le nom de son époux, que je m'interdis bientôt toute conversation qui eût pu lui en rappeler le triste souvenir.

Nous étions si inquiets sur le présent, que nos craintes ne pouvaient guère s'étendre jusque sur l'avenir. Marie me répétait sans cesse, en regardant l'élément auquel nous avions confié notre sort, qu'elle aimerait mieux aller chercher la mort au fond de ses gouffres que de retomber au pouvoir de celui qu'elle fuyait.

Notre funeste position nous inspirait une profonde terreur que nous cherchions en vain à nous dissimuler mutuellement, et qui jetait dans nos conversations une contrainte douloureuse, et impossible à surmonter. Que

manquait-il pourtant à mon bonheur ? N'étais-je pas heureux près de Marie ? Ma passion pour elle était poussée jusqu'au délire ; j'étais déterminé à ne jamais m'en séparer.

Je connaissais cependant tous les obstacles qui pourraient s'opposer à ce ravissant projet. Mais Marie m'aimait, et cette idée était plus forte que toutes mes inquiétudes. Elle m'aimait ! je l'avais deviné dans ses regards ; ils m'avaient dévoilé le trouble de son cœur. Élevée dans la morale la plus pure et la plus austère, je craignais seulement qu'elle n'opposât à ma tendresse des motifs bien légitimes, et que l'existence de son fils me rendait plus difficiles à détruire en les rappelant sans cesse à sa mémoire. Mais je me promettais bien d'employer ma fortune, ma vie même, pour parvenir à la possession de celle que j'aimai dès mon enfance, et que je m'étais accoutumé à regarder comme mon bien.

Hélas ! c'était cette sécurité qui m'avait perdu ! Si j'avais dit à mon père que je considérais Marie comme la future compagne de ma vie, jamais il ne l'eût donnée à un autre, et j'aurais été près d'elle le plus fortuné des hommes ; au lieu qu'outre les dangers passés mille dangers nouveaux nous menaçaient encore.

Cependant nous approchions de Marseille, où le bâtiment devait débarquer. Je hâtais de tous mes vœux le jour heureux où je pourrais remettre dans les bras de mon père sa fille adoptive et chérie. Mais que sont les vains projets des hommes devant les sévères et immuables décrets de la destinée ! Mon père ne devait jamais revoir ni Marie ni son fils ; et moi, plus malheureux encore, je devais leur survivre à tous deux !

Avant que de quitter le bâtiment sur lequel nous étions embarqués, il se présenta cependant une occasion de donner à Marie une nouvelle preuve de ma tendresse, et il se fit alors dans tous mes sentiments une révolution soudaine, qu'un cœur comme le mien pourra seul comprendre.

Déjà les côtes de France, de notre belle patrie, nous apparaissaient dans le lointain. Je les montrais à Marie d'un œil attendri, et pour la première fois, depuis sa fuite d'Albano, je voyais errer sur ses lèvres le doux sourire de l'espérance. La soirée était calme, et la brise légère du soir venait caresser sa belle chevelure ; son fils reposait doucement sur le sein qui le nourrissait, et j'étais parvenu à l'y voir avec moins de peine. Dans ce moment, le son bruyant de plusieurs voix se fit entendre. Quelques matelots de l'équipage, s'étant pris de dispute, se précipitèrent confusément sur le tillac où nous étions tranquillement assis ; avant que je pusse ni prévoir cet

accident, ni m'y opposer, ils se portèrent plusieurs coups violents, et, dans la fureur qui les animait, n'ayant aucun égard pour ceux qui les entouraient, ils poussèrent violemment Marie, dont les faibles bras s'ouvrirent malgré elle, et abandonnèrent son fils, que le choc fit tomber dans la mer.

Elle allait se précipiter après lui, quand je la retins d'un bras ferme ; puis la confiant aux soins de ceux qui, sans le vouloir, étaient cause de son malheur, et qui déjà regrettaient bien vivement leur imprudence, je m'élançai dans ce fatal élément qui allait peut-être engloutir à la fois, et l'enfant si cher à Marie, et le seul protecteur qu'elle eût sur la terre.

Je nageai longtemps sans parvenir à retrouver le trésor que je cherchais. Enfin je ressaisis avec transport l'innocente créature qui luttait déjà contre une mort prochaine, et pour qui je ressentis en ce moment un sentiment de tendresse que je ne puis expliquer que par la pitié généreuse que vous inspire un être à qui vous venez de sauver la vie.

Soutenant ce précieux fardeau, je parvins enfin à monter dans une chaloupe qu'on avait lancée à la mer pour protéger mes recherches, et je fus bientôt près de Marie. Je n'ose encore l'assurer, mais il me semble que, sous ma main tremblante, je sens palpiter le cœur du pauvre enfant que je viens d'arracher au trépas.

Je le presse dans mes bras, et, à genoux devant sa mère, j'épie son premier regard, car presque autant qu'elle j'ai besoin d'espérance. Il respire enfin, ses membres délicats reprennent un léger mouvement ; déjà sa bouche décolorée cherche le sein de sa mère, et Marie a pu me remercier comme le sauveur de son fils. Bonheur des anges, je venais de te connaître ! J'avais fait une bonne action, et Marie m'en récompensa au delà de toutes mes espérances, en prononçant le nom d'Albert avec l'accent le plus tendre.

De ce moment je ressentis pour cet enfant un attachement extrême ; et soit instinct de la nature et du cœur, soit habitude de me voir, il quittait volontiers les bras de Marie pour venir dans les miens. Infortunée créature, du ciel où tu reposes, si ta jeune âme plane sur la terre, elle doit gémir des maux qui accablèrent ta tendre et malheureuse mère ; et peut-être pries-tu l'Éternel de rappeler à lui le triste Albert, qui ne recula que de peu d'instant ta mort prématurée, et qui, resté seul sur la terre, privé de tout ce qu'il aimait, souffre à chaque heure de sa vie d'être demeuré le dernier dans cette vallée de larmes et de misères. Nous arrivâmes enfin à Marseille, où, malgré le besoin que nous éprouvions de nous reposer, nous n'osâmes pas nous arrêter plus d'un jour. Marie, à qui l'air de sa patrie semblait avoir

rendu un peu de tranquillité, admirait avec moi les champs fleuris de la Provence, qui, dans cette saison, étalaient à nos yeux leur riante parure. Certes, il faut que cette partie de la France soit bien belle pour paraître belle encore à celui qui vient de parcourir l'Italie. Nous suivîmes les bords du Rhône, et ne nous arrêtâmes pas même à la fontaine de Vaucluse. J'avais cependant désiré admirer avec Marie ce site romantique et célèbre, et nous nous promîmes bien d'y revenir un jour. Vains projets pour un avenir qui ne devait nous présenter que les événements les plus sinistres, et livrer mon âme à d'éternelles douleurs !

J'avais écrit à mon père en débarquant sur les côtes de France ; mais je ne pouvais espérer une réponse de lui sur la route, puisque nous voyagions aussi rapidement que la poste. Cependant, aux environs de Valence, nous fûmes obligés de nous arrêter ; l'enfant de Marie, trop faible encore pour supporter une route aussi longue et aussi rapide, trop épuisé, je crois, d'ailleurs, par l'événement funeste qui lui était arrivé, tomba sérieusement malade.

Quels que fussent les dangers qui nous menaçaient si nous nous arrêtions, nous ne songeâmes qu'à lui procurer les secours nécessaires à sa position. Je sentais bien que, si nous étions forcés de rester quelques jours à Valence, nous serions plus facilement découverts en nous logeant dans une auberge, et je me hâtai de choisir un asile plus sûr. J'eus le bonheur de découvrir une petite maison commode située à une lieue de la ville, dans le fond d'une vallée solitaire et ombragée de grands chênes et de jeunes acacias nouvellement plantés, mais déjà couverts de fleurs odorantes.

Ah ! que le cœur de l'homme est facile à satisfaire ! Comme l'immensité de ses désirs s'abaisse devant une douce réalité ! Mille dangers nous menaçaient encore ; le poignard d'un assassin était suspendu sur nos têtes, et cependant je me croyais heureux.

Le fils de Marie était plongé dans une langueur douce qui ne semblait pas présenter à notre inexpérience un danger imminent. Nous espérions que chaque jour amènerait un changement favorable dans sa position, et que nous pourrions continuer notre route. En attendant, nous jouissions du charme de tout ce qui nous environnait, semblables au malheureux voyageur qui admire les fleurs qui bordent l'abîme dans lequel il va se précipiter. La beauté de la saison et la richesse de la campagne livraient notre âme à une mélancolie voluptueuse et pleine de charmes.

Chaque jour nous portions le petit Albert dans nos bras, au milieu des bosquets de fleurs dont les alentours de notre retraite étaient parsemés ; nous rêvions que leur doux parfum rendait des forces à cette faible tige ébranlée, si jeune encore, par le vent du malheur. Nous le pressions tour à tour sur nos cœurs ; car, depuis que j'avais eu le bonheur de lui sauver la vie, j'éprouvais pour lui une tendresse presque paternelle. Je l'avais adopté pour fils dans le fond de mon âme ; j'avais oublié qu'il devait le jour à un assassin, et mes projets sur lui n'avaient plus de bornes.

Marie, tendre et sensible, ne me cachait qu'avec peine le sentiment enchanteur qui l'entraînait vers moi. Sans cesse près l'un de l'autre, nous confondions nos pensées et nos espérances. Tout ce qui ne se rapportait pas à notre tendresse nous était devenu étranger, et dans ce coin de terre, seuls et heureux, nous avions oublié l'univers. Les roses de la santé brillaient de nouveau sur la figure de Marie, et tant de charmes et de grâces portaient ma passion pour elle jusqu'au délire. Souvent j'oubliais les nœuds horribles qui l'unissaient à un autre, et, tombant à ses pieds, je faisais subir à sa vertu des épreuves bien dangereuses pour une femme qui aime, mais dont elle sortit toujours victorieuse.

Cependant, je dois l'avouer, il en coûtait chaque jour quelque chose de plus à son cœur pour résister aux transports de mon amour. Céleste Marie, que de vertus ne te fallut-il pas pour repousser ma délirante ardeur ! Ah ! si Dieu, dans sa justice ou dans sa colère, devait punir le sentiment passionné qui nous brûlait tous deux, n'était-ce pas sur l'insensé qui voulait t'entraîner dans l'abîme, et souiller ta céleste pureté, que devait tomber toute sa vengeance ?

CHAPITRE X

O vanité des espérances
humaines ! qu'est-ce, que les
illusions qui la composent ?

AIMÉ MARTIN.

Près d'un mois venait de s'écouler dans cette alternative d'espérances et de craintes ; mais le malheur n'avait paru cesser un instant de s'appesantir sur nos têtes que pour nous endormir dans une trompeuse sécurité, et nous ôter dans l'avenir les forces nécessaires pour supporter ses coups.

Un jour que la chaleur avait été plus forte que ne le permettait encore la saison, le fils de Marie se trouva plus malade que de coutume. De légères convulsions l'avaient saisi au lever du soleil, et semblaient augmenter de violence à chaque instant. Marie, pâle et silencieuse, pressait sur son sein maternel l'innocente créature dont l'existence lui était si chère. Je tâchais de calmer ses inquiétudes, je cherchais à lui rendre un espoir que je ne conservais déjà plus moi-même, et que chaque instant semblait m'enlever davantage. Bientôt les convulsions de l'infortuné devinrent plus fortes ; vers la fin de la journée, une agonie terrible s'empara de tout son être, et il exhala sa jeune âme dans nos bras.

Le ciel alors était noirâtre et sillonné fréquemment par de longues traces de feu. Le bruit sourd du tonnerre se mêlait au déchaînement des éléments, et la nature en convulsion semblait vouloir participer à nos douleurs, et rendait plus sinistre encore la scène de deuil qui nous environnait. A la lueur rougeâtre des éclairs, qui seuls nous prêtaient d'intervalles en intervalles leur horrible clarté, je contemplais ma malheureuse amie dans un désespoir digne de pitié, et qui eût attendri le cœur le plus dur. Mère, elle avait tout perdu, et serrait convulsivement dans ses bras le cadavre inanimé de son enfant ! Pour lui, comme si le calice de la vie lui eût semblé trop amer, et qu'il eût voulu en détourner ses lèvres enfantines, sa tête s'était rejetée en arrière, et restait doucement penchée sur le bras d'albâtre de sa mère.

Cette attitude, la physionomie résignée de Marie, pleine de grâces et de regrets, me rappelaient nos beaux tableaux de l'Albane ; car l'inexprimable

douleur de l'infortunée avait jeté sur toute sa figure une expression douce de mélancolie que rien ne pourrait rendre. C'est ainsi que les anges doivent exprimer leur désespoir quand un de leurs frères est déchu aux yeux de l'Éternel.

Dans ce moment, ne trouvant rien à dire à la douleur d'une mère, je m'approchai d'une des fenêtres qui éclairaient notre modeste habitation. L'orage s'était calmé et ne grondait plus que sourdement dans le lointain ; je voulais respirer avec plus de liberté, car j'étouffais auprès de Marie, et j'espérais que l'air pur du dehors rendrait à mon sang un peu de fraîcheur.

Debout au pied du mur de notre habitation, étaient deux hommes à figure sinistre, et enveloppés de larges manteaux. Ils parlaient vite et bas ; mais à la rapidité de leur discussion, à l'énergie de leurs gestes, je crus deviner qu'il s'agissait d'un complot. Que devins-je, hélas ! grand Dieu ! quand l'un d'eux s'étant retourné de mon côté, et un pâle rayon de la lune ayant frappé son visage, je crus reconnaître en lui le farouche assassin qui me perça de son poignard au milieu des Apennins. Bientôt le nom de Marie, prononcé avec fureur, quoiqu'à voix basse, ne me laissa plus aucun doute sur le nouveau danger qui nous menaçait. La violence de mon amour et la proximité du danger doublèrent toutes mes facultés. Les éclats du tonnerre, qui recommença à gronder sur nos têtes, couvraient d'espaces en espaces les sinistres voix des brigands, dont les accents entrecoupés arrivaient jusqu'à mon oreille, comme les présages funestes d'une plus funeste destinée.

C'était en ce moment que tout notre courage allait devenir nécessaire. Le mien semblait reculer de pitié devant la nouvelle douleur que j'allais causer à Marie. Enfin son salut l'emporta, et m'avançant vers elle, je me précipitai en pleurant à ses pieds.

— Marie, lui dis-je, m'aimes-tu ?

Elle leva expressivement vers le ciel ses beaux yeux pleins de larmes, puis les ramenant vers moi qui embrassais ses genoux :

— J'ai perdu mon fils, me dit-elle, et cependant j'existe encore ! N'est-ce pas te répondre ?

— Eh bien ! m'écriai-je, déploie toutes les forces de ton âme : un affreux danger nous menace de nouveau, nous sommes découverts !... Les émissaires du comte sont ici, ils nous cherchent, il faut fuir.

— Et où veux-tu fuir ? me répondit-elle. Je n'ai plus la force de me soutenir. Mais toi, Albert, tu le peux, tu le dois ; échappe à leurs poursuites,

et laisse-moi seule en butte à leur fureur.

— Je pardonne à ta douleur, lui dis-je, elle t'égare : ne sais-tu pas que ma destinée est à jamais liée à la tienne ? Nous devons partager les mêmes dangers ; peut-être un jour partagerons-nous le même bonheur. Ne suis-je donc plus ton Albert, celui que tu appelais à ton secours dans les terribles murailles d'Albano ?

En ce moment, et au milieu du bruit de l'orage qui recommençait avec une nouvelle violence, un coup frappé rudement à la porte de notre habitation jeta l'épouvante dans mon âme.

— Les voilà, dis-je en saisissant et armant mes pistolets ! Suis-moi, Marie, ou je vais défendre bien chèrement ta vie et la mienne.

La douce Marie, effrayée, et voyant enfin toute l'imminence du danger, consent à me suivre ; une fenêtre assez peu élevée donnait sur un verger solitaire, nous la franchissons, et nous nous enfonçons avec rapidité dans la campagne.

A notre droite s'étendait un petit bois où nous avions fait plusieurs fois de délicieuses promenades, et qui, par différents détours, ramenait au chemin de Valence ; je me décidai à suivre ces sentiers écartés. Nous marchions, ou plutôt je marchais rapidement, car j'étais obligé de porter presque entièrement ma malheureuse compagne, dont le poids, augmenté encore par celui du cadavre de son fils qu'elle n'avait pas voulu abandonner, fut bientôt au-dessus de mon courage.

Le ciel, chargé d'épais nuages noirs, se fondit en torrents de pluie. Arrêtés à chaque instant par des ravins profonds ou par l'inégalité de la route, je sentais mes forces s'affaiblir ; enfin elles me manquèrent tout à fait, et je tombai presque sans vie, en pressant Marie dans mes bras défaillants.

Je ne sais combien d'heures s'écoulèrent dans cet évanouissement profond, mais le doux gazouillement des oiseaux et l'air frais du matin ranimèrent seuls ma triste existence. J'eusse été trop heureux de la perdre ainsi réuni à l'objet de mon amour ! Oh ! spectacle déplorable et digne d'une éternelle pitié ! Marie si belle, si jeune, Marie dont les attraits eussent encore embelli le plus brillant séjour, dont les vertus eussent honoré un trône, Marie gisait presque inanimée près de moi sur la terre humide et fangeuse. Ses beaux bras, dignes du ciseau de Praxitèle, retenaient encore cette créature innocente, qui, plus heureuse que nous, avait déjà, par un douloureux trépas, payé sa dette au malheur et à la vie. Les longs anneaux

de la blonde chevelure de Marie retombaient sur sa figure angélique, et semblaient vouloir la dérober, comme une habitante du ciel, à la téméraire curiosité des hommes. Elle avait l'air de dormir, et sa main, placée sur mon cœur, paraissait y avoir cherché un dernier adieu. Ah ! Marie ! celui qui l'aurait connue dans l'éclat du bonheur et de la beauté t'aurait sans doute admirée comme le plus bel ouvrage de la nature ; mais c'est dans ce moment de désolation et de peine que le cœur d'un homme sensible se fût, malgré lui, donné à toi tout entier !

Je la relevai avec une anxiété difficile à décrire, et cherchant des yeux un asile sûr où je pusse la transporter ; je ne vis se développer autour de moi qu'une forêt sans issue. Je marchais au hasard dans le premier sentier qui s'était offert, portant mon précieux fardeau, quand je me rappelai le cadavre de cet infortuné, si précieux encore à sa malheureuse mère. Je retournai sur mes pas, je m'en saisis comme d'un trésor, et je l'emportai avec nous,

Je découvris enfin dans le lointain une petite cabane de paysans, qui me parut servir d'asile à quelques charbonniers. Plusieurs étaient occupés dans un coin à brûler une immense quantité de bois ; tous se levèrent et jetèrent un cri de terreur en nous apercevant. J'ai déjà décrit l'affreuse situation où se trouvait Marie ; la mienne n'était guère plus rassurante. Soutenant dans mes bras une femme évanouie, sur tous les traits de laquelle était empreinte la pâleur du trépas, et portant le cadavre presque décomposé d'un enfant, mon aspect pouvait faire naître d'étranges soupçons. Cependant, soit que l'accent inimitable de la vérité trouve toujours le chemin des cœurs, soit que notre situation déplorable nous attirât leur pitié, ils ne nous refusèrent pas un asile que nous eussions payé de toute notre fortune. Marie, placée avec soin sur l'humble couche de la femme d'un des charbonniers, offrait l'image d'une vierge du ciel descendue au séjour des morts, et entourée des sombres gardiens de ce triste asile. Tous étaient autour d'elle, muets d'admiration et d'étonnement ; mais quand, après mille soins longtemps inutiles, elle ouvrit enfin ses beaux yeux, et quand, les promenant d'un air égaré sur tout ce qui l'entourait, elle demanda son fils, aucun des assistants ne douta de notre malheur et de notre innocence.

Je voulus vainement lui refuser la vue de ce jeune infortuné, enlevé sitôt aux caresses de sa mère : elle exigea que je le remissey entre ses bras ; et, sans penser que la mort avait déjà étendu sur lui sa terrible influence, elle le pressa sur son cœur et sur ses lèvres, comme s'il eût pu répondre encore à ses maternels embrassements. J'eus toutes les peines du monde à la faire

consentir à s'en séparer, et ce ne fut qu'à mes vives prières qu'elle accorda cette dernière grâce. Enfin je profitai d'un moment où la nature fatiguée avait suspendu en elle la faculté de sentir, pour rendre à la terre la mortelle dépouille de l'innocence.

Au pied d'un jeune rosier sauvage couvert de fleurs, je creusai la tombe de l'enfant de Marie. Manquant de toutes les choses qui pouvaient m'être nécessaires, je me décidai à envelopper le cadavre du pauvre petit Albert dans un tissu qui m'était bien précieux et que je portais toujours sur mon cœur : c'était un mouchoir que je tenais de Marie, et sur lequel sa main avait tracé nos deux chiffres entrelacés. Je versai des larmes amères sur cette terre d'oubli qui allait bientôt dérober pour jamais à mes regards cet être si cher, que j'eusse eu tant de plaisir à regarder comme mon fils.

Enfin le sacrifice fut accompli ! Je déposai le cadavre dans la fosse, puis, ayant satisfait à ce douloureux devoir, je retournai vers Marie. Les yeux et le cœur d'une mère semblèrent me redemander le trésor que la terre venait d'engloutir. Mon silence et ma douleur suffirent pour lui répondre.

— Albert, me dit doucement Marie, avec l'existence de mon fils vient de s'évanouir tout mon courage. J'entre à peine dans la carrière orageuse de la vie ; qu'y ai-je vu déjà ? Le vice et le crime opprimant de leur main de fer la faiblesse et l'innocence ; une fatalité irrévocable dirigeant tous les événements, et luttant en vainqueur contre les vains projets des hommes ; car, Albert, combien n'aurions-nous pas pu être tous heureux si vous étiez revenu chez votre père un jour plus tôt, à l'époque où il fut question de m'unir à l'infâme comte de Mulsen. Nous sommes victimes d'une destinée horrible ; laissez-moi suivre la route que semble m'avoir tracée la mienne. Cherchez-moi un asile solitaire où je puisse désormais vivre et mourir ignorée. La vue du monde fatiguerait mon âme ; la blessure que j'ai reçue au cœur est mortelle, et toutes les souffrances se sont accumulées sur ma tête sans que je les aie méritées : j'ai perdu mon fils, et je ne puis ni ne dois vous appartenir. Je désire même ne plus rentrer dans le sein d'une famille qui me doit tous ses malheurs, et pour laquelle ma présence serait peut-être un nouveau sujet de peines et de dangers.

— Chère Marie ! m'écriai-je avec tendresse, songez donc que notre vieux père nous attend ; que l'inquiétude de celui qui a pris soin de votre enfance doit être à son comble, et qu'il mourra de douleur s'il ne vous voit pas revenir dans ses bras. D'ailleurs mille périls plus imminents encore nous

menacent ici, et ce n'est qu'au sein de notre famille que nous pourrions les braver en paix.

Tous nos soins, tous nos efforts, ne doivent donc avoir pour but que de nous rendre le plus promptement possible sous le toit qui nous a vus naître ; ce n'est que sous son abri protecteur que nous pourrions retrouver un peu de repos et de bonheur. Partons, la prudence l'ordonne, et l'amour le plus tendre vous en supplie. Je crois que le chemin que nous avons fait cette nuit, et les détours que nous avons prudemment parcourus, ont fait perdre nos traces ; il faut donc tâcher de rejoindre la route de Valence, et continuer notre voyage aujourd'hui même.

— Je consens à tout ce que vous ordonnerez, Albert, reprit l'angélique Marie, puisque je ne puis vous réunir à votre famille qu'en y retournant moi-même ; mais songez bien que ma volonté est irrévocable, et qu'après vous avoir rendu aux embrassements de votre père, je veux et dois me consacrer à une retraite profonde ; je n'ai été déjà que trop funeste à votre tranquillité.

Mes larmes coulèrent sur cette main qu'elle me tendait avec tant de grâce et d'abandon, et je jurai de nouveau, dans le fond de mon cœur, de ne jamais me séparer d'elle, quel que fût le sort qui nous était réservé. Cependant j'essayai inutilement de l'entraîner, et de lui faire reprendre notre route ; elle voulut, avant de partir, visiter pour la dernière fois la tombe où reposait son fils, et, cédant à sa douleur, je la conduisis à l'endroit où j'avais inhumé le cadavre.

De quelle triste émotion mon âme ne fut-elle pas remplie en voyant cette mère, si jeune et si belle encore, pleurer son premier né, et, à genoux sur la terre fraîchement remuée qui venait de s'amonceler sur lui, demander à Dieu qu'il accordât dans son sein une place à cet ange que sa suprême volonté venait de rappeler dans le ciel.

Immobile auprès d'elle, je respectais les élans d'une douleur que mon cœur partageait dans toute son amertume ; mais songeant enfin que la nuit allait couvrir la terre, et que c'était le moment de partir, je le lui rappelai. Elle adressa un dernier adieu à celui qu'elle avait le plus aimé, releva avec résignation ses longues paupières humides encore de ses larmes, et nous étions prêts à nous éloigner, quand, du milieu du feuillage qui nous environnait, je vis sortir l'exécrable fantôme qui m'était apparu pour la première fois dans les souterrains de la Superga ! Sa pâleur était encore plus livide peut-être, et son sourire cruel imprimait à sa physionomie une

férocité effrayante. Marie, en apercevant son bourreau, jeta un cri étouffé, et tomba mourante dans mes bras.

Sans faire un seul pas vers nous, le comte nous contempla quelque temps en silence. Ses yeux ressemblaient à ceux de ce serpent redoutable qui force, par l'irrésistible attraction de sa paupière rouge et enflammée, les victimes dont il veut faire sa proie à venir d'elles-mêmes se précipiter dans sa gueule sanglante. Tel me parut Frédéric !...

— Comte, lui dis-je enfin d'une voix à laquelle la colère et la haine donnaient une expression redoutable, il faut terminer aujourd'hui même la lutte pénible qui a duré trop longtemps entre nous. Vous fûtes mon assassin et celui de Louisa, à qui les liens sacrés du sang devaient promettre une autre destinée ; l'infortunée Marie porte encore les traces ineffaçables de vos infâmes cruautés. Je pourrais dénoncer vos crimes à la justice, placer Marie sous la protection des lois ; mais je ne veux pas oublier que vous avez reçu, et que vous portez encore le titre de son époux ; ce motif suffit pour désarmer ma haine. Voici donc mes dernières intentions : Renoncez à tous vos droits sur Marie ; reprenez la route de l'Italie, où de nouveaux crimes vous attendent sans doute, et oubliez à jamais qu'il existe en France une femme qui eut le malheur de vous appartenir. Je vais la reconduire chez mon père ; là, sous sa protection sacrée, elle retrouvera peut-être un peu de calme et de tranquillité.

Un éclat de rire convulsif troubla seul le silence lugubre de la forêt, et fut toute la réponse du comte. Enfin, après un instant d'attente bien pénible pour moi, il marcha vers nous sans témoigner la plus légère émotion, et sans que rien parût troubler son impassible physionomie.

— Insensés ! nous dit-il enfin d'un ton dur et farouche, avez-vous espéré échapper longtemps à ma juste vengeance ? Et comment osez-vous vous flatter de pouvoir me dicter des lois, quand deux crimes épouvantables pèsent à la fois sur vos coupables têtes ? N'était-ce point assez pour vous d'avoir souillé par un honteux adultère ma couche nuptiale ? Fallait-il joindre à cet attentat un attentat plus révoltant encore, assassiner l'enfant de votre complice, et joindre ainsi l'infanticide à l'adultère ? Dites, Marie... répondez... qu'avez-vous fait de mon fils ?

A cette horrible imputation, Marie jeta un cri déchirant, et son cœur maternel fut près de se briser de douleur. Pour moi, j'embrassai dans ma pensée, rapide comme l'éclair, tous les dangers qui me menaçaient encore.

— Votre fils, lui dis-je, sentant le besoin de repousser cette infâme accusation, votre fils, plus heureux que nous, repose là !... Et je désignai du doigt au comte l'endroit où je l'avais enseveli. Mais, quant au crime dont vous nous accusez, vous ne nous en croyez point coupables, ajoutai-je froidement, avec cet accent calme et persuasif que donnent toujours l'innocence et la vérité. La douleur amère de Marie et son angélique caractère vous répondent de son innocence. Vous avez vu couler ses larmes ; on ne pleure point ainsi l'enfant que l'on fut assez dénaturé pour plonger soi-même dans la tombe. Votre inculpation se détruit d'elle-même, et il ne vous reste que la honte d'avoir pu soupçonner chez un autre un crime aussi épouvantable, parce que vous avez senti, dans le fond de votre cœur, que vous étiez capable de le commettre.

Le comte sourit et ajouta :

— Votre défense est un peu hardie ; mais que répondrez-vous (et alors il éleva la voix comme pour appeler et ceux qui nous avaient reçus, et les satellites de ses fureurs) ; que répondrez-vous devant ces honnêtes paysans qui vous ont vu arriver avec le cadavre de mon fils, et le rendre vous-même à la terre sans faire aucune déclaration, et sans appeler aucun secours ? Vous craigniez donc que votre crime ne frappât tous les regards, puisque vous avez cherché à éviter tous les témoins ? Que répondrez-vous encore à mes gens, qui, en voyant cette femme que vous traînez à votre suite, peuvent tous nommer hautement la comtesse de Mulsen, mon infidèle épouse, qui a fui clandestinement le toit conjugal pour suivre un séducteur ?

Je regardai avec effroi autour de nous, et je vis avec douleur que nous ne pouvions espérer aucun secours de nos hôtes que la voix de Frédéric avait rassemblés autour de nous. La conviction des crimes affreux dont on nous accusait n'allait peut-être pas jusqu'à leurs cœurs, mais leur esprit peu judicieux était frappé des apparences qui semblaient s'élever contre nous, et la crainte que leur inspirait la présence mystérieuse du comte glaçait leur bonne volonté, et arrêtait les intentions bienveillantes qu'ils auraient pu avoir de nous être utiles. D'ailleurs n'étions-nous pas réellement arrivés chez eux au milieu de la nuit, portant dans nos bras un enfant mort, et couverts nous-mêmes de fange et de sang. Ah ! qu'il est facile au malheur de ressembler au crime, et combien de fois, hélas ! des preuves foudroyantes de culpabilité ne se sont-elles pas déjà amoncelées sur la tête d'un innocent ! Toutes les voix furent muettes autour de moi, quand j'implorai la pitié et la protection de ceux qui m'entouraient, pour soustraire

de nouveau Marie à la fureur de son assassin. Le comte allait s'emparer de sa malheureuse victime, quand je m'écriai enfin que je demandais que cette affaire fût portée devant les magistrats appelés à rendre la justice aux opprimés, et que le comte ne pouvait se montrer à la fois l'accusateur et l'époux de Marie. Elle-même, croyant voir luire dans ma proposition un rayon d'espérance, retrouva un peu de courage, et demanda aussi à être conduite devant les tribunaux français, et jugée par eux.

Le comte sourit amèrement, et un éclair de joie féroce sembla glisser sur ses lèvres pâles, en ordonnant qu'on fît approcher sa voilure, où ma malheureuse amie fut placée seule. Les gens du comte me firent monter à cheval, donnèrent quelques pièces d'or aux charbonniers qui m'avaient accueilli, et qui ne conservèrent plus aucun doute sur mon crime, tant est puissante l'influence de l'or et de celui qui peut en répandre !

Nous partîmes entourés de cette funeste escorte, et perdîmes bientôt de vue la tombe où reposait le jeune Albert. Sa pauvre mère y jeta un triste regard, dans lequel se peignirent sa tendresse et son désespoir ; nos yeux se rencontrèrent alors, toute mon âme passa dans le dernier coup d'œil que j'adressai à Marie, et nous fûmes séparés !...

CHAPITRE XI

Le coupable craint la justice ;
l'innocent redoute les juges.

BEAUCHÊNE.

Arrivés à Lyon, nous descendîmes dans une maison isolée, située près des allées de Perrache. Je ne voulais point me séparer du comte sans avoir enfin obtenu de lui, par la douceur ou par la violence, une explication qu'il paraissait vouloir éviter. Tous mes efforts furent inutiles, l'odieux Frédéric, feignant de me croire coupable, refusa froidement de m'accorder aucune satisfaction. Deux heures après notre arrivée, il fit porter sa plainte au tribunal ; on vint nous arrêter, et nous fûmes conduits séparément dans les prisons de la ville, en attendant le jugement qui devait sans doute proclamer notre innocence.

Je demandai un avocat pour Marie et pour moi, et j'osai me livrer encore à l'espérance. Il me semblait impossible qu'une si odieuse inculpation pût jamais trouver croyance dans l'esprit des hommes, car elle était hors de la nature. Une mère détruire son fils ! lui arracher par un crime cette existence qu'elle lui a donnée avec tant de douleurs ! tarir dans sa source la vie qu'il a puisée dans son sein ! L'humanité peut-elle bien concevoir un pareil forfait, et l'homme ose-t-il sans honte en accuser son semblable !

Cependant l'avocat que j'avais chargé de notre défense ne me dissimula pas les dangers de notre position, et la longueur d'un procès qui paraissait présenter plusieurs chefs d'accusation importants. J'avais enlevé Marie à son époux ; cet époux, il est vrai, était un vil assassin ; mais quelle autre preuve avais-je à présenter que la dénonciation de Louisa ?

Je songeai à l'instant même de quel poids serait pour moi cette pièce irrécusable, et voulus la remettre tout de suite à mon défenseur... Elle avait disparu !... L'avais-je égarée ?... M'avait-elle été soustraite à dessein ? Je ne savais à quelle idée m'arrêter, et l'espérance commença à m'abandonner. Je n'avais plus rien à objecter aux attaques odieuses du comte, et le plus profond abattement s'empara de moi.

Cependant, en songeant au danger de Marie, je ranimai un peu mon courage abattu, et je pensai à mon père. Il était nécessaire qu'il fût instruit de notre position ; mais quel coup affreux j'allais porter à ses vieux ans ! De quelle horrible surprise n'allais-je pas accabler sa tendresse !

Ma main tremblante me refusa vingt fois son secours ; enfin je parvins avec peine à tracer à la hâte le récit de nos infortunes. J'implorais l'appui, la présence de celui qui m'avait donné la vie. Hélas ! cette nouvelle fatale frappa de mort son cœur généreux, et, après avoir lu le funeste papier sur lequel je lui avais peint nos malheurs, il tomba comme atteint de la foudre et ne se releva plus.

Ainsi Marie et moi nous restâmes orphelins sur la terre, sans protecteurs et sans fortune, car tous mes biens furent dès lors mis sous le séquestre. J'étais accusé, le glaive des lois était levé sur ma tête, et ce dernier événement me ravit le peu d'espérance que m'avaient laissé mes malheurs. Je ne me trouvais plus le courage de disputer au sort une triste existence déjà marquée d'une fatalité si horrible.

Notre défenseur déploya cependant un zèle digne d'admiration, car il avait à lutter contre un homme riche et puissant ; le mémoire que nous avions rédigé fut répandu dans toute la France, et cette malheureuse affaire eut une publicité assez grande pour attirer sur nous le mépris ou l'intérêt de tous nos concitoyens.

Que faisait le comte pendant ces jours si pleins de douleurs pour ses victimes ? Relégué dans sa maison solitaire, et couvrant du masque trompeur des vertus tous les crimes qui dévoraient son âme, il ne révélait son existence que par les bienfaits qu'il répandait autour de lui. Ses juges étaient déjà prévenus en sa faveur par la noblesse apparente de sa conduite, car sa généreuse sollicitude venait chercher jusqu'au fond des cachots ceux que la société regardait comme coupables. Moi-même, dans les fers, je fus obligé de repousser ses secours odieux, et j'appris que l'innocente Marie avait aussi rejeté ses offres.

Cependant les jours s'écoulaient, et tous les témoins qui devaient déposer contre nous étaient arrivés. Le comte, à prix d'or, avait su les réunir. Qu'avions-nous à leur opposer ? notre innocence seule : ceux qui auraient pu témoigner en notre faveur étaient loin de nous, et ignoraient peut-être même le danger horrible qui nous menaçait. On avait, il est vrai, écrit à Milan pour demander des renseignements sur l'attentat dont Louisa mourut victime, mais la réponse des magistrats de cette ville fut sans doute soumise

à une influence bien puissante, et dictée dans l'intérêt du comte de Mulsen, car elle était enveloppée d'une obscurité vague qui ne nous permettait guère d'y trouver l'espérance.

Cinq mois venaient de s'écouler dans le désespoir, cinq mois sans que nous eussions respiré un air pur, sans que nous eussions joui de la douceur d'un beau jour. La vive clarté qui frappa ma paupière affaiblie quand on vint me chercher pour me conduire au tribunal me parut un bienfait céleste, et un éclair de bonheur sembla encore arriver avec elle jusqu'à mon âme : j'allais revoir Marie. Mais, grand Dieu ! dans quel état devais-je retrouver la fille adoptive de mon respectable père, la bien-aimée de mon cœur !

La dernière fois que nous nous étions vus, le ciel était pur et brillant, la nature était fraîche de parure ; aujourd'hui, comme si elle eût voulu partager nos douleurs, elle était sombre et voilée. Une triste journée de décembre commençait ; une pluie continue et glaciale tombait sur la terre, et ce deuil des éléments, en harmonie avec celui de notre cœur, semblait nous défendre de nous abandonner à l'espérance.

Enfin nous arrivâmes. Une foule immense remplissait le sanctuaire de la justice et l'enceinte destinée à ces êtres avides d'entendre prononcer la mort. Un nuage se répandit sur ma vue en apercevant Marie déjà assise sur le banc des accusés, où l'on me fit prendre place à côté d'elle. Ses bras naguère si beaux étaient maintenant maigres et flétris ; sa tête languissante et décolorée n'avait cependant pas encore perdu toute sa beauté, et son regard doux et pur comme son âme embellissait encore la plus touchante physionomie.

Le comte était placé en face de nous. Son œil farouche et plein d'un feu sombre semblait n'oser se fixer sur aucun des objets qui l'entouraient. Le mouvement convulsif de ses lèvres, l'agitation fréquente de tous ses membres, annonçaient assez clairement que ce n'étaient pas les accusés qui souffraient le plus, et que l'épouvantable maladie dont le ciel avait dans sa justice frappé l'exécrable assassin, venait, par un arrêt d'en haut, tourmenter le persécuteur jusque sous les yeux de ses victimes.

Enfin les débats commencèrent. L'intérêt que nous inspirions se lisait dans les regards, et un murmure favorable de l'auditoire semblait accueillir tout ce qui pouvait tendre à notre justification. Mais plus de vingt témoins nous accusaient, et leurs dépositions unanimes parvinrent à jeter la conviction dans l'esprit de nos juges. Nous fûmes reconduits dans nos

cachots, où nous rentrâmes avec moins d'espérance encore que nous n'en avions eu en les quittant.

La preuve de notre crime qui parut faire le plus d'impression sur l'esprit des spectateurs, et qui décida seule sans doute le terrible arrêt des magistrats, fut notre arrivée à la cabane des charbonniers dans l'état déplorable où nous avait réduits notre fuite, et l'enterrement clandestin du fils de Marie, sans que j'eusse appelé personne pour m'aider, ni faire aucune déclaration de cet événement devant les magistrats chargés de veiller à la sûreté publique.

Le voile qui enveloppait le corps de cet enfant fut encore une funeste présomption contre nous. On voulut, lors de notre arrestation, faire la visite du cadavre pour y découvrir les traces de notre prétendu crime. Le pauvre petit Albert étant mort dans d'horribles convulsions, sa figure innocente était noire comme s'il eût été étouffé. Cette preuve sembla convaincante, et l'on arracha sans pudeur un fils de sa tombe pour venir déposer contre sa mère.

On sait les motifs importants qui avaient dicté toute ma conduite, et la crainte que nous avions d'être découverts m'avait seule empêché de remplir les formalités que la loi exigeait. Mais vainement mon avocat se préparait-il à faire valoir mes moyens de défense ; tout conspirait contre nous, et après plusieurs discussions qui semblaient toujours amener de nouvelles présomptions défavorables, le jugement infamant fut prononcé à l'unanimité.

Puissance du ciel, tu l'as permis ! Marie, la céleste Marie fut condamnée à la peine de mort, comme convaincue du crime affreux d'infanticide, et moi aux travaux forcés à perpétuité, comme l'ayant aidée à en dérober les traces.

L'infortunée avait écouté tous les débats avec plus de calme et de résignation qu'on n'aurait dû l'attendre de son âge et de sa faiblesse, et elle reçut son arrêt de mort sans proférer un murmure.

Depuis quelque temps un vénérable ecclésiastique venait souvent la visiter dans sa prison, et les consolations de la religion étaient descendues dans son âme avec toutes leurs espérances. Elle leva seulement avec une douleur calme ses beaux yeux vers le ciel, comme si c'eût été là seulement qu'elle eût pu trouver un protecteur, et comme si d'un regard elle eût voulu déjà y marquer sa place.

Un cri d'effroi et d'amour lui échappa quand on prononça ma condamnation. Elle n'avait pas laissé entendre une plainte pour la sienne ; mais retrouvant tout à coup les forces qui semblaient l'avoir abandonnée quand il ne s'agissait que de sa vie, et pleine d'une énergie que peut seul donner le sentiment le plus tendre, elle essaya de me défendre. Hélas ! sa faiblesse ne répondit point à ses désirs, et elle tomba inanimée aux pieds de ses juges, en murmurant ces mots : « Il est innocent ! »

Son indigne époux s'était éloigné en feignant d'éprouver une douleur qui lui attirait encore la pitié des assistants. Quel mépris profond n'éprouvai-je pas alors pour le monde et pour ses vains jugements ! On plaignait le sort du véritable assassin, d'un misérable chargé de crimes, parce qu'il possédait d'immenses richesses ; et nous, nous allions mourir ignominieusement parce qu'il nous manquait de l'or pour gagner et séduire nos juges !

Ainsi nous n'avions plus que deux jours à rester sur cette terre d'injustice et de malheur, car on peut penser que je n'avais pas l'intention de survivre à Marie. Dans le fond d'un cachot, enchaîné comme un vil criminel, aucun instrument de mort ne s'offrait à moi ; mais ces tristes murailles, qui renfermaient aussi ce que j'aimais seul sur la terre, me serviraient du moins à briser ma tête contre leurs pierres fatales, et à rejoindre ainsi l'ange que l'iniquité des hommes allait rendre à sa véritable patrie. Demain, répétais-je sourdement, demain tout le sang de Marie coulera sur un échafaud, et au même instant je saurai tarir la source du mien !

L'excès de la douleur amena enfin un sommeil profond et salutaire, dont j'étais privé depuis longtemps, et me prépara doucement à la lueur d'espérance qui à mon réveil vint consoler mon cœur.

Les lourdes portes de ma prison s'ouvrent, un homme s'y précipite, tombe dans mes bras, et me retient dans les siens avec une étreinte douloureuse. Il faut avoir été comme moi abandonné de la nature entière, être, comme je l'étais, à la veille de s'arracher la vie pour bien concevoir l'impression que me causa ce témoignage d'affection de la part d'un de mes semblables. Mes pleurs coulent enfin ; mon âme oppressée retrouve la faculté de sentir, et je baigne de douces larmes le visage de celui qui me presse si tendrement sur son sein, et que je n'ai point encore reconnu. J'ai cru ne répondre qu'aux accents de la pitié ; mais enfin mon nom vingt fois répété, et ces mots : — Mon cher et malheureux maître ! me font retrouver dans l'étranger le bon Robert, le vieux serviteur de mon père, celui qui prit soin de mon enfance.

— Dans quel lieu vous revois-je ! me dit ce bon vieillard. Hélas ! on vous accuse, et on vous punit d'un crime !...

J'allais me justifier ; le bon Robert me conjura de ne pas m'en donner la peine.

— C'est moi qui vous ai élevé, me dit-il, je connais votre cœur, et je répons que vous êtes incapable d'avoir souillé votre vie par aucune mauvaise action. Et M^{lle} Marie, ajouta-t-il en essuyant de grosses larmes qui ruisselaient sur sa figure flétrie, M^{lle} Marie que j'ai tant de fois portée dans mes bras quand elle était petite... Ah ! quel malheur vous a frappés tous deux ! Mais il ne faut pas vous laisser abattre. Je vous apporte de l'or. Tous vos fermiers se sont empressés de se réunir pour vous former une somme considérable ; tous se sont disputé le bonheur de voler à votre secours ; mais j'ai dû obtenir la préférence, mon jeune maître, car je suis chargé d'accomplir auprès de vous une mission sacrée : j'apporte ici la dernière bénédiction de votre père !

Je pressai sa main en silence.

— Oui, continua le vieux serviteur, le meilleur et le plus vertueux des hommes a exhalé son dernier soupir dans mes bras. La nouvelle de votre malheur l'a frappé de mort ; il n'a pu prononcer que quelques paroles de bénédiction sur vous et sur sa chère Marie..., puis son âme est montée vers les cieux. Si tous nos efforts pour faire triompher la vérité sont malheureusement inutiles, si nous ne pouvons sauver là fille adoptive de mon bienfaiteur du trépas infamant qui l'attend ; je la connais, et je suis sûr qu'elle mourra plus tranquille et plus résignée quand elle aura reçu, à ses derniers moments, la bénédiction de celui qui éleva son enfance. Mais ne perdons pas un instant ; votre danger seul doit nous occuper, et tous mes efforts seront de vous y soustraire. Je vais voir vos avocats, vos juges ; j'ai obtenu du premier président de Paris, qui connaissait beaucoup votre famille, une lettre pour celui de cette ville. Espérons encore un avenir plus doux ; mais si je ne suis pas assez heureux pour parvenir à vous sauver, laissez-moi jurer ici de ne jamais vous quitter. Je porterai la moitié de vos fers, et les soins de votre vieux serviteur, de votre vieil ami, adouciront peut-être la rigueur de votre sort. C'est le serment que j'ai fait à mon bon et respectable maître en nous séparant pour toujours, et il est mort plus tranquille.

Quelle précieuse consolation daignait m'envoyer la Providence, et combien je la remerciais au fond de mon cœur de cet inespéré bienfait !

Bon vieillard, estimable ami, ton dévouement sublime a retenu longtemps mon âme prête à quitter la terre. Que de fois je t'ai vu, embrassant mes genoux, me conjurer, au nom du souvenir de mon père, de prolonger encore ma fatale existence. Tu sentais alors tout le prix des efforts que je faisais pour t'obéir ; maintenant ta carrière est terminée ; une terre froide et insensible pèse sur ce cœur si bon et si dévoué, que l'amitié et la reconnaissance firent palpiter jusqu'au dernier soupir. Tu reposes près de la tombe de mon père. Dormez en paix, ombres chères et sacrées ; je sens que vous ne m'attendrez pas longtemps !...

Cependant à peine la dixième heure de la journée avait-elle sonné, que je vis reparaître Robert, dont la figure exprimait déjà moins de tristesse. L'or qu'il avait prodigué, la lettre du premier président qui semblait s'intéresser vivement à notre sort, avaient décidé les juges en notre faveur, et fait accorder un sursis de deux mois à l'exécution du jugement qui pesait sur nous. D'ici là il fallait faire venir les témoins que nous pouvions faire entendre, et dont les dispositions devaient servir à démontrer notre innocence. On commençait donc enfin à croire que nous pouvions n'être pas coupables, et cette présomption était déjà d'un bon augure.

Cette heureuse nouvelle fut soudain portée à Marie par Robert lui-même, et il revint d'auprès d'elle pénétré d'une sensibilité au-dessus de toute expression, et convaincu plus que jamais de notre innocence. Ah ! qui aurait pu la voir, l'entendre, et en douter encore ? Le doux son de sa voix, son regard angélique, qui peignait si bien toute la pureté de son âme, voilà quelle était sa seule, sa plus sûre défense ; et c'était Marie cependant qu'on accusait du plus affreux des crimes.

Ce n'était point assez d'avoir obtenu un sursis, il fallait encore, pour assurer le succès de notre cause, trouver une personne sûre qui partît tout de suite pour l'Italie, et allât y chercher les preuves nécessaires. Il fallait ramener, à quelque prix que ce fût, ceux qui avaient été témoins de la mort de l'infortunée Louisa ; car en prouvant par là la culpabilité du comte, on prouvait en même temps que la vie de la comtesse n'était pas en sûreté auprès de lui, et qu'elle avait dû tout tenter pour se soustraire à sa haine.

Je pensai que le témoignage du respectable père Anselme serait la plus importante garantie de notre innocence. Le ministère saint dont il était revêtu devait donner un grand poids à ses dépositions. Je voulais aussi découvrir, s'il était possible, quelques-uns des passagers qui s'étaient trouvés à bord du bâtiment sur lequel nous avons fait route pour Marseille,

et qui m'avaient vu me précipiter dans les flots pour en retirer le fils de Marie, au péril de mes jours. J'espérais prouver par là qu'on ne peut songer à immoler un jour celui dont on a sauvé l'existence aux dépens de sa propre vie.

Enfin je sentais renaître mon courage. La présence et les consolations de Robert, l'or qu'il avait apporté, et qui est si nécessaire dans toutes les circonstances de la vie : tout ranimait mes espérances, et le salut prochain de Marie devenait le but de mes pensées.

Notre avocat fit circuler un nouveau mémoire justificatif, et il ne nous resta plus que le soin de chercher un homme sûr, entre les mains duquel je pusse placer ma confiance et mes intérêts les plus chers. Je pensais bien à envoyer en Italie celui qui s'était si généreusement chargé de notre défense, mais il me fit sentir que sa présence était indispensable pour disposer les esprits, suivre le cours légal de la procédure, et empêcher que l'on ne manquât au sursis qui venait de nous être si miraculeusement accordé. Il ne me restait donc que Robert ; mais je jugeais que, malgré son dévouement et son zèle, seul dans un pays étranger, ne comprenant point la langue, n'ayant pas un rang qui sût en imposer, il pourrait échouer dans ses projets ; et la vie de Marie dépendait du succès de cette démarche.

Je retombai dans une perplexité presque aussi pénible que la certitude de mes maux ; assis près de moi, Robert paraissait absorbé dans une profonde rêverie.

— J'ai trouvé un moyen, s'écria-t-il tout hors de lui ; espérez, mon cher maître, espérez...

Et comme je le pressais de s'expliquer plus clairement, le geôlier entra. J'avais distingué cet homme qui, sous des manières dures, m'avait souvent montré plus d'humanité qu'on ne peut en attendre de ses semblables, dont les cœurs sont ordinairement endurcis par l'aspect continuel du malheur. Robert l'avait jugé comme moi, et quand il eut déposé près de nous les aliments dont il était chargé, le vieux serviteur de mon père saisit sa main, et tomba à genoux devant lui.

— Que faites-vous, dit cet homme d'un ton attendri, et qu'exigez-vous de moi ?

Car il devina que c'était une prière que le vieillard allait lui adresser.

— Ce que je demande ! répondit Robert, un service sacré, puisque de lui seul dépend aujourd'hui la vie de deux infortunés qui sont innocents. Accordez à mon maître la liberté de partir lui-même pour l'Italie, et d'aller

y rassembler les témoins qui peuvent le sauver, Pendant son absence, je resterai à sa place, je prendrai ses fers, et personne ne se doutera de sa disparition, car jusqu'à l'époque du sursis il ne doit comparaître devant personne. En récompense d'un service pour lequel vous ne serez point exposé, je vous offre trente mille francs : les voici. A son retour, mon maître reprendra ses fers, tout le monde ignorera le service signalé que vous nous aurez rendu ; et si, comme j'aime à le croire, et comme votre attendrissement me l'annonce, vous souffrez, au fond de votre cœur, d'avoir sans cesse sous les yeux l'affreux spectacle du malheur, vous pourrez quitter cette place, et vous emporterez dans la retraite que vous choisirez la reconnaissance et les bienfaits de deux infortunes, la satisfaction de leur avoir portée négociation, je quittai les murs de ma prison, en baignant de mes larmes les nobles mains qui venaient de briser mes fers, en se chargeant de les porter à ma place.

CHAPITRE XII

Je n'éprouvai aucune joie en revoyant le ciel se développer sur ma tête dans toute son immensité, en revoyant se jouer autour de moi les doux rayons d'un soleil pur et sans nuages. Pouvais-je oublier que je laissais dans les murs de la triste enceinte qui fuyait derrière moi, Marie, ma chère et bien-aimée Marie ! Cependant je sentis que je devais me hâter, et que je n'avais pas un instant à perdre, car de la promptitude qui allait guider toutes mes démarches dépendait l'existence de cet ange.

Je franchis donc encore une fois les Alpes. Je voyageais alors dans une des plus belles saisons de l'année ; je jouissais de ma liberté ; la clarté d'un beau jour frappait dans toute sa pureté mes regards attendris, trop longtemps privés de son éclat ; mais mon âme attristée était devenue insensible, à force de douleurs, à toutes les beautés de la nature, et je ne pouvais plus goûter en paix ses douces voluptés. Arrivé à Milan, j'eus bientôt découvert ceux qui avaient été témoins de la mort et de la déclaration authentique de Louisa. En prodiguant l'or, je les déterminai facilement à me suivre en France pour paraître comme témoins dans ma déplorable affaire. Il me reste à décider le père Anselme, dont le témoignage me paraissait le plus irrécusable, à quitter son couvent pour venir encore une fois me sauver la vie. Je connaissais trop la noble bonté de son cœur pour douter un instant du zèle qu'il mettrait à m'être utile, et je me hâtai de prendre la route des Apennins.

Ne redoutant rien alors de la bande du comte, qui, privée de son chef, ne pouvait avoir aucun intérêt à attenter à mes jours, je ne songeai point à me procurer, pour traverser les montagnes, une escorte que j'eusse d'ailleurs regardée comme inutile. Je laissai donc à Bologne les précieux témoins du crime de Frédéric, et je me mis seul en route pour le monastère.

Après un jour de marche, j'aperçus enfin dans le lointain les rochers de la paisible chartreuse. Rien dans cet asile pieux n'avait été dérangé ; le calme le plus profond environnait cette sainte retraite, aux portes de laquelle il semblait que les orages du monde venaient expirer, comme les flots pressés de l'immense Océan viennent mourir sur le rivage où Dieu a placé leurs limites.

La sixième heure du soir, l'heure de la prière sonnait à l'antique horloge du couvent, lorsque je frappai à sa porte hospitalière. Le père Anselme me reçut comme son enfant, et versa des larmes amères en écoutant le récit de nos nouveaux malheurs. Son œil sévère me demanda d'un regard si je ne les avais point mérités. Je fus heureux en ce moment, je l'avoue, de pouvoir attester sur l'honneur que Marie était entrée pure dans les prisons qu'on réserve aux criminels.

Le père Anselme, sentant bien de quelle importance pouvait être pour moi son témoignage, n'hésite pas un instant à me suivre. Quoique courbé sous le poids des années, il semble retrouver toute la mâle activité de la jeunesse pour voler au secours du malheur, et nous partons.

Les vœux de ces bons religieux m'accompagnent, et montent vers les cieux comme une de leurs généreuses prières. Ils voudraient tous me servir, mais la confiance absolue qu'ils témoignent à leur vénérable supérieur m'annonce qu'ils n'ont aucun doute sur l'heureuse issue de son entreprise, et qu'ils sont tous persuadés qu'il parviendra à me soustraire à l'horrible sort qui me menace,

Nous arrivons rapidement à Bologne, et, sans donner un instant de repos à ceux qui ont bien voulu consentir à me suivre, nous reprenons la route que j'avais déjà naguère parcourue avec Marie.

Je m'informai, en passant à Livourne, si aucun des passagers qui étaient sur le même bord que nous ne se trouvait encore dans la ville ; j'appris avec peine que le bâtiment qui nous portait avait fait voile depuis quelque temps, avec tout son équipage, pour une contrée lointaine.

Je fus donc obligé de renoncer à cette espérance : j'aurais voulu pouvoir faire raconter à mes juges la conduite que j'avais tenue lors de l'accident funeste arrivé à l'enfant de Marie. Pour comble de malheur, un vent contraire nous retint en mer pendant un temps double de celui qui était nécessaire à la traversée ; en vain le père Anselme m'exhortait-il à la patience et à la résignation, l'image de Marie et de Robert dans les fers livrait mon âme au plus affreux désespoir. Enfin cependant nous touchâmes au port de Marseille. Mais le temps était précieux ; il ne restait plus que trois jours à s'écouler jusqu'à l'expiration du sursis. Je ne pouvais commander ni à mon agitation, ni à mon impatience, et sans vouloir laisser à mes compagnons de voyage un seul instant de repos, je repris la poste avec eux, sans avoir même cherché s'il se trouvait encore à Marseille

quelques-uns des passagers qui y étaient débarqués avec moi après le fatal événement dont le jeune Albert serait, sans moi, devenu la victime.

Mes yeux, rouges de douleur et pleins d'un vague égarement, ne distinguaient plus rien de ce qui se passait autour de moi. Mon imagination seule me représentait Marie prête à monter sur l'échafaud, et cette affreuse image absorbait toutes mes autres sensations. A peine pouvais-je reconnaître cette route que j'avais déjà parcourue avec elle : les mêmes arbustes étaient cependant couverts de nouvelles fleurs, le printemps étalait toute sa magnificence ; mais pouvais-je admirer ses beautés au milieu des idées sinistres que me présentaient mes souvenirs.

A la seconde journée nous passâmes non loin de la petite maison isolée que j'avais habitée avec Marie, et qui avait été témoin du trépas de son malheureux fils. Je revis le verger solitaire, et la croisée qui nous avait servi à nous échapper. Hélas ! je revis aussi le bosquet écarté, où, dans des jours moins malheureux, j'osai exprimer la passion qui remplissait toutes les puissances de mon âme à celle que je n'avais soustraite à un danger que pour la plonger dans une infortune encore plus profonde.

Mes yeux desséchés retrouvèrent alors quelques larmes, et la main compatissante du vénérable Anselme s'empressa de les essuyer. Dans ce moment, moins accablé par ma douleur, je jette un coup d'œil de remerciement à ce trop généreux ami, quand je suis frappé tout à coup de l'affreux changement que je remarque dans tous ses traits. Mes compagnons s'en étaient déjà aperçus, mais le respectable prêtre avait défendu de m'instruire de ses souffrances, dans la crainte d'aggraver les miennes.

Tout entier à ma douleur, je n'avais point encore remarqué l'altération de sa physionomie. Je me précipite en pleurs sur sa main livide et déjà presque froide, je veux appeler des secours, j'en demande à tout ce qui m'entoure. Anselme cherche à me rassurer ; il me dit qu'il se sent beaucoup mieux, que d'ailleurs dans peu d'instants nous arriverons à la poste prochaine, où quelques légers secours lui redonneront des forces. Je voudrais pouvoir l'espérer ; je me tais, je dévore mon inquiétude, mais à chaque instant ma main avide interroge les pulsations de son poulx ou les battements de son cœur, et à chaque instant ils me semblent s'affaiblir davantage.

La nuit arrivée ne me permet plus de distinguer son visage, mais enfin nous sommes à la poste, et je descends précipitamment emportant mon respectable ami dans mes bras. Hélas ! sa tête défaillante ne peut plus se soutenir. Vainement il essaie de me balbutier des consolations, de me

promettre l'espérance ; l'impitoyable mort vient de désigner une nouvelle victime.

Vainement j'appelle autour d'Anselme les secours de la médecine ; ils sont tous inutiles ; il meurt d'un mal contre lequel tous les remèdes des hommes ne peuvent rien, car c'est la vieillesse qui l'entraîne et le courbe vers la tombe. La route forcée qu'il vient de faire a totalement détruit le peu de forces qui restaient à ce corps épuisé par l'austère pratique de soixante années de vertus, et je vais perdre, hélas ! le plus puissant protecteur de l'innocence, car il a l'appui du ciel et le respect des hommes.

A genoux devant lui, j'épie une parole, un regard, et c'est d'un vieillard mourant que j'attends du courage. Mais ce mourant est un saint devant Dieu ; sa vie fut un rare exemple et un continuel sacrifice, et j'aime à me persuader que sort intercession auprès de l'Éternel doit m'attirer sa pitié. Hélas ! j'étais marqué, dès ma naissance, comme une victime de la fatalité, et peu d'heures devaient s'écouler avant que j'éprouvasse un nouveau malheur au-dessus de mon courage.

Cependant le temps fuit, l'agonie du serviteur de Dieu est longue et douloureuse. Mes regards se portent alternativement sur l'horizon qui commence à se colorer, et sur le front pâle de mon vieil ami. Son œil affaibli s'entr'ouvre enfin, et le désir de faire le bien rendant à son corps éteint une énergie surnaturelle :

— Quoi ! s'écrie-t-il, le jour s'avance, Marie t'attend, et tu ne pars pas !

— Ah ! puis-je vous laisser seul ?

— Seul ! répond Anselme avec force en pressant sur ses lèvres glacées l'image de son Dieu ; le chrétien au milieu d'un désert ne peut mourir seul, car Dieu est avec lui ! Pars donc, mon fils, et reçois la dernière bénédiction de ton vieil ami ; mais souviens-toi surtout que, si les hommes trahissent ton espérance, et si Dieu t'éprouve encore sur la terre, tu dois te soumettre à ses décrets, et ne jamais murmurer contre la main de celui qui ne châtie en ce monde que pour mieux récompenser dans l'autre.

A ces mots, posant sa main tremblante sur ma tête, il me montre de l'œil le chemin qui doit me conduire au secours de Marie, et, fermant pour la dernière fois sa paupière fatiguée, il semble avoir quitté cette terre d'exil pour aller occuper dans le ciel la place que lui ont marquée ses vertus.

Ne pouvant plus rien pour Anselme, je confie son corps à mes hôtes, et je m'éloigne à la hâte sur le coursier le plus rapide. Je dévore d'un œil inquiet l'espace encore bien long qui me reste à parcourir. Mais déjà le soleil est

milieu de sa course ; il darde sur ma tête tout le feu de ses rayons, et vingt mortelles lieues me séparent encore de Marie. Je ne puis prononcer une seule parole, je ne vois rien, je n'entends rien ; la rapidité de ma course effraie ceux qui se rencontrent sur mon passage, et j'ai bientôt laissé loin de moi tous mes compagnons de voyage ; car, quel que soit leur empressement, il ne peut ressembler à ce que j'éprouve. Maintenant que le temps a blanchi ma tête, que des années ont passé sur l'horrible catastrophe qui me reste à décrire, je suis obligé de m'arrêter ; mon cœur se serre, et mon sang se fige à cet affreux souvenir.

O Marie ! je t'ai vu descendre dans la tombe, flétrie par un jugement inique, et je t'ai survécu ! Tu n'es plus, et j'existe encore ! Mais ton malheureux ami mourut mille fois depuis cet épouvantable instant, et sa déplorable existence t'appartient encore tout entière. Tu m'ordonnas de te survivre pour venger un jour ta mémoire. Je ne sus que t'obéir ; ta mémoire fut vengée, et tu fus reconnue pure et innocente sur la terre aux yeux des hommes, comme tu l'es apparue aux yeux de Dieu dans le ciel, ta véritable patrie.

J'avais cependant, un nuage de poussière s'élevait sous mes pas, une soif dévorante desséchait mes lèvres et ma poitrine ; je ne voyais ma route que par instinct. Enfin j'aperçois les clochers de Lyon ; je traverse rapidement la barrière sans songer à répondre aux cris de ceux qui voulaient m'arrêter. On se précipite en vain sur mon passage : tel qu'un torrent furieux qu'aucune digue ne peut arrêter, je presse ma course rapide. Le bruit sinistre des cloches, qui vibre sourdement à mon oreille, le silence de mort qui règne autour de moi, augmentent ma terreur. Tout semble me dire que la solitude qui m'environne, à mesure que j'avance dans la ville, a un motif sinistre. Je crois distinguer comme le bruit sourd d'une foule rassemblée ; je crois entendre murmurer à mon oreille ces mots : C'est à quatre heures précises qu'elle doit être exécutée ; il n'est plus temps, nous ne verrons plus rien.

Je regarde comme un insensé autour de moi ; je veux prononcer quelques mots, adresser quelques questions, mais je ne puis élever la voix, et ma bouche ne laisse échapper que quelques sons inarticulés. Mes artères battent avec une telle rapidité, que je ne pourrais supporter longtemps un pareil délire, et tel est l'affaissement où tous mes sens sont réduits, que ce n'est plus moi qui dirige le coursier qui me porte, et qui renverse tout ce qui s'oppose à son passage.

J'arrive enfin au milieu d'une multitude rassemblée... Oh ! spectacle épouvantable, et qui jusqu'au dernier jour de ma vie couvrira ma pensée d'un voile funèbre, l'échafaud est dressé au milieu d'une place entourée d'un peuple avide.

A l'instant où, retrouvant le pouvoir de parler, je m'écrie : Arrêtez !... je vois le bras du bourreau présenter à la multitude une tête sanglante ; je reconnais cette tête où brillaient encore, il y a peu d'instant, toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté... J'ai revu Marie !...

Dieu voulut que j'éprouvasse dans tout son horreur l'épouvantable angoisse d'un pareil moment ; je ne perdis point connaissance ; mon œil fixe, au contraire, a retrouvé toutes ses facultés : qui le croirait !... je respire sans difficulté... je distingue parfaitement tout ce qui m'entoure. A l'instant où le couteau cruel vient de ravir au monde son plus bel ornement, un homme chancelle et tombe subitement de toute sa hauteur sur l'échafaud, où il est resté près de la victime. Des convulsions affreuses le déchirent ; on écarte brusquement les longs cheveux qui, rabattus sur son front, voilent encore sa figure, et à ses horribles traits, à la pâleur livide de son visage, où se peint toute la rage du crime, je reconnais l'époux de Marie ; l'affreux spectre de la Superga est encore devant moi !

Je revois cette tête effrayante ; mon oreille est de nouveau frappée de ce rire épouvantable de l'enfer que j'ai déjà entendu plus d'une fois, et qui ne peut appartenir qu'à lui ; un cri lui échappe, il regarde en blasphémant le ciel qui couvre sa tête ; sa main sacrilège repousse avec terreur le crucifix qu'on approche de ses lèvres, et des douleurs convulsives s'emparent de tous ses membres.

En ce moment, le ciel, qui avait été jusqu'alors pur et serein, se voila d'un nuage noir ; de pâles éclairs sillonnèrent la nue, un affreux coup de tonnerre se mêla aux rugissements de l'assassin. Ses yeux étincelants se roulèrent dans leur orbite enflammé, et se fermèrent pour jamais. La foudre gronda alors avec une nouvelle violence ; une longue trace de feu sembla s'abîmer sur l'échafaud ; et, comme si Dieu eût enfin pris pitié de moi, je perdis tout à fait la connaissance de mes maux, et je ne vis plus rien !

CHAPITRE XIII ET DERNIER

Un bruit rauque et sourd, dernier effort de sa voix mourante, s'échappe de son gosier ; le froid de la mort et les ténèbres s'appesantissent sur lui ; il n'est plus que cette portion de terre qu'il avait été avant sa naissance.

LORD BYRON.

Après avoir décrit la funeste catastrophe qui m'enleva, avec Marie, l'usage de la raison, essaierai-je de peindre l'état dans lequel je demeurai pendant plus d'une année ? Tantôt livré aux transports d'une effrayante frénésie, tantôt plongé dans un abattement morne et silencieux, je désespérais le pauvre Robert, qui s'était obstiné à me garder seul, et à me prodiguer tous les soins que mon état exigeait.

Enfin cependant je retrouvai, avec la faculté de penser, l'affreux supplice de pouvoir me souvenir du passé, et des torrents de larmes signalèrent mon retour à la raison. Ce fut en vain que l'on évita de me rappeler mes malheurs ; ils se retracèrent à moi dans toute leur horreur. Si quelquefois la nuit, fatigué des souffrances de la journée, je parvenais à m'assoupir, l'image sanglante de Marie se présentait à moi ; et souvent à côté d'elle m'apparaissait aussi, avec sa figure blafarde et son rire convulsif, le spectre horrible qui l'avait poursuivie jusqu'aux portes du tombeau.

Je n'avais point encore prononcé une parole sur celle qui n'était plus ; mais enfin je sentais le besoin de renouveler ma douleur, et j'essayai de persuader à Robert que j'éprouverais un chagrin mêlé de joie en entendant parler encore de celle dont le souvenir remplissait seul toute ma vie. Vainement le vieux serviteur feignit de ne pas m'entendre ; j'exigeai qu'il me donnât les tristes détails dont mon âme était avide.

— Mon cher maître, me dit-il enfin, je crains que vous ne soyez pas en état de supporter le récit que vous me demandez ; mais puisque vous l'ordonnez, je dois remplir les dernières volontés de ma jeune maîtresse.

Voici le dernier souvenir qu'elle m'a confié, en me chargeant de vous le remettre.

En parlant ainsi, Robert tira de son sein un paquet soigneusement enveloppé. Je reconnus tout de suite le tissu qui m'avait servi à ensevelir le fils de Marie et que j'avais naguère reçu d'elle. Il contenait les blonds cheveux qui tombèrent de sa tête innocente lorsque le bourreau vint la chercher.

Ce fut à genoux que je voulus recevoir des dons aussi précieux. Un dernière lettre était jointe à ce dernier gage de son amour ; sa belle âme s'y peignait tout entière.

« O mon Albert ! écrivait-elle, mon Albert chéri, crois bien que je ne regrette point la fin d'une existence que je ne pouvais te consacrer ; pourrais-je redouter la mort, quand elle me donne le droit de t'avouer que Marie n'aima jamais que toi. Je ne te dis point de me venger, je te le défends même ; mais fais tous tes efforts pour purifier ma mémoire du crime qui me cause la mort. Laisse croire que ceux qui me perdent furent eux-mêmes abusés. C'est seulement en ce jour, où je dois être exécutée, que j'apprends que tu es parti pour ramener avec toi les témoins de notre innocence ; je sais que tu reviendras, mais il sera trop tard, et ne trouveras plus de ta chère Marie qu'un froid cadavre. Réclame-le, emporte-le avec toi dans la solitude qui fut l'heureux berceau de mon enfance. Là tu m'enseveliras, et tu déposeras près de moi le corps de mon malheureux fils. Regrette-moi, mais que le souvenir de nos malheurs ne trouble point ta vie ; oublie-moi plutôt même, si ce n'est qu'à ce prix que tu peux être heureux. Je ne te demande pas de me pardonner le mal que je t'ai fait ; le cœur de Marie te connaît trop bien ! Adieu ! dans une heure je n'existerai plus... Mon dernier soupir sera pour Dieu, mais l'avant-dernier sera pour toi ! »

Ange d'innocence et de bonté, au moment de quitter la vie au milieu de tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, tu t'occupais encore du barbare qui avait creusé ta tombe.

— Mais enfin, dis-je à Robert, comment le comte de Mulsen se trouva-t-il sur l'échafaud au moment où l'infortunée perdit la vie ? et qu'a-t-on fait de la précieuse dépouille qui m'appartenait ? Aurais-tu négligé... ?

Robert baissa la tête sans me répondre, et, me faisant signe de le suivre, il me conduisit à l'extrémité du jardin de la maison solitaire dans laquelle je venais de passer une année ; il ouvrit la porte d'un caveau souterrain, et me fit voir une chapelle ardente, au milieu de laquelle était déposé le cercueil

qui renfermait les restes de Marie. Auprès d'elle reposait aussi l'innocente cause du trépas de sa mère !

Le cœur brisé par ces marques touchantes d'un si rare dévouement, je me précipitai dans les bras de Robert, et je baignai bientôt de mes larmes les voiles funèbres qui couvraient le seul bien qui me restât de tout ce que j'avais aimé sur la terre.

Ce fut dans ce triste lieu, plein de si douloureux souvenirs, que Robert acheva de me raconter les derniers moments de celle que je devais pleurer le reste de ma vie.

Après vous avoir vu quitter les froides murailles de votre cachot, me dit-il, je me sentis plus tranquille ; je ne doutais point que vous ne réussissiez facilement à ramener avec vous les témoins qui pouvaient vous aider à éclairer la conscience de vos juges, et je n'ai pas besoin de vous dire avec quel bonheur je portais vos fers.

Cependant l'époque fatale avançait, et votre avocat s'étonnait que vous ne le fissiez point appeler pour préparer avec lui de nouveaux moyens de défense ; il se décida enfin avenir sans attendre votre demande. Je ne chercherai point à vous peindre son étonnement en apprenant votre évasion, et je ne vous parlerai pas des moyens que j'employai pour le mettre dans nos intérêts. Il sentit que le silence était le seul parti qui pût nous sauver tous, et il se hâta de porter à Marie cette nouvelle consolante, qui lui rendit un peu de courage et d'espérance ; mais il ne me dissimula point qu'il croyait impossible que la vie de cette infortunée, éprouvée par tant de douleurs, pût se soutenir encore longtemps ; il semblait même penser qu'elle ne pourrait pas arriver jusqu'au jour qui devait voir expirer le sursis. Je frémis de cette nouvelle crainte, et du nouveau danger qui venait encore menacer Marie, et j'employai une partie des fonds qui me restaient à lui procurer les soins d'un médecin habile. Je la fis conjurer, en votre nom, de soigner sa santé, et de ménager une vie à laquelle la vôtre était attachée. Elle le promit, et l'on m'assura, quelques jours après, qu'elle était beaucoup mieux, ce qui suffit pour me tranquilliser un peu jusqu'à votre retour, que j'attendais à chaque instant.

Il ne me restait plus que quelques jours à passer jusqu'à l'expiration dû fatal délai. Chaque matin, je croyais apprendre votre arrivée ; mais aucune nouvelle n'arrivait jusqu'à moi, et mes craintes sur la perte de votre vie furent enfin à leur comble. Peut-être, me disais-je, aura-t-il trouvé la mort sous ce ciel étranger, où il allait chercher la vie de celle qu'il aimait. Tous

les dangers d'une longue route se retraçaient alors à mon imagination effrayée, et tous les malheurs me semblaient possibles.

Enfin la veille du jour fixé pour l'horrible exécution, votre avocat fit de vains efforts auprès des magistrats pour éloigner encore ce déplorable instant, et obtenir une prolongation de sursis. Le comte, fort du silence que vous gardiez, fit valoir secrètement l'absence des témoins à décharge que vous aviez promis de faire comparaître ; il répandit l'or à pleines mains, et il fut décidé que l'innocente Marie serait exécutée à la quatrième heure du soir. Le jugement portait que vous seriez présent, et qu'aussitôt après avoir vu tomber la tête de votre complice, vous partiriez pour votre affreuse destination.

Malheureux Albert ! je pensai alors que vous étiez trop heureux d'avoir échappé par une mort prématurée à cet horrible spectacle, et je ne me crus pas moi-même le courage d'en supporter la vue sans expirer de douleur ; mais que m'importait la perte de quelque jours flétris pour jamais par le souvenir de vos malheurs ; et n'étais-je pas trop heureux de porter vos fers ? Je songeais seulement avec douleur au sort qui attendait le geôlier dont l'humanité avait assuré votre fuite, quand on découvrirait sa trahison. Il avait gardé jusqu'à ce jour un religieux silence ; enfin, au milieu de la nuit, il se présenta dans ma prison.

— Écoutez, me dit-il ; en vous accordant ce que vous me demandiez, j'ai cédé plutôt au désir de soulager un malheureux qu'au vil appas du gain, et j'ai exposé ma propre vie. Votre jeune maître ne revient pas ; que le ciel me préserve de le soupçonner ! mais il aura péri sans doute, et demain vous subirez l'horreur du jugement qui pèse sur votre tête. Avec la somme que vous m'avez donnée, je quitte pour jamais la France ; je me suis assuré d'avance d'un moyen certain pour gagner les pays étrangers ; voulez-vous me suivre ?

— Et Marie ! répondis-je, la laisserai-je ainsi subir son injuste condamnation, avec l'idée cruelle que son Albert l'a abandonnée à toute la rigueur de sa destinée ? Non, mon ami, repris-je en l'embrassant ; puisque Marie n'est pas confiée à votre garde, et que vous ne pouvez la sauver, je resterai pour mourir avec elle ! Ma place est ici, où j'ai pris les fers de mon jeune maître ; si le ciel a permis qu'il n'existe plus, je sens que je ne pourrais longtemps encore lui survivre. Est-ce donc la peine de disputer à la mort ce vieux sang qui coule encore dans mes veines ; ce sang inutile

désormais à mon cher Albert, et que tout mon bonheur eût été de répandre pour épargner le sien.

Le geôlier insista ; je fus inexorable, et il partit seul avant le lever de l'aurore.

Enfin le jour fatal a lui ; ce jour qui devait éclairer tant d'horreurs ! L'avocat, qui s'était si généreusement chargé de votre défense, vint dès le matin m'apporter le paquet qui contenait les dernières volontés de Marie, en me disant de vous les remettre, si vous habitiez encore ce monde de douleurs ; dans cette supposition, elle ne doutait pas que vous ne vinssiez me délivrer. Elle m'envoyait en même temps, à moi, pauvre serviteur ses adieux et ses remerciements, pour ce qu'elle voulait bien appeler mon dévouement.

En me parlant, le brave et digne homme qui avait tout fait pour vous sauver, avait le visage inondé de larmes. Il me répétait, et je n'eus pas de peine à le croire, qu'il eût donné la moitié de sa vie pour sauver celle de l'innocente Marie. Mais son heure dernière, cette heure marquée dans les décrets d'en haut, était arrivée, et bientôt les satellites qui devaient m'escorter vinrent me chercher, pour me conduire au lieu de son supplice.

Mon cher maître, interrompit alors Robert, permettez que je m'arrête, et ne me forcez pas à vous rappeler des détails que votre imagination ne pourrait supporter. Mon cœur semble prêt à se briser de douleur en se retraçant cet affreux moment, et vous n'auriez pas la force d'entendre cet épouvantable récit. — Poursuis, Robert, répondis-je. Quelle est dans le monde la douleur que je n'ai point épuisée ? J'ai besoin, je le sens, de nouveaux souvenirs pour trouver encore de nouvelles larmes.

— Eh bien, mon bon maître, reprit Robert, rassasions-nous tous les deux de ces images funèbres, puisque le sort nous a réduits à envier l'excès de la souffrance.

Et il continua :

— Je vis l'innocente Marie, assise dans la charrette des criminels, marcher au milieu d'une nombreuse escorte vers le lieu désigné pour son supplice. Ses mains étaient liées derrière elle, et sa belle tête, dépouillée de sa longue chevelure et couverte d'une mortelle pâleur, retombait sans force sur le sein du prêtre qui l'accompagnait. Enfin elle arriva au pied de l'échafaud. Ce fut la main du vénérable ecclésiastique qui l'aida à y monter ; il lui donna sa bénédiction dernière, et lui montra du doigt le ciel qui l'attendait. Alors un homme qui avait été assis sur le devant de la charrette,

et dont la tête s'était retournée plusieurs fois pour contempler Marie, saisit la victime, et la poussa sur la planche fatale, dont il serra sur elle les horribles courroies ; puis, s'approchant de son oreille, il se nomma sans doute, car Marie poussa un long cri de terreur, et sembla se précipiter avec joie dans les bras de la mort. Alors l'homme qui l'avait liée fit couler la planche dans sa rainure. Puis il toucha du doigt la corde qui pendait le long des ais de l'échafaud, et la tête de Marie tomba.

Ce fut en ce moment, qu'au milieu d'un tumulte toujours croissant, et de la consternation générale, le ciel permit que vous fussiez témoin de cet horrible spectacle. Dans le même instant des convulsions et des cris affreux attirent l'attention générale sur l'homme qui vient de faire tomber le couteau. Le châtiment du ciel est enfin arrivé ! Cet homme roule en frémissant sur ces planches arrosées du sang de Marie. On veut lui porter des secours, on approche, on regarde : le monstre n'existait plus !...

C'était l'infâme Frédéric, qui à force d'or avait éloigné le premier aide de l'exécuteur, et, voilé de longs cheveux qui, retombant sur son front, lui laissaient l'espoir de n'être pas reconnu, avait acheté de lui le droit de donner la mort avec impunité, et l'horrible mission de conduire lui-même Marie à l'échafaud, et d'y faire tomber sa tête !

Cette atrocité exécrable, la mort surnaturelle du comte, dont la violente émotion avait brisé tout à coup, dans sa poitrine, l'anévrisme qui depuis si longtemps dévorait son cœur ; les témoins respectables qui vous accompagnaient, tout éclaira, mais trop tard, les yeux prévenus. Ce fut alors que j'eus le bonheur de vous être encore utile ; on sut que j'étais resté à votre place, et j'inspirai assez de confiance pour qu'on vous livrât à mes soins, dans cette maison isolée, sous la protection sacrée des lois, et sous la foi du serment que je prêtai de vous représenter dès que la justice l'exigerait.

Votre procès fut révisé : Marie et vous fûtes reconnus innocents, et la mémoire de l'infortunée réhabilitée. Je réclamai alors sa dépouille mortelle, et j'attendis le retour de votre raison. Oh ! mon cher maître ! au nom de votre père, je vous en conjure, prenez du courage : vivez pour réunir les cendres de Marie aux siennes !...

Je le promis. Peu de jours après nous partîmes pour le village d'Arnouville, emportant avec nous les restes précieux de Marie et de son fils. Je retrouvai la maison de mon père ; mais, hélas ! son souvenir l'habitait seul.

Là, dans un coin du jardin, j'ai réuni dans la même sépulture tout ce que j'aimai sur la terre ; là, chaque soir, je vais pleurer, et prier le ciel de me rappeler de ce monde. L'herbe sauvage commence à croître sur la tombe arrosée de mes larmes ; Robert, le bon Robert, n'a pu survivre à tant de douleurs ; il est mort depuis deux ans, et m'a fait jurer, à son heure dernière, de respecter les décrets de la Providence, et de ne point attenter à mes jours. Je l'ai enseveli à côté de mon père et de Marie. Ils sont tous heureux dans le ciel, et moi, seul sur la terre, j'y suis resté pour souffrir, car Dieu a voulu réunir en moi toutes les douleurs humaines.

On vient de me renvoyer de Lyon des pièces relatives à cette procédure ; on croit me consoler en m'apprenant que l'indignation publique a refusé une sépulture honorable à l'infâme comte de Mulsen, et que chaque passant semble détourner avec effroi sa vue de la maison qu'il a habitée, et s'éloigne en répétant avec horreur : ICI VÉCUT LE MONSTRE !

FIN.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE

ARNAULD DE VRESSE

Libraire-Éditeur, 55, rue de Rivoli

BIBLIOTHÈQUE A 4 FRANC LE VOLUME.

VOLUMES PARUS

Œuvres de Chateaubriand

Ornées de gravures sur acier.

Atala.	1 vol.
Les Natchez	2 vol.
Les Martyrs	2 vol.
Le Paradis perdu.	1 vol.
Voyages en Amérique	1 vol.
Études historiques	2 vol.

Histoire de France.	2 vol.
René.	1 vol.
Le Congrès de Vérone.	2 vol.
Génie du christianisme.	3 vol.
Les Quatre Stuarts	1 vol.
Les Mélanges	1 vol.
La Littérature anglaise	1 vol.

Clémence Robert.

Les Quatre Sergents de la Rochelle.	1 vol.
Mandrin.	1 vol.
La Duchesse de Chevreuse.	1 vol.
Le Poète de la reine.	1 vol.
Le Pasteur du peuple.	1 vol.
Le Tribunal secret.	2 vol.
Le Marquis de Pombal.	1 vol.
Un Amour de reine.	1 vol.
René l'ouvrier.	1 vol.
Les Victimes du fanatisme.	1 vol.
La Famille Calas	1 vol.
Sœur Marthe	1 vol.

La comtesse d'Ash.

Une Fille de roi.	1 vol.
Le Val perdu	1 vol.

Constant Guérout.

Auguste Marc-Bayeux.

Profils et Contes normands. 1 vol.

Léon Gozlan.

Le Fou couronné. 1 vol.

Liskenne.

Lettres à Palmire sur l'astronomie. 1 vol.

Hermance Lesguillon.

Les Femmes dans cent ans. 1 vol.

Élie Berthet.

La Mine d'or 1 vol.

Camille Bodin.

Mémoires d'un confesseur 1 vol.

Alice de Lostanges. 1 vol.

Anaïs 1 vol.

La Cour d'assises. 1 vol.

Le Monstre. 1 vol.

Méry.

Un Mariage de Paris. 1 vol.

Le Bonnet vert. 1 vol.

Un Amour dans l'avenir. 1 vol.

Le Dernier Fantôme. 1 vol.

La Juive au Vatican	2 vol.
Saint-Pierre de Rome.	1 vol.
Un Transporté.	1 vol.
Un Carnaval de Paris.	1 vol.

Augustin Challamel.

Les Grands Capitaines amoureux.	1 vol.
Histoire populaire des papes	1 vol.

Émmanuel Gonzalès.

Ésaü le Lépreux	1 vol.
Le Prince Noir.	1 vol.
Les Deux Favorites	1 vol.
La Table d'or	1 vol.

Julien Lemer.

Paris au 'gaz	1 vol.
-------------------------	--------

Sextius Michel.

Galerie de l'amour	1 vol.
------------------------------	--------

Favre.

L'OEuvre du démon.	1 vol.
L'Amour par les grands écrivains.	1 vol.
Le Charnier des Innocents.	1 vol.

Molé-Gentilhomme.

De Saint-Georges.

- L'Espion du grand monde. 2 vol.
Un Mariage de prince 1 vol.

Henri de Kock.

- Les Petits chiens de ces dames. 1 vol.

S. Lapointe.

- Les Contes de Savinien Lapointe. 1 vol.

Ancelot.

- Une Fortune mystérieuse 4 vol.

Roland Bauchery.

- La Femme de l'ouvrier. 1 vol.

Félix Derierge.

- Les Mystères de Rome 1 vol.

Charles Deslys.

- La Loi de Dieu. 1 vol.

Vicomte d'Arlincourt.

- Le Masque d'or. 2 vol.

Masson.

- Journal d'un volontaire de Garibaldi. 1 vol.

Henri Meyer.

Pierre Zaccone.

- Les Zouaves 1 vol.
Le Roi de la Bazoche. 1 vol.

Henri de Lacretelle.

- Les Noces de Pierrette 1 vol.

Jules Rouquette.

- Le Testament de Pierre Talbert 1 vol.

Molé-Gentilhomme.

- Le Comte de Carmagnola 1 vol.

La Landelle.

- Les Épaulettes d'amiral. 1 vol.

Paul Féval.

- Le Loup blanc. 1 vol.
Fontaines aux perles. 1 vol.

Antony Raynald.

- La Robe rouge. 1 vol.

Francis Tourte.

- Chansons et Romances 1 vol.

Alexandre Fourgeault.

- Le Christ d'ivoire. 1 vol.

Eugène Sue.

Les Enfants de l'amour.	1 vol.
Mémoires d'un mari.	2 vol.
Plick et Ploek, 2 romans.	1 vol.
La Salamandre.	1 vol.
La Coucaratcha	1 vol.

Les Sept péchés capitaux.

L'Envie.	1 vol.
La Colère, la Luxure, 2 romans.	1 vol.
La Paresse, l'Avarice, la Gourmandise, 3 ro- mans.	1 vol.
L'Orgueil, la Marquise d'Alfi.	2 vol.
Les Mystères de Paris	4 vol.
Paula Monti	1 vol.
Latréaumont	1 vol.
Le Commandeur de Malte	1 vol.
Thérèse Dunoyer.	1 vol.
Le Juif errant.	4 vol.
Miss Mary ou l'Institutrice.	1 vol.
Mathilde.	4 vol.
Deux Histoires.	1 vol.
Arthur, Journal d'un inconnu.	2 vol.
Le Morne au Diable.	1 vol.
La Vigie de Koatven.	2 vol.

Histoire de France.	2 vol.
René.	1 vol.
Le Congrès de Vérone.	2 vol.
Génie du christianisme.	3 vol.
Les Quatre Stuarts	1 vol.
Les Mélanges	1 vol.
La Littérature anglaise	1 vol.

Clémence Robert.

Les Quatre Sergents de la Rochelle.	1 vol.
Mandrin.	1 vol.
La Duchesse de Chevreuse.	1 vol.
Le Poète de la reine.	1 vol.
Le Pasteur du peuple.	1 vol.
Le Tribunal secret.	2 vol.
Le Marquis de Pombal.	1 vol.
Un Amour de reine.	1 vol.
René l'ouvrier.	1 vol.
Les Victimes du fanatisme.	1 vol.
La Famille Calas	1 vol.
Sœur Marthe	1 vol.

La comtesse d'Ash.

Une Fille de roi.	1 vol.
Le Val perdu	1 vol.

Constant Guérout.

Encore un Album.
 Croquis contemporains.
 Les Chinoiseries.
 Croquis militaires.
 Olla Podrida.
 Les jolis Chasseurs.
 Promenade au jardin d'acclimatation.
 Paris aux courses.
 Spahis et Turcos.
 Le Bal de l'Opéra.
 Le Manuel des chasseurs.
 En Pologne.

PAR BARRIC

Voilà ce qui vient de paraître :
 Parodie des Misérables.. . . . 2 parties.

BIBLIOTHÈQUE ARNAULD DE VRESSE

IN-8° A 4 FRANC LE VOLUME

Méry.

Un Mariage de Paris. 2 vol.
 Une Conspiration au Louvre. 2 vol.

Balzac.

La Lune de miel 2 vol.

Clémence Robert.

Le pauvre Diable. 2 vol.

Pierre Zaccane.

Les Plaisirs du roi. 2 vol.

Roger de Beauvoir.

L'Abbé de Choisy. 2 vol.

Saintine.

La Vierge de Fribourg 1 vol.

Mirecourt.

Madame Tencin 2 vol.

David.

Rosana 2 vol.

M*.**

Le Chemin sans issue. 2 vol.

VOLUMES IN-18 A 2 FRANCS

Le Roman du Mari, par Amédée Achard. . . 1 vol.

Les deux Robinson, par Pierre Zaccane. . . 1 vol.

Christiana et ses enfants, traduit de l'anglais, par de Bunian 1 vol.

Fables nouvelles. par Eugénie et Laure

VOLUMES IN-18 A 3 FRANCS

Le Requin de l'Atlantique, par E. Chevalier.	1 vol.
Le 13 ^e Hussards, par Émile Gaboriau.	4 vol.
Les Cotillons célèbres, par le même.	1 vol.
La Fille du baronnet, par Lefloch.	4 vol.
Silhouettes de paysans, par Jacob de la Cottière.	4 vol.
Bouche de fer, par Paul Féval.	1 vol.
Le Capitaine Fantôme, par le même.	1 vol.
Aimée, par le même.	4 vol.
Les Filles de Cabanil, par le même.	4 vol.
Jean Diable.	2 vol.
Par Monts et par Vaux, par Jacob de la Cottière.	1 vol.
Les Grands Seigneurs pendus dans les temps passés, par Charles de Mercy.	4 vol.
Les Comédiennes adorées, par É. Gaboriau.	1 vol.
Ruses d'amour, par le même.	4 vol.
Les Gens de bureau, par le même.	1 vol.
Les Mariages d'aventure, par le même.	1 vol.
Les Gens de théâtre, par Pierre Véron.	1 vol.
Les Marionnettes de Paris, par le même.	1 vol.
Les Marchands de santé, par le même.	1 vol.
Les Souffle plaisir, par le même.	4 vol.
Les Grandes Amoureuses au couvent, par	

Contes si l'on veut, par Henri Arnoulat. . . 1 vol.
 Les Anges de Noël, par madame Hermance
 Lesguillon 1 vol.
 Pour une aiguille, par Jules Noirit. . . . 1 vol.
 Physiologie des employés de ministères, par
 Anatole Legrandais 1 vol.
 Deux Hivers en Italie, par Charles Lapierre. 1 vol.
 Mémoires de madame la duchesse d'Abrantès, 12 vol.
 in-18 jésus. Prix du volume. . . . 3 fr. »

La Goutte ;

Sur sa nature, son histoire, son traitement, par O. Scelles
 de Montlézert, docteur en médecine de la faculté
 de Paris ; 1 vol. in-18 jésus. Prix. . . 1 fr. 25

Conseils aux mères ;

De l'Hygiène du nouveau-né, ou de l'Enfant à la ma-
melle, par le docteur Guicl ; 1 vol. in-18 jésus.
 Prix 3 fr. »

La Santé,

Ou la Médecine populaire, traitement simple, facile
 et peu coûteux de toutes les maladies par la pro-
 priété des plantes, par Clément ; 1 vol. in-18.
 Prix 1 fr. 25

Le Vétérinaire,

Ouvrage pratique à l'usage des cultivateurs. ser-

des maladies des animaux, par Jules Clément;
1 vol. in-18. Prix. 1 fr. 25

La Botanique,

Par de Francioni, 1 beau vol. in-8°. Prix. 5 fr. »

Dictionnaire

D'hygiène alimentaire ou Traité des aliments, par
Rouget Cautin; 1 vol. in-18. Prix. . 60 cent.

Méthode générale de comptabilité commerciale;

Ou la *Tenue des Livres en partie double* raisonnée
mathématiquement, par H. Coulon; 1 vol. in-4°.
Prix 5 fr. »

Nouvelle Méthode de la Tenue des Livres

En partie simple et en partie double, par Victor Dou-
blet; 1 vol. in-8°. Prix. 1 fr. 50

Nouvelle comptabilité commerciale

Sur la tenue des livres démotique en partie double,
qui s'apprend en quelques heures, par Tacaille;
4 vol. in-4°, cartonné. Prix. . . . 5 fr. »

Formulaire des actes sous seings privés,

Ou *le vrai guide en affaires*, par Jules Clément; 1 très-
gros vol. in-18 jésus, de 432 pages. Prix. 2 fr. 50

Leçons d'arithmétique élémentaire,

technique, professeur à l'institution Notre-Dame,
dirigée à Auteuil par M. Lévêque; 1 vol. in-8°.
Prix 5 fr. »

La Clef de l'arithmétique,

Traité du calcul mental, d'après la méthode suivie
par le père calculateur de la Touraine, Henri
Mondeux, par son professeur Emile Jacoby; 1 vol.
in-18 anglais. Prix. 3 fr. 50

Biographie de Henri Mondeux,

Le jeune père calculateur de la Touraine, par
Émile Jacoby, son professeur; 1 vol. in-18.
Prix 1 fr. 50

Manuels de Paul Cère.

De la Police. 4 fr.
Du Juge de paix. 4 fr.
Du Clergé. 4 fr.

Cartes des chemins de fer et voies navigables.

Cartonné, dos en toile. Prix. 1 fr.

Histoire de France,

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à Louis XVI,
par Anquetil, continuée jusqu'à nos jours par Ca-
mille Leynadier; 4 gros vol. grand in-8 jésus,
illustrés de 40 belles gravures hors texte. L'ou-

Œuvres complètes [de Scribe.

17 vol. in-8°, illustrés de 80 gravures sur acier.
L'ouvrage complet, prix. 32 fr.

Impressions de voyage autour d'une volière,

Par B. Lacombe; 1 vol. in-8° compacte. Prix. 3 fr.

Le Monde avant la création de l'homme,

Par Zimmermann; 1 vol. grand in-8, illustré de 230
gravures sur bois. L'ouvrage complet, prix. 6 fr.

Les Phénomènes de la nature,

Leurs lois et leurs applications aux arts et à l'industrie, par Zimmermann; 1 vol. grand in-8, illustré de 215 gravures sur bois. Prix. . . 8 fr.

Dictionnaire universel des connaissances humaines,

Avec la collaboration ou d'après les ouvrages de
MM. Adde-Magras, de Nancy, Azémard, Barbot
(C.), Bécherand, Becquerel, Biot, Blanc, etc., etc.,
sous la direction de M. de B. Lunel, membre de
l'Académie impériale des sciences de Caen, ouvrage
honoré de deux médailles d'or; 8 vol. in-4, avec
gravures dans le texte. Prix de l'ouvrage, br. 35 fr.

Dictionnaire complet géographique,

Statistique, topographique, administratif, judiciaire,

maritime, industriel, commercial et agricole de la France. — Contenant la description départementale et provinciale, et la distance orientée de tous les lieux que comprend ce vaste pays, tels que villes, bourgs, villages, hameaux, écarts, fermes, usines, manufactures, fabriques et châteaux isolés qui en dépendent, publié sous le nom de *Briand Verzé*, refondu et augmenté d'après les documents les plus authentiques, avec la population de chaque lieu établie sur le recensement général publié par décret du 10 mai 1852. 2 forts vol. in-8 à trois colonnes, contenant la matière de plus de 18 volumes. Prix, broché, les 2 vol. . . . 9 fr.

Contes fantastiques d'Hoffmann,

Précédés d'une Notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par M. Ancelot, de l'Académie française; 1 magnifique vol., grand in-8, orné de 16 jolies vignettes. Prix 6 fr.

**Histoire de la conquête et de la colonisation
de l'Algérie, de 1830 à 1860,**

Par Achille Fillias; 1 beau vol. in-8 raisin, de 30 feuilles, illustré de gravures, broché. Prix, 8 fr.
Demi-reliure. 12 fr.

Vie de Chateaubriand,

jésus, orné du portrait de Chateaubriand et de 20 gravures. Demi-reliure, toile anglaise, doré sur tranche. Prix 10 fr.

Histoire de la Perse,

Par Champollion-Figeac ; très-beau vol. in-8 jésus, orné de cinq peintures à l'aquarelle. Prix. 7 fr.
Demi-reliure, dos en mar., plats en toile, doré sur tranche. Prix 12 fr.

Les Fastes de Versailles,

Par Fortoul ; beau vol. in-8 jésus, orné de 15 gravures sur acier, hors texte. Demi-reliure, toile anglaise, doré sur tranche. Prix. 12 fr.
Broché 7 fr.

Mosaïque théâtrale,

Choix de pièces de théâtre par différents auteurs ;
1 beau vol. in-8 jésus. Prix 3 fr.

Les Femmes célèbres.

Mémoires historiques sur la vie publique et privée des femmes françaises, depuis le v^e siècle jusqu'à la fin du xviii^e, par le Roux de Lincy, continué par Leynadier, 1 gros vol. in-4 jésus, orné de 80 gravures sur acier hors texte, représentant les portraits en pied coloriés et rehaussés d'or et d'ar-

Apocalypse du bienheureux Jean, apôtre,

Surnommé le Théologien dévoilé, contenant l'accord de la foi et de la raison, par l'explication, mise à la portée de tout le monde, des mystères du royaume de Dieu, par Adolphe Bertet, docteur en droit civil et en droit canonique, avocat près la cour d'appel de Chambéry; 4 vol. in-8. Prix 5 fr.

Philosophie légale du crédit ou de la puissance,

Par Michel Carcey, docteur en droit et avocat près la cour impériale de Chambéry; 1 vol. in-8. Prix 5 fr.

Poésies de François Rouget,

Tailleur à Nevers; 1 vol. in-18. Prix. . . 3 fr. 50

Joies et plaintes,

Poésies nouvelles, par Antony Raynal; 1 vol. in-18.

Prix. 3 fr. 50

Les Pauvrettes,

Poésies, par Léandre Brocherie; 1 petit vol. in-18.

Prix. 4 fr. 50.

Œuvres dramatiques de H. de Lacretelle.

Gabrielle d'Estrées, les Saturnales, Jean Huss;

1 beau vol. 2 fr.; net 1 fr. 50

Au Gré de la plume;

Lettres d'amour de Mirabeau à Sophie Monnier, par Mario Proth.	1 vol.
59 hommes pour une femme, par Émile Chevalier.	1 vol.
Comment aiment les femmes, par Valéry Vernier	1 vol.
Les Femmes excentriques, par le même. .	1 vol.
Les Comédiens de l'amour, par Louis de Montchamp	1 vol.
Les Chasses sauvages, par Germain de Lagny.	1 vol.
La Gibecière d'un braconnier, par le même.	1 vol.
Légendes bretonnes, par Damezeuille. . .	1 vol.
Le Dernier Amour, par Étienne Enault. .	1 vol.
Le Troupier tel qu'il est... à cheval, par Du- bois de Genne.	1 vol.
La Femme de province, par J. Duboys. .	1 vol.
La Jeunesse amoureuse, par le même. . .	1 vol.
Une Bonne Fortune de François I ^{er} , par Ben- jamin Pifteau	1 vol.
Les Demi-Vertus, par Louis Dépret. . .	1 vol.
Une Femme de cœur, par Auguste Marc- Bayeux	1 vol.
Les Gens de loi, par le même.	1 vol.
La Régence galante, par Augustin Challamel.	1 vol.
L'Europe, la Paix, et l'Économie politique, par H. de Vivès.	1 vol.

La Vérité,

À Monsieur de Lamartine; brochure de deux feuilles
in-8 jésus , avec couverture sur papier glacé.
Prix. 1 fr.

La Cuisinière bourgeoise,

Précédée d'un manuel prescrivant les devoirs qu'ont
à remplir les personnes qui se destinent à entrer
en service dans les maisons bourgeoises. Illustrée
de 32 gravures sur bois. 1 vol. in-18 de 336 p.
Prix. 1 fr.

OUVRAGES DITS DE COLPORTAGE

A PRIX NET ET SANS AUCUNE REMISE

Comptes faits de Barême en francs et centimes (nouveaux). — Suivis : 1^o du Rapport de la livre tournois au franc; 2^o du Tarif des écus et des louis; 3^o du Calcul de l'intérêt de l'argent à demi pour cent par mois, pour tous les jours et mois de l'année; 4^o de la Conversion de la livre en kilogramme, de la pinte en litre, de l'aune en mètre, des lieues en kilomètres, *et vice versa* pour chacun

pouces et centimètres, in-24, de 376 pages. Prix,
brochés 60 c.

Dictionnaire (nouveau) de poche de la Langue française, par M.-A. Peigné, président de la Société grammaticale, et auteur d'un grand nombre d'ouvrages d'instruction, approuvés par le Conseil impérial de l'instruction publique, 53^e édition, conforme aux nouvelles corrections de l'Académie, et augmentée d'un nouveau Tarif des poids et mesures. 1 vol. in-32. Prix, broché 75 c.

Fables complètes de La Fontaine, précédées de la Vie d'Esopé, suivies de PHILÉMON ET BAUCIS, des FILLES DE MINÉE, etc. ; nouvelle édition, ornée de 35 gravures exécutées par Thompson, 1 vol. in-18. Prix, broché. 75 c.

Secrétaire français, contenant des Modèles de lettres de bonne année, de fêtes, de félicitation, de remerciement, d'affaires et de commerce, de recommandation, etc., etc., 1 vol. in-18. Prix. 75 c.

Les cinquante-sept codes français, précédés du *Vade-Mecum* des plaideurs, par M. H., avec les nouvelles lois de chasse et des patentes, la Constitution de 1852, la loi électorale du 2 février 1852, les lois modifiant celles sur les élections des conseillers généraux, d'arrondissement, municipaux et

Règles du jeu de Piquet, à 2, 3 et 4 joueurs, et à 1,
2, 3 ou 4 jeux de cartes. — La douzaine. 75 c.
Règles du jeu de Bésigue, à 2, 3, et 4 joueurs, et 3
ou 4 jeux de cartes. — La douzaine. . . 75 c.
Manuel de législation nouvelle, 1 vol. in-12. 75 c.

BIBLIOTHÈQUE

SENTIMENTALE, JOYEUSE, AMUSANTE, CONTES DE FÉES ET AUTRES

à 2 fr. 40 la douzaine net

*Tous les volumes sont ornés de gravures analogues
au sujet.*

Victor ou l'Enfant de la forêt	2 vol.
La Grande Cartomancie	1 vol.
Paul et Virginie	1 vol.
Clef des songes.	1 vol.
Oracle des dames.	1 vol.
Alphabet des animaux	1 vol.
Bosquet des amours	1 vol.
Alexis ou la Maisonnnette dans les bois.	2 vol.
Contes des fées.	1 vol.
Physicien	1 vol.

Histoire du Paraguay.	2 vol.
Escamoteur.	1 vol.
Camille	1 vol.
Le Secrétaire français.	1 vol.
Le Farceur.	1 vol.
Le Secrétaire des amants	1 vol.
Le Secrétaire général.	1 vol.
Règles des jeux.	1 vol.
Petit Buffon de la jeunesse.	1 vol.
L'Oiseau bleu, suivi du Prince chéri. . . .	1 vol.
Mandrin, chef de brigands	1 vol.
Recueil de lettres et compliments	1 vol.
Histoire du Juif errant	1 vol.
Histoire des quatre fils Aymon.	2 vol.
Fables de la Fontaine.	1 vol.
Fables de Florian	1 vol.
Aventures de Robinson	1 vol.
Aladin ou la Lampe merveilleuse.	1 vol.
Cartouche, chef de brigands.	1 vol.
Histoire de Geneviève de Brabant.	1 vol.
Guillaume Tell.	1 vol.
Voyages de Gulliver	1 vol.
Estelle et Némorin	1 vol.
Histoire de Marie Stuart.	1 vol.
Collet, chef de brigands.	1 vol.
Silvio Pellico	2 vol.

BROCHURES DIVERSES

1 FRANC 20 CENTIMES LA DOUZAINES NET

Le Secrétaire français.	1 vol.
Le Farceur.	1 vol.
Cœlina ou l'Enfant du mystère.	4 vol.
Victor ou l'Enfant de la forêt	3 vol.
Hippolyte, comte de Douglas.	3 vol.
Clef des songes	1 vol.
Trente ans ou la vie d'un joueur	1 vol.
Estelle.	1 vol.
Oracle des dames.	1 vol.
Alphabet des animaux	1 vol.
Alphabet des amants	1 vol.
La Nouvelle Tour de Nesle.	2 vol.
Paul ou la Ferme abandonnée	4 vol.
Alexis ou la Maisonnnette dans les bois	2 vol.
Les Orphelins du hameau	4 vol.
Contes des fées.	1 vol.
Physicien	1 vol.
Sorcier	1 vol.
Escamoteur.	1 vol.
La Lyre française.	1 vol.
Camille	1 vol.

ALPHABETHS

Alphabets de gymnastique, noir. La douzaine,	2 fr.	50
— des animaux, id. id. .	2	50
— des métiers, id. id. .	2	50
LES MÊMES, en couleur.	3	60
Alphabets, Contes des fées, 12 différents		
in-12. La douzaine	1	50
LES MÊMES, coloriés.	2	70
Nouveaux petits Syllabaires d'histoire na-		
turelle, in-18. La douzaine	1	20
Alphabet amusant, in-18. La douzaine. .	»	75
— des animaux pour le premier		
âge, in-18.	»	40
Calendrier usuel pour 2,200 ans. La pièce. »		75

Petits cours et études variées

De figures, animaux et paysages, trois albums différents. Prix de chacun, cartonné. . 3 fr., fort.

Petits cours et études d'animaux,

Par Edmond Morin, d'après Cooper et autres artistes, 24 planches au trait et ombrées. Cartonné 3 fr., fort.

Petit cours et études de paysages,

Par Edmond Morin d'après les premiers navigateurs

anglais, 24 planches au trait et ombrées. Cartonné. 3 fr., fort.

Petit cours et études de figures,

Par Edmond Morin, d'après Julien, 24 planches dessinées au trait et ombrées, propres à enseigner la figure aux enfants. Cartonné. . . . 3 fr., fort.

Alphabet en bandes.

Vingt Alphabets différents, disposés en grandes bandes qui se replient sur elles-mêmes et se ferment dans une jolie couverture cartonnée. Ces Alphabets, les seuls de ce genre qui soient dessinés par des artistes de talent, sont dus au crayon de MM. Daumier, E. Forest, Louis Lassalle et autres.

Ils se vendent, en noir, chacun. 1 fr. » fort.

En couleur, chacun. 1 70 —

Abécédaires Joujou.

Les mêmes que les précédents, en volume et combinés de façon à en rendre la lecture attrayante aux enfants.

Prix, en noir, chacun. 1 fr. » fort.

En couleur, chacun 1 70 —

rence, la quarante millionième partie de celle de la terre, 2^e édition. *La carte de la France en relief*, avec convexité proportionnelle; section d'un globe de 20 mètres de circonférence, par Thury et Belnet, géographes de Dijon.

N^o 1. Le *Globe*, avec monture sur colonne en bois noir, sans cercles, emballage compris. fr. 18, fort 25

N^o 2. Le *Globe*, avec monture métallique cuivrée, cercles, pied en marbre stuc, élégante, emballage compris. 33 45

N^o 3. Le *Globe*, avec monture métallique argentée, cercles, pied en marbre stuc, très-élégante, emballage compris 40 55

N^o 4. Le *Globe*, avec monture métallique dorée, cercles, pied en marbre stuc, luxe, emballage compris. 48 65

La carte de France, en relief et convexité proportionnelle, avec les nouveaux départements, emballage compris. 12 16

— 30 —

GRAND CHOIX

DE

GRAVURES ET LITHOGRAPHIES

POUR ENCADREMENTS

GRAND CHOIX DE CARICATURES

EN FEUILLES

AVIS A MM. LES LIBRAIRES ET MARCHANDS

Un compte à crédit n'est ouvert aux libraires et marchands des départements et de l'étranger que sur des renseignements fournis par deux bonnes maisons de Paris.

MM. les libraires qui reçoivent mes nouveautés d'office, et qui peuvent les renvoyer franco, sont prévenus qu'après le sixième mois ces articles seront considérés comme vendus et resteront à



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Le monstre / par Camille Bodin

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k55681814>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr